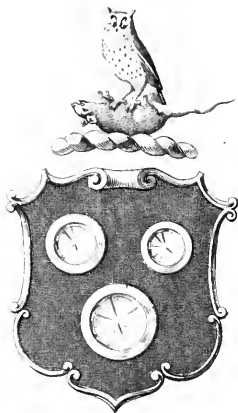




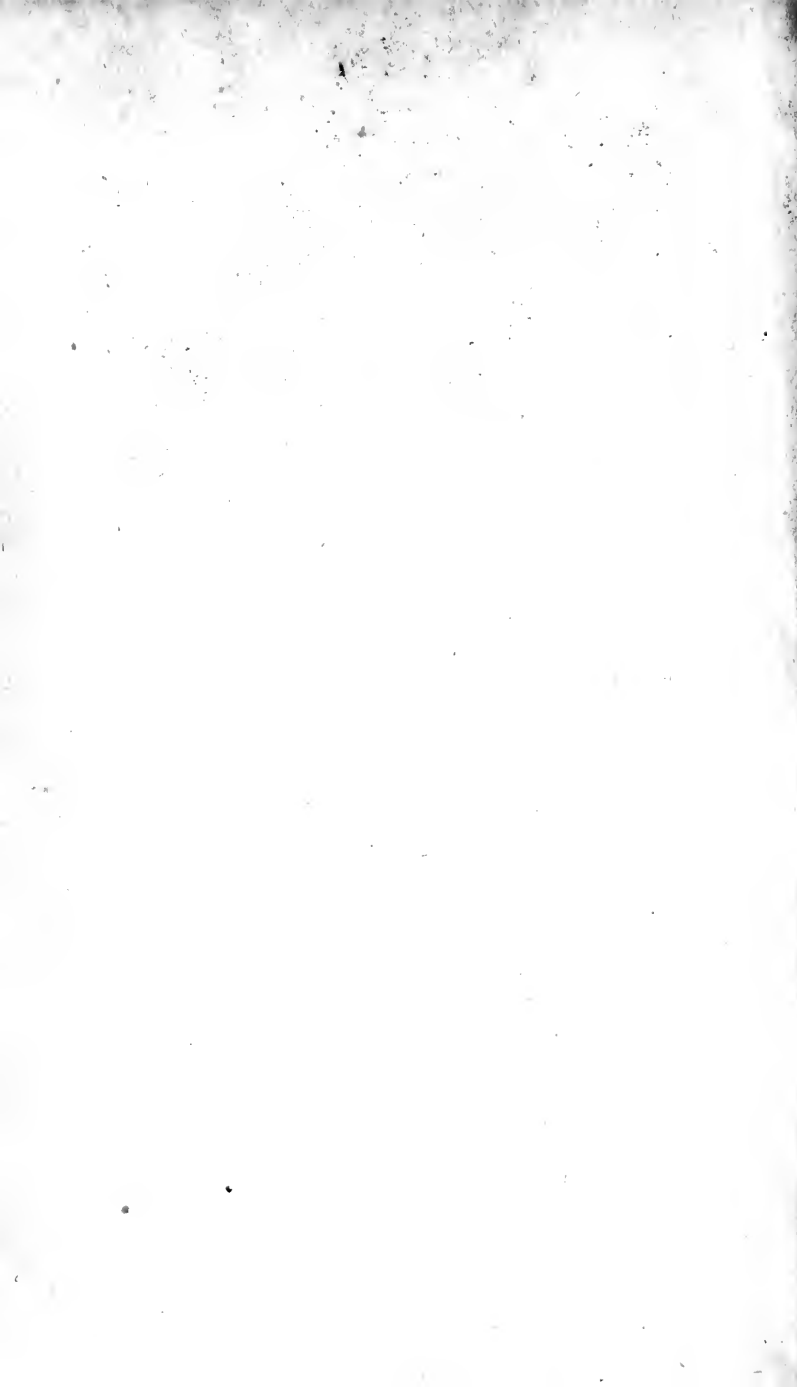


N^o 168 1/2



Henry Standish Esq^r





Œ U V R E S

D E

M. ROUSSEAU

D E G E N E V E .

T O M E I V .

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





Ch. Eisen Inv.

De Longueil Sculp.

ŒUVRES

DE

M. ROUSSEAU

DE GENEVE.

NOUVELLE ÉDITION

*Revue , corrigée , & augmentée de plusieurs
morceaux qui n'avoient point encore paru.*

TOME IV.



A NEUCHÂTEL.

M. DCC. LXIV.

ŒUVRES

DIVERSES

DE M. J. J. ROUSSEAU.

J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENÈVE,

A M. D'ALEMBERT,

De l'Académie Françoisse, &c. &c. &c.

Sur son Article GENÈVE

Dans le VII. Volume de l'ENCYCLOPÉDIE,

ET PARTICULIEREMENT,

Sur le projet d'établir un Théâtre de
Comédie en cette Ville;

AVEC :

LES RÉPONSES A CETTE LETTRE.

Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.

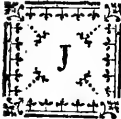
Tome IV.

A





PRÉFACE.

 AI tort, si j'ai pris en cette occasion la plume sans nécessité. Il ne peut m'être ni avantageux, ni agréable de m'attaquer à M. d'Alembert. Je considère sa personne : j'admire ses talens : j'aime ses ouvrages : je suis sensible au bien qu'il a dit de mon pays : honoré moi-même de ses éloges, un juste retour d'honnêteté m'oblige à toutes sortes d'égards envers lui ; mais les égards ne l'emportent sur les devoirs que pour ceux dont toute la morale consiste en apparences. Justice & vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme. Humanité, patrie, voilà ses premières affections.

iv PRÉFACE.

Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre , il est coupable. Puis-je l'être en faisant ce que j'ai dû ? Pour me répondre , il faut avoir une patrie à servir , & plus d'amour pour ses devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

COMME tout le monde n'a pas sous les yeux l'Encyclopédie , je vais transcrire ici de l'article *Genève*, le passage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber , si j'aspirois à l'honneur de bien écrire ; mais j'ose en rechercher un autre , dans lequel je ne crains la concurrence de personne. En lisant ce passage isolé , plus d'un lecteur sera surpris du zèle qui l'a pu dicter : en le lisant dans son article , on trouvera que la Comédie qui n'est pas à Genève , & qui pourroit y être , tient la huitième partie

PRÉFACE. ▼

de la place qu'occupent les choses qui y sont.

» ON ne souffre point de Co-
»édie à Genève : ce n'est pas
» qu'on y désapprouve les specta-
»cles en eux-mêmes ; mais on
» craint , dit-on , le goût de pa-
»rure , de dissipation & de liber-
»tinage que les troupes de Co-
»édiens répandent parmi la Jeu-
»nesse. Cependant ne seroit-il
» pas possible de remédier à cet
»inconvenient par des loix sévères
» & bien exécutées sur la con-
»duite des Comédiens ? Par ce
»moyen , Genève auroit des
»spectacles & des mœurs , &
»jouiroit de l'avantage des uns
» & des autres ; les représenta-
»tions théâtrales formeroient le
»goût des citoyens , & leur don-
»neroient une finesse de tact , une
»délicatesse de sentiment qu'il est
»très-difficile d'acquérir sans ce

vj *P R É F A C E.*

» secours ; la littérature en pro-
» fiteroit sans que le libertinage
» fît des progrès , & Genève réu-
» niroit la sagesse de Lacédémone
» à la politesse d'Athenes. Une
» autre considération , digne d'u-
» ne République si sage & si éclai-
» rée , devroit peut-être l'enga-
» ger à permettre les spectacles.
» Le préjugé barbare contre la
» profession de Comédien , l'es-
» pece d'avilissement où nous
» avons mis ces hommes si néces-
» saires au progrès & au soutien
» des arts , est certainement une
» des principales causes qui con-
» tribuent au dérèglement que
» nous leur reprochons ; ils cher-
» chent à se dédommager par les
» plaisirs , de l'estime que leur
» état ne peut obtenir. Parmi nous,
» un Comédien qui a des mœurs
» est doublement respectable ;
» mais à peine lui en sçait-on gré.

P R É F A C E. vij

» Le traitant qui insulte à l'indi-
» gence publique & qui s'en nour-
» rit , le courtifan qui rampe &
» qui ne paye point ses dettes :
» voilà l'espece d'hommes que
» nous honorons le plus. Si les
» Comédiens étoient non-seule-
» ment soufferts à Genève , mais
» contenus d'abord par des ré-
» glemens sages , protégés en-
» suite & même considérés dès
» qu'ils en feroient dignes , en-
» fin absolument placés sur la mê-
» me ligne que les autres citoyens,
» cette ville auroit bientôt l'a-
» vantage de posséder ce qu'on
» croit si rare & qui ne l'est que
» par notre faute : une troupe
» de Comédiens estimables. Ajoû-
» tons que cette troupe devien-
» droit bientôt la meilleure de
» l'Europe ; plusieurs personnes ,
» pleines de goût & de disposi-
» tions pour le théâtre , & qui

viii *PRÉFACE.*

» craignent de se déshonorer par-
» mi nous en s'y livrant , accour-
» roient à Genève , pour culti-
» ver non-seulement sans honte ,
» mais même avec estime , un ta-
» lent si agréable & si peu com-
» mun. Le séjour de cette ville ,
» que bien des François regar-
» dent comme triste par la priva-
» tion des spectacles , deviendrait
» alors le séjour des plaisirs hon-
» nêtes , comme il est celui de la
» Philosophie & de la liberté ; &
» les Etrangers ne feroient plus
» surpris de voir que , dans une
» ville où les spectacles décens
» & réguliers sont défendus , on
» permette des farces grossières
» & sans esprit , aussi contraires
» au bon goût qu'aux bonnes
» mœurs. Ce n'est pas tout : peu-
» à-peu l'exemple des Comédiens
» de Genève , la régularité de
» leur conduite , & la considé-

P R É F A C E. ix

» ration dont elle les feroit jouir ,
» ferviroient de modele aux Co-
» médiens des autres nations , &
» de leçon à ceux qui les ont trai-
» tés jusqu'ici avec tant de ri-
» gueur & même d'inconséquen-
» ce. On ne les verroit pas d'un
» côté pensionnés par le Gou-
» vernement , & de l'autre un ob-
» jet d'anathême ; nos Prêtres
» perdroient l'habitude de les ex-
» communier , & nos bourgeois
» de les regarder avec mépris ;
» & une petite République au-
» roit la gloire d'avoir réformé
» l'Europe sur ce point , plus im-
» portant , peut-être , qu'on ne
» pense ».

VOILA certainement le tableau
le plus agréable & le plus sédui-
sant qu'on pût nous offrir ; mais
voilà en même tems le plus dan-
gereux conseil qu'on pût nous
donner. Du moins , tel est mon

x *PRÉFACE.*

sentiment , & mes raisons sont dans cet écrit. Avec quelle avidité la Jeunesse de Genève , entraînée par une autorité d'un si grand poids , ne se livrera-t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déjà que trop de penchant ? Combien , depuis la publication de ce volume , de jeunes Genevois , d'ailleurs bons citoyens , n'attendent-ils que le moment de favoriser l'établissement d'un théâtre , croyant rendre un service à la patrie & presque au genre humain ? Voilà le sujet de mes alarmes ; voilà le mal que je voudrois prévenir. Je rends justice aux intentions de M. d'Alembert , j'espère qu'il voudra bien la rendre aux miennes : je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin , quand je me tromperois , ne dois-je pas agir , parler selon ma conscience

P R É F A C E. xj

& mes lumieres ? Ai - je dû me taire ? L'ai-je pu , sans trahir mon devoir & ma patrie ?

POUR avoir droit de garder le silence en cette occasion , il faudroit que je n'eusse jamais pris la plume sur des sujets moins nécessaires. Douce obscurité qui fit trente ans mon bonheur , il faudroit avoir toujours sçu t'aimer ; il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaisons avec les Editeurs de l'Encyclopédie , que j'ai fourni quelques articles à l'Ouvrage , que mon nom se trouve avec ceux des auteurs ; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu , qu'on supposât que l'article *Genève* m'eût échappé , ou qu'on ne pût inférer de mon silence que j'adhère à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être , il faut donc parler , il faut que je désavoue ce que

xij *PRÉFACE.*

je n'approuve point , afin qu'on ne m'impute pas d'autres sentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas besoin de mes conseils ; je le sçais bien : mais moi , j'ai besoin de m'honorer , en montrant que je pense comme eux sur nos maximes.

JE n'ignore pas combien cet écrit , si loin de ce qu'il devoit être , est loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de choses ont concouru à le mettre au-dessous du médiocre où je pouvois autrefois atteindre , que je m'étonne qu'il ne soit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zèle tint lieu de talent , j'aurois fait mieux que jamais ; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire , & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui est-ce qui se soucie d'elle ? triste recommandation

PRÉFACE. xiiij

pour un livre ! Pour être utile , il faut être agréable , & ma plume a perdu cet art-là. Tel me disputera malignement cette perte. Soit : cependant je me sens déchû , & l'on ne tombe pas au-dessous de rien.

PREMIEREMENT, il ne s'agit plus ici d'un vain babil de Philosophie, mais d'une vérité de pratique importante à tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre , mais au Public ; ni de faire penser les autres , mais d'expliquer nettement ma pensée : il a donc fallu changer de stile. Pour me faire mieux entendre à tout le monde , j'ai dit moins de choses en plus de mots ; & voulant être clair & simple , je me suis trouvé lâche & diffus.

JE comptois d'abord sur une

xiv *P R É F A C E.*

feuille ou deux d'impression tout au plus : j'ai commencé à la hâte ; & mon sujet s'étendant sous ma plume , je l'ai laissé aller sans contrainte. J'étois malade & triste ; & , quoique j'eusse grand besoin de distraction , je me sentoís si peu en état de penser & d'écrire que , si l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût soutenu , j'aurois jetté cent fois mon papier au feu. J'en suis devenu moins sévère à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amusement qui me le fît supporter. Je me suis jetté dans toutes les digressions qui se sont présentées , sans prévoir combien , pour soulager mon ennui , j'en préparois peut-être au lecteur.

LE goût , le choix , la correction ne sçauroient se trouver dans cet Ouvrage. Vivant seul , je n'ai pu le montrer à personne. J'avois

PRÉFACE. xv

un Aristarque sévère & judicieux : je ne l'ai plus , je n'en veux plus* ; mais je le regretterai sans cesse , & il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits.

LA solitude calme l'ame , & apaise les passions que le désordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent , on en parle avec moins d'indignation ; loin des maux qui nous touchent , le cœur en est moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes , j'ai presque cessé de haïr les méchans. D'ailleurs , le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il

* Ad amicum etsi produxeris gladium , non desperes ; est enim regressus ad amicum : si aperueris os triste , non timeas ; est enim concordatio : excepto convicio , & improprio , & superbiâ , & mysterii revelatione , & plagâ dolosâ. In his omnibus effugiet amicus ; *Ecclesiastic. XXII. 26. 27.*

xvj *PRÉFACE.*

faut désormais que je leur pardonne pour ne leur pas ressembler. Sans y songer , je substituerois l'amour de la vengeance à celui de la justice ; il vaut mieux tout oublier. J'espère qu'on ne me trouvera plus cette âpreté qu'on me reprochoit , mais qui me faisoit lire ; je consens d'être moins lu , pourvu que je vive en paix.

A CES raisons il s'en joint une autre plus cruelle & que je voudrois en vain dissimuler ; le Public ne la sentiroit que trop malgré moi. Si dans les essais sortis de ma plume , ce papier est encore au-dessous des autres , c'est moins la faute des circonstances que la mienne : c'est que je suis au - dessous de moi-même. Les maux du corps épuisent l'ame : à force de souffrir , elle perd son ressort. Un instant de fermentation passagere produisit en moi quelque

PRÉFACE. xvij

quelque lueur de talent ; il s'est montré tard , il s'est éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel , je suis rentré dans le néant. Je n'eus qu'un moment , il est passé ; j'ai la honte de me survivre. Lecteur , si vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence , vous accueillirez mon ombre : car pour moi , je ne suis plus.

A MONTMORENCY, le 20 Mars 1758.





J. J. ROUSSEAU
CITOYEN DE GENÈVE,
A M. D'ALEMBERT.



AI LU, Monsieur, avec plaisir votre article, GENÈVE, dans le 7^{me}. Volume de l'*Encyclopédie*. En le relisant avec plus de plaisir encore, il m'a fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoir offrir, sous vos auspices, au Public & à mes Concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article ; mais si les éloges dont vous honorez ma Patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma sincérité parlera pour moi : n'être pas de votre avis sur quelques points, c'est assez m'expliquer sur les autres.

JE commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter, & dont

l'examen me convient le moins ; mais sur lequel , par la raison que je viens de dire , le silence ne m'est pas permis. C'est le jugement que vous portez de la doctrine de nos Ministres en matiere de foi. Vous avez fait de ce corps respectable un éloge très-beau , très-vrai , très-propre à eux-seuls dans tous les Clergés du Monde, qu'augmente encore la considération qu'ils vous ont témoignée , en montrant qu'ils aiment la Philosophie , & ne craignent pas l'œil du Philosophe. Mais , Monsieur, quand on veut honorer les gens , il faut que ce soit à leur maniere , & non pas à la nôtre ; de peur qu'ils ne s'offensent avec raison des louanges nuisibles , qui, pour être données à bonne intention , n'en blessent pas moins l'état , l'intérêt , les opinions ou les préjugés de ceux qui en font l'objet. Ignorez-vous que tout nom de Secte est toujours odieux , & que de pareilles imputations , rarement sans conséquence pour des Laïques , ne le sont jamais pour des Théologiens ?

VOUS me direz qu'il est question de faits & non de louanges , & que le Philosophe a plus d'égard à la vérité qu'aux

hommes : mais cette prétendue vérité n'est pas si claire , ni si indifférente , que vous soyez en droit de l'avancer sans de bonnes autorités ; & je ne vois pas où l'on en peut prendre , pour prouver que les sentimens qu'un corps professe & sur lesquels il se conduit , ne sont pas les siens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps ecclésiastique les sentimens dont vous parlez ; mais vous les attribuez à plusieurs ; & plusieurs dans un petit nombre sont toujours une si grande partie , que le tout doit s'en ressentir.

PLUSIEURS Pasteurs de Genève n'ont , selon vous , qu'un Socinianisme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement , à la face de l'Europe. J'ose vous demander comment vous l'avez appris ? Ce ne peut être que par vos propres conjectures , ou par le témoignage d'autrui , ou sur l'aveu des Pasteurs en question.

OR , dans les matieres de pur dogme , & qui ne tiennent point à la morale , comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture ? Comment peut-on même en juger sur la déclaration d'un

tiers, contre celle de la personne intéressée ? Qui sçait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas ? & à qui doit-on s'en rapporter là-dessus plutôt qu'à moi-même ? Qu'après avoir tiré des discours ou des écrits d'un honnête homme des conséquences sophistiques & défavouées, un Prêtre acharné poursuive l'Auteur sur ces conséquences, le Prêtre fait son métier & n'étonne personne : mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les persécute ? & le Philosophe imitera-t-il des raisonnemens captieux dont il fut si souvent la victime ?

IL resteroit donc à penser, sur ceux de nos Pasteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits & rejeter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié là-dessus leurs sentimens particuliers : mais si c'étoit en effet leur sentiment, & qu'ils vous l'eussent confié, sans doute ils vous l'auroient dit en secret, dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philosophique ; ils l'auroient dit au Philosophe, & non pas à l'Auteur. Ils n'en ont donc rien fait ; & ma preuve est sans réplique : c'est que vous l'avez publié.

JE ne prétends point pour cela juger ni blâmer la doctrine que vous leur imputez ; je dis seulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer , à moins qu'ils ne la reconnoissent ; & j'ajoute qu'elle ne ressemble en rien à celle dont ils nous instruisent. Je ne sçais ce que c'est que le Socinianisme : ainsi je n'en puis parler , ni en bien , ni en mal ; & même sur quelques notions confuses de cette Secte & de son fondateur , je me sens plus d'éloignement que de goût pour elle : mais , en général , je suis l'ami de toute Religion paisible , où l'on sert l'Etre éternel selon la raison qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve absurde , ce n'est pas sa faute : c'est celle de sa raison (*a*) ; & comment

(*a*) Je crois voir un principe qui , bien démontré comme il pourroit l'être , arracheroit à l'instant les armes des mains à l'intolérant & au superstitieux , & calmeroit cette fureur de faire des prosélites qui semble animer les incrédules. C'est que la raison humaine n'a pas de mesure commune bien déterminée , & qu'il est injuste à tout homme de donner la sienne pour règle à celle des autres.

Supposons de la bonne foi , sans laquelle toute dispute n'est que du caquet jusqu'à cer-

concevrai - je que Dieu le punisse de ne s'être pas fait un entendement (*b*) con-

tain point , il y a des principes communs , une évidence commune ; & de plus , chacun a sa propre raison qui le détermine : ainsi ce sentiment ne mene point au Scepticisme : mais aussi les bornes générales de la raison n'étant point fixées , & nul n'ayant inspection sur celle d'autrui , voilà tout d'un coup le fier Dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt , l'orgueil & l'opinion , c'est par-là qu'on termineroit à la fin les dissensions des Prêtres & des Philosophes. Mais peut-être ne seroit-ce le compte ni des uns ni des autres ; il n'y auroit plus ni persécutions , ni disputes : les premiers n'auroient personne à tourmenter ; les seconds , personne à convaincre : autant vaudroit quitter le métier.

Si l'on me demandoit là-dessus pourquoi donc je dispute moi-même ? je répondrois que je parle au plus grand nombre , que j'expose des vérités de pratique , que je me fonde sur l'expérience , que je remplis mon devoir , & qu'après avoir dit ce que je pense , je ne trouve point mauvais qu'on ne soit pas de mon avis.

(*b*) Il faut se ressouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'est pas Protestant ; & je crois lui répondre en effet , en montrant que ce qu'il accuse nos Ministres de faire dans notre religion , s'y feroit inutilement , & se fait nécessairement dans plusieurs autres , sans qu'on y songe.

traire à celui qu'il a reçu de lui ? Si un Docteur venoit m'ordonner de la part de

Le monde intellectuel , sans en excepter la Géométrie , est plein de vérités incompréhensibles , & pourtant incontestables ; parce que la raison qui les démontre existantes , ne peut les toucher , pour ainsi dire , à travers les bornes qui l'arrêtent , mais seulement les approuver. Tel est le dogme de l'existence de Dieu ; tels sont les mystères admis dans les Communions Protestantes. Les mystères qui heurtent la raison , pour me servir des termes de M. d'Alembert , sont toute autre chose. Leur contradiction même les fait rentrer dans ses bornes ; elle a toutes les prises imaginables pour sentir qu'ils n'existent pas : car bien qu'on ne puisse voir une chose absurde , rien n'est si clair que l'absurdité. Voilà ce qui arrive , lorsqu'on soutient à la fois deux propositions contradictoires. Si vous me dites qu'un espace d'un pouce est aussi un espace d'un pied , vous ne dites point du tout une chose mystérieuse , obscure , incompréhensible ; vous dites , au contraire , une absurdité palpable , une chose évidemment fausse. De quelque genre que soient les démonstrations qui l'établissent , elles ne sçauroient l'emporter sur celle qui la détruit , parce qu'elle est tirée immédiatement des notions primitives qui servent de base à toute certitude humaine. Autrement la raison , déposant contre elle-même , nous forceroit à la recuser ; & loin de nous faire croire ceci ou cela ,

Dieu de croire que la partie est plus grande que le tout , que pourrois-je penser en moi-même , sinon que cet homme vient m'ordonner d'être fou ? Sans doute l'Orthodoxe , qui ne voit nulle absurdité dans les mystères , est obligé de les croire : mais si le Socinien y en trouve , qu'a-t-on à lui dire ? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas ? Il commencera , lui , par vous prouver que c'est une absurdité de raisonner sur ce qu'on ne sçauroit entendre. Que faire donc ? Le laisser en repos.

JE ne suis pas plus scandalisé que ceux qui servent un Dieu clément , rejettent l'éternité des peines , s'ils la trouvent incompatible avec sa justice. Qu'en pareil cas , ils interpretent de leur mieux les passages contraires à leur opinion , plutôt que de l'abandonner , que peuvent-ils faire autre chose ? Nul n'est plus pénétré que moi d'amour & de respect pour

elle nous empêcheroit de plus rien croire , attendu que tout principe de foi seroit détruit. Tout homme , de quelque Religion qu'il soit , qui dit croire à de pareils mystères , en impose donc , ou ne sçait ce qu'il dit.

le plus sublime de tous les livres ; il me console & m'instruit tous les jours , quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût. Mais je soutiens que , si l'Écriture elle-même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui , il faudroit la rejeter en cela , comme vous rejettez en Géométrie les démonstrations qui menent à des conclusions absurdes : car de quelque authenticité que puisse être le texte sacré , il est encore plus croyable que la Bible soit altérée , que Dieu injuste ou mal-faisant.

VOILA , Monsieur , les raisons qui m'empêcheroient de blâmer ces sentimens dans d'équitables & modérés Théologiens , qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer personne à l'adopter. Je dirai plus ; des manieres de penser si convenables à une créature raisonnable & foible , si dignes d'un Créateur juste & miséricordieux , me paroissent préférables à cet assentiment stupide qui fait de l'homme une bête , & à cette barbare intolérance qui se plaît à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle destine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce sens , je vous remercie pour ma patrie

de l'esprit de philosophie & d'humanité que vous reconnoissez dans son Clergé, & de la justice que vous aimez à lui rendre; je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais pour être Philosophes & tolérans *, il ne s'ensuit pas que ses membres soient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver, ni vous suivre. Quoiqu'un tel système n'ait rien, peut-être, que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes Pasteurs qui ne l'ont pas adopté; de peur que l'éloge que j'en pourrois faire ne fournît à d'autres le sujet d'une accusation très-grave, & ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me char-

* Sur la tolérance chrétienne, on peut consulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzième livre de la Doctrine Chrétienne de M. le Professeur Vernet. On y verra par quelles raisons l'Eglise doit apporter encore plus de ménagement & de circonspection dans la censure des erreurs sur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient, dans les règles de cette censure, la douceur du Chrétien, la raison du sage, & le zèle du Pasteur.

gerois-je de la profession de foi d'autrui ? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires ? Combien de gens se sont chargés de la mienne en m'accusant de manquer de Religion , qui sûrement ont fort mal lu dans mon cœur ? Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes : car un des devoirs qu'elle m'impose est de respecter les secrets des consciences. Monsieur , jugeons les actions des hommes , & laissons Dieu juger de leur foi.

EN VOILA trop, peut-être , sur un point dont l'examen ne m'appartient pas , & n'est pas aussi le sujet de cette Lettre. Les Ministres de Geneve n'ont pas besoin de la plume d'autrui pour se défendre (a) ; ce n'est pas la mienne qu'ils

(a) C'est ce qu'ils viennent de faire , à ce qu'on m'écrit , par une déclaration publique. Elle ne m'est point parvenue dans ma retraite ; mais j'apprends que le Public l'a reçue avec applaudissement. Ainsi , non-seulement je jouis du plaisir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent , mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je sens bien que cette déclaration rend le début de ma Lettre entièrement superflu , & le rendroit

choisiroient pour cela , & de pareilles discussions sont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaisir ; mais ayant à parler du même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoissons point , me taire sur cette assertion , c'étoit y paroître adhérer , & c'est ce que je suis fort éloigné de faire. Sensible au bonheur que nous avons de posséder un corps de Théologiens Philosophes & pacifiques , ou plutôt un corps d'Officiers de Morale (b) & de Ministres de la vertu , je ne vois naître qu'avec effroi toute occasion pour eux de

peut-être indiscret dans tout autre cas : mais étant sur le point de le supprimer , j'ai vu que parlant du même article qui y a donné lieu , la même raison subsistoit encore , & qu'on pourroit toujours prendre mon silence pour une espèce de consentement. Je laisse donc ces réflexions d'autant plus volontiers , que si elles viennent hors de propos sur une affaire heureusement terminée , elles ne contiennent en général rien que d'honorable à l'Eglise de Genève , & que d'utile aux hommes en tout pays.

(b) C'est ainsi que l'Abbé de S. Pierre appelloit toujours les Ecclésiastiques ; soit pour dire ce qu'ils sont en effet , soit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

se rabaisser jusqu'à n'être plus que des Gens d'Eglise. Il nous importe de les conserver tels qu'ils sont. Il nous importe qu'ils jouissent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer ; & que d'odieuses disputes de Théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe, enfin, d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple ; que la douceur & l'humanité sont aussi les vertus du Chrétien.

JE me hâte de passer à une discussion moins grave & moins sérieuse , mais qui nous intéresse encore assez pour mériter nos réflexions , & dans laquelle j'entrerai plus volontiers , comme étant un peu plus de ma compétence ; c'est celle du projet d'établir un Théâtre de Comédie à Geneve. Je n'exposerai point ici mes conjectures sur les motifs qui vous ont pu porter à nous proposer un établissement si contraire à nos maximes. Quelles que soient vos raisons , il ne s'agit pour moi que des nôtres ; & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard , c'est que vous ferez sûrement le premier Philosophe (c) qui

(c) De deux célèbres Historiens ; tous deux Philosophes ; tous deux chers à M. d'Alem,

jamais ait excité un peuple libre , une petite ville , & un État pauvre , à se charger d'un spectacle public.

QUE de questions je trouve à discuter dans celle que vous semblez résoudre ! Si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes ? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs ? Si l'austérité républicaine les peut comporter ? S'il faut les souffrir dans une petite ville ? Si la profession de Comédien peut être honnête ? Si les Comédiennes peuvent être aussi sages que d'autres femmes ? Si de bonnes loix suffisent pour réprimer les abus ? Si ces loix peuvent être bien observées ? &c. Tout est problème encore sur les vrais effets du Théâtre , parce que les disputes qu'il occasionne ne partageant que les Gens d'Eglise & les Gens du monde , chacun ne l'envisage que par ses préjugés. Voilà , Monsieur , des recherches qui ne seroient pas indignes de votre plume. Pour moi,

bert , le moderne seroit de son avis , peut-être ; mais Tacite qu'il aime , qu'il médite , qu'il daigne traduire , le grave Tacite qu'il cite si volontiers , & qu'à l'obscurité près il imite si bien quelquefois , en eût-il été de même ?

sans

sans croire y suppléer, je me contenterai de chercher dans cet essai les éclaircissements que vous nous avez rendus nécessaires; vous priant de considérer qu'en disant mon avis, à votre exemple, je remplis un devoir envers ma patrie, & qu'au moins, si je me trompe dans mon sentiment, cette erreur ne peut nuire à personne.

AU premier coup d'œil jetté sur ces institutions, je vois d'abord qu'un Spectacle est un amusement; & s'il est vrai qu'il faille des amusemens à l'homme, vous conviendrez au moins qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires, & que tout amusement inutile est un mal, pour un Être dont la vie est si courte & le tems si précieux. L'état d'homme a ses plaisirs, qui dérivent de sa nature, & naissent de ses travaux, de ses rapports, de ses besoins; & ces plaisirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'âme plus saine, rendent quiconque en sçait jouir peu sensible à tous les autres. Un pere, un fils, un mari, un citoyen ont des devoirs si chers à remplir, qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du tems rend le tems plus

précieux encore , & mieux on le met à profit, moins on en sçait trouver à perdre. Aussi voit-on constamment que l'habitude du travail rend l'inaction insupportable , & qu'une bonne conscience éteint le goût des plaisirs frivoles : mais c'est le mécontentement de soi-même , c'est le poids de l'oisiveté , c'est l'oubli des goûts simples & naturels , qui rendent si nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la Scene , comme s'il étoit mal à son aise au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce barbare (*d*) à qui l'on vantoit les magnificences du cirque & des jeux établis à Rome. Les Romains , demanda ce bon homme , n'ont-ils ni femmes , ni enfans ? Le barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au spectacle , & c'est-là que chacun s'isole ; c'est-là qu'on va oublier ses amis , ses voisins , ses proches , pour s'intéresser à des fables , pour pleurer les malheurs des morts , ou rire aux dépens des vivans. Mais j'aurois dû sentir que ce langage n'est plus de saison dans notre sie-

(*d*) Chrysost. in Matth. Homel. 38.

cle. Tâchons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

DEMANDER si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est faire une question trop vague ; c'est examiner un rapport , avant que d'avoir fixé les termes. Les spectacles sont faits pour le peuple, & ce n'est que par leurs effets sur lui, qu'on peut déterminer leurs qualités absolues. Il peut y avoir des spectacles d'une infinité d'espece* ; il y a, de peu-

* » Il peut y avoir des spectacles blâmables
 » en eux-mêmes , comme ceux qui sont in-
 » humains , ou indécens & licencieux : tels
 » étoient quelques-uns des spectacles parmi les
 » Payens. Mais il en est aussi d'indifférens en
 » eux-mêmes , qui ne deviennent mauvais que
 » par l'abus qu'on en fait ; par exemple , les
 » pièces de Théâtre n'ont rien de mauvais en
 » tant qu'on y trouve une peinture des carac-
 » teres & des actions des hommes , où l'on
 » pourroit même donner des leçons utiles &
 » agréables pour toutes les conditions ; mais
 » si l'on y débite une morale relâchée , si les
 » personnes qui exercent cette profession , me-
 » nent une vie licencieuse & servent à corrom-
 » pre les autres ; si de tels spectacles entretien-
 » nent la vanité , la fainéantise , le luxe , l'im-
 » pudicité , il est visible alors que la chose tourne

ple à peuple , une prodigieuse diversité de mœurs , de tempéramens , de caractères. L'homme est un , je l'avoue ; mais l'homme modifié par les Religions , par les Gouvernemens , par les loix , par les coutumes , par les préjugés , par les climats , devient si différent de lui-même , qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui est bon aux hommes en général , mais ce qui leur est bon dans tel tems ou dans tel pays : ainsi les pieces de Ménandre faites pour le Théâtre d'Athenes , étoient déplacées sur celui de Rome : ainsi les combats des Gladiateurs , qui , sous la République , animoient le courage & la valeur des Romains , n'inspiroient , sous les Empereurs , à la populace de Rome , que l'amour du sang & la cruauté.

» en abus , & qu'à moins qu'on ne trouve le
» moyen de corriger ces abus ou de s'en ga-
» rantir , il vaut mieux renoncer à cette sorte
» d'amusement ». Instruction Chrétienne. T.
III. L. III. Chapitre 16.

Voilà l'état de la question bien posé ; il s'agit de sçavoir si la morale du Théâtre est nécessairement relâchée , si les abus sont inévitables , si les inconvéniens dérivent de la nature de la chose ou s'ils viennent de causes qu'on en puisse écarter.

Du même objet offert au même peuple en différens teins , il apprend à mépriser sa vie , & ensuite à se jouer de celle d'autrui.

QUANT à l'espece des spectacles , c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent , & non leur utilité , qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver , à la bonne heure ; mais l'objet principal est de plaire ; & , pourvu que le peuple s'amuse , cet objet est assez rempli. Cela seul empêchera toujours qu'on ne puisse donner à ces sortes d'établissmens tous les avantages dont ils seroient susceptibles ; & c'est s'abuser beaucoup que de s'en former une idée de perfection , qu'on ne sçauroit mettre en pratique , sans rebuter ceux qu'on croit instruire. Voilà d'où naît la diversité des spectacles , selon les goûts divers des nations. Un peuple intrépide , grave & cruel veut des fêtes meurtrieres & périlleuses , où brillent la valeur & le sang froid. Un peuple féroce & bouillant veut du sang , des combats , des passions atroces. Un peuple voluptueux veut de la musique & des danses. Un peuple galant veut de l'amour & de la politesse. Un peuple badin veut de la

plaifanterie & du ridicule. *Trahit suamque voluptas*. Il faut , pour leur plaire , des spectacles qui favorisent leurs penchans , au lieu qu'il en faudroit qui les modérassent.

LA scène , en général , est un tableau des passions humaines , dont l'original est dans tous les cœurs : mais si le Peintre n'avoit soin de flatter ces passions , les spectateurs seroient bientôt rebutés , & ne voudroient plus se voir sous un aspect qui les fit mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses , c'est seulement à celles qui ne sont point générales , & qu'on hait naturellement. Ainsi l'Auteur ne fait encore en cela que suivre le sentiment du Public ; & alors ces passions de rebut sont toujours employées à en faire valoir d'autres , sinon plus légitimes , du moins plus au gré des spectateurs. Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scène. Un homme sans passions , ou qui les domineroit toujours , n'y sçauroit intéresser personne ; & l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien dans la Tragédie , seroit un personnage insupportable : dans la Comédie , il seroit rire , tout au plus.

QU'ON n'attribue donc pas au Théâtre le pouvoir de changer des sentimens ni des mœurs qu'il ne peut que suivre & embellir. Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, composeroit bientôt pour lui seul. Quand Moliere corrigea la scène comique, il attaqua des modes, des ridicules ; mais il ne choqua pas pour cela le goût du Public (e) : il le suivit ou le développa, comme fit aussi Corneille de son côté. C'étoit l'ancien Théâtre qui commençoit à choquer ce goût, parce

(e) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à se soutenir ; le plus parfait de ses ouvrages tomba dans sa naissance, parce qu'il le donna trop tôt, & que le Public n'étoit pas mûr encore pour le Misanthrope.

Tout ceci est fondé sur une maxime évidente ; sçavoir, qu'un peuple suit souvent des usages qu'il méprise, ou qu'il est prêt à mépriser, si-tôt qu'on osera lui en donner l'exemple. Quand, de mon tems, on jouoit la fureur des Pantins, on ne faisoit que dire au Théâtre ce que pensoient ceux même qui passaient leur journée à ce sot amusement ; mais les goûts constans d'un peuple, ses coutumes, ses vieux préjugés doivent être respectés sur la Scène. Jamais Poète ne s'est bien trouvé d'avoir violé cette loi.

que , dans un siècle devenu plus poli , le Théâtre gardoit sa premiere grossièreté. Aussi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, si leurs chefs-d'œuvre étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoisseurs ont beau les admirer toujours ; si le Public les admire encore , c'est plus par honte de s'en dédire , que par un vrai sentiment de leurs beautés. On dit que jamais une bonne piece ne tombe ; vraiment je le crois bien , c'est que jamais une bonne piece ne choque les mœurs (f) de son tems. Qui est-ce qui doute que, sur nos Théâtres, la meilleure piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat ? On ne sçauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point.

TOUT Auteur qui veut nous peindre

(f) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment : car bien que l'un de ces choses ne soit pas l'autre , elles ont toujours une origine commune , & souffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne signifie pas que le bon goût & les bonnes mœurs regnent toujours en même tems ; proposition qui demande éclaircissement & discussion : mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs ; ce qui est incontestable.

des mœurs étrangères a pourtant grand soin d'approprier sa pièce aux nôtres. Sans cette précaution, l'on ne réussit jamais ; & le succès même de ceux qui l'ont prise a souvent des causes bien différentes de celles que lui suppose un observateur superficiel. Quand Arlequin Sauvage est si bien accueilli des Spectateurs, pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens & la simplicité de ce personnage, & qu'un seul d'entr'eux voulût pour cela lui ressembler ? C'est, tout au contraire, que cette pièce favorise leur tour d'esprit, qui est d'aimer & rechercher les idées neuves & singulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'est précisément leur aversion pour les choses communes, qui les ramene quelquefois aux choses simples.

IL s'ensuit de ces premières observations, que l'effet général du Spectacle est de renforcer le caractère national, d'augmenter les inclinations naturelles, & de donner une nouvelle énergie à toutes les passions. En ce sens, il sembleroit que cet effet, se bornant à charger & non à changer les mœurs établies, la Comédie seroit bonne

aux bons , & mauvaise aux méchans. Encore dans le premier cas resteroit-il toujours à sçavoir si les passions trop irritées ne dégénèrent point en vices. Je sçais que la Poétique du Théâtre prétend faire tout le contraire , & purger les passions en les excitant : mais j'ai peine à bien concevoir cette regle. Seroit-ce que pour devenir tempérant & sage , il faut commencer par être furieux & fou ?

» EH non ! ce n'est pas cela , disent les
» partisans du Théâtre. La Tragédie pré-
» tend bien que toutes les passions dont
» elle fait des tableaux nous émeuvent ;
» mais elle ne veut pas toujours que notre
» affection soit la même que celle du per-
» sonnage tourmenté par une passion. Le
» plus souvent , au contraire , son but est
» d'exciter en nous des sentimens opposés
» à ceux qu'elle prête à ses personnages». Ils disent encore que , si les Auteurs abusent du pouvoir d'émouvoir les cœurs , pour mal placer l'intérêt , cette faute doit être attribuée à l'ignorance & à la dépravation des Artistes , & non point à l'art. Ils disent enfin que la peinture fidelle des passions & des peines qui les accompagnent , suffit seule pour nous les faire évi-

ter avec tout le soin dont nous sommes capables.

IL ne faut , pour sentir la mauvaise foi de toutes ces réponses , que consulter l'état de son cœur à la fin d'une Tragédie. L'émotion , le trouble , & l'attendrissement qu'on sent en soi-même & qui se prolonge après la pièce , annoncent-ils une disposition bien prochaine à surmonter & régler nos passions ? Les impressions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude & qui reviennent si souvent , sont-elles bien propres à modérer nos sentimens au besoin ? Pourquoi l'image des peines qui naissent des passions , effaceroit-elle celle des transports de plaisir & de joie qu'on en voit aussi naître , & que les Auteurs ont soin d'embellir encore pour rendre leurs pièces plus agréables ? Ne sçait-on pas que toutes les passions sont sœurs ; qu'une seule suffit pour en exciter mille , & que les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes ? Le seul instrument qui serve à les purger est la raison ; & j'ai déjà dit que la raison n'avoit nul effet au Théâtre. Nous ne partageons pas les affections de tous les personnages , il est vrai : car ,

leurs intérêts étant opposés , il faut bien que l'Auteur nous en fasse préférer quel-qu'un , autrement nous n'en prendrions point du tout ; mais loin de choisir pour cela les passions qu'il veut nous faire aimer , il est forcé de choisir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des Spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres , un Drame intéresse en faisant haïr les François ; à Tunis , la belle passion seroit la piraterie ; à Messine , une vengeance bien savoureuse ; à Goa , l'honneur de brûler des Juifs. Qu'un Auteur (g) choque ces maximes , il pourra faire une fort belle piece où l'on n'ira point ; & c'est alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance , pour avoir manqué à la premiere loi de son art , à celle qui sert de base à tou-

(g) Qu'on mette , pour voir , sur la Scene François , un homme droit & vertueux , mais simple & grossier , sans amour , sans galanterie , & qui ne fasse point de belles phrases ; qu'on y mette un Sage sans préjugés , qui , ayant reçu un affront d'un Spadassin , refuse de s'aller faire égorger par l'offenseur , & qu'on épuise tout l'art du Théâtre pour rendre ces personnages intéressans comme le Cid au peuple François : j'aurai tort , si l'on réussit.

tes les autres , qui est de réussir. Ainsi le Théâtre purge les passions qu'on n'a pas, & fomenté celles qu'on a. Ne voilà-t-il pas un remède bien administré ?

IL Y A donc un concours de causes générales & particulières , qui doivent empêcher qu'on ne puisse donner aux Spectacles la perfection dont on les croit susceptibles , & qu'ils ne produisent les effets avantageux qu'on semble en attendre. Quand on supposeroit même cette perfection aussi grande qu'elle peut être , & le peuple aussi bien disposé qu'on voudra ; encore ces effets se réduiroient-ils à rien , faute de moyens pour les rendre sensibles. Je ne sçache que trois sortes d'instrumens, à l'aide desquels on puisse agir sur les mœurs d'un peuple ; sçavoir , la force des loix , l'empire de l'opinion , & l'attrait du plaisir. Or les loix n'ont nul accès au Théâtre, dont la moindre contrainte (h) feroit une peine & non pas un amu-

(h) Les loix peuvent déterminer les sujets, la forme des pièces , la manière de les jouer ; mais elles ne sçauroient forcer le Public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au Théâtre , faisoit égorger ceux qui s'endormoient ;

sement. L'opinion n'en dépend point ; puisqu'au lieu de faire la loi au Public, le Théâtre la reçoit de lui ; & quant au plaisir qu'on y peut prendre , tout son effet est de nous y ramener plus souvent.

EXAMINONS s'il en peut avoir d'autres. Le Théâtre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être , rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc ! avant qu'il y eût des Comédies n'aimoit-on point les gens de bien , ne haïssoit-on point les méchans ; & ces sentimens sont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de spectacles ? Le Théâtre rend la vertu aimable... Il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raison font avant lui ! Les méchans sont haïs sur la scène... Sont-ils aimés dans la société , quand on les y connoît pour tels ? Est-il bien sûr que cette haine soit plutôt l'ouvrage de l'Auteur , que des forfaits qu'il leur fait

encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé , & peu s'en fallut que le plaisir d'un court sommeil ne coûtât la vie à Vespasien. Nobles Acteurs de l'Opera de Paris , ah ! si vous eussiez joui de la puissance impériale , je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu !

commettre ? Est-il bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint ? Si tout son art consiste à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux , je ne vois point ce que cet art a de si admirable ; & l'on ne prend là-dessus que trop d'autres leçons sans celle-là. Oserai-je ajoûter un soupçon qui me vient ? Je doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phédre ou de Médée , ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la piece ; & si ce doute est fondé , que faut-il penser de cet effet si vanté au Théâtre ?

JE voudrois bien qu'on me montrât clairement & sans verbiage , par quels moyens il pourroit produire en nous des sentimens que nous n'aurions pas , & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes. Que toutes ces vaines prétentions approfondies sont puériles & dépourvues de sens ! Ah ! si la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art , il y a long-tems qu'il l'auroit défigurée ! Quant à moi , dût-on me traiter de méchant encore pour oser sou-

tenir que l'homme est né bon, je le pense & crois l'avoir prouvé; la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête & nous inspire de l'aversion pour le mal, est en nous & non dans les pièces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais seulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (*i*) est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même; il n'y naît point d'un arrangement de scènes; l'Auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve; & de ce pur sentiment qu'il flatte, naissent les douces larmes qu'il fait couler.

IMAGINEZ la Comédie aussi parfaite qu'il vous plaira. Où est celui qui, s'y rendant pour la première fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve, & déjà prévenu pour ceux qu'on y fait

(*i*) C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoi qu'en disent les Philosophes, cet amour est inné dans l'homme, & sert de principe à la conscience. Je puis citer en exemple de cela, la petite pièce de Nanine, qui a fait murmurer l'assemblée & ne s'est soutenue que par la grande réputation de l'Auteur; & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs sentimens de la nature y sont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

aimer ?

aimer ? Mais ce n'est pas de cela qu'il est question ; c'est d'agir conséquemment à ses principes & d'imiter les gens qu'on estime. Le cœur de l'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs , nous prenons à l'instant le parti de la justice , & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation , tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle , bientôt nos sentimens se corrompent ; & c'est alors seulement que nous préférons le mal qui nous est utile , au bien que nous fait aimer la nature. N'est-ce pas un effet nécessaire de la constitution des choses , que le méchant tire un double avantage de son injustice , & de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire , que d'obliger le monde entier d'être juste , excepté lui seul ; en sorte que chacun lui rendît fidelement ce qui lui est dû , & qu'il ne rendît ce qu'il doit à personne ? Il aime la vertu , sans doute , mais il l'aime dans les autres , parce qu'il espere en profiter ; il n'en veut point pour lui , parce qu'elle lui seroit coûteuse. Que va-t-il donc voir au spectacle ? Précisé-

ment ce qu'il voudroit trouver par-tout ; des leçons de vertu pour le Public dont il s'excepte , & des gens immolant tout à leur devoir , tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'ENTENDS dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur ; soit , mais quelle est cette pitié ? Une émotion passagere & vaine , qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite ; un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions ; une pitié stérile qui se repaît de quelques larmes , & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phere au spectacle , de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam , tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant d'infortunés , qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres.

SI , selon la remarque de Diogene Laërce , le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables ; si les imitations du Théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que

ne feroit la présence même des objets imités ; c'est moins , comme le pense l'Abbé du Bos , parce que les émotions sont plus foibles & ne vont pas jusqu'à la douleur (a) , que parce qu'elles sont pures & sans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions , nous avons satisfait à tous les droits de l'Humanité , sans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soins , des soulagemens , des consolations , des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines , qui coûteroient du moins à notre indolence , & dont nous sommes bien aises d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre , de peur de s'attendrir à nos dépens.

(a) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons ; qu'il ne nous fait aimer ses héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela est contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la Tragédie , parce qu'ils en sont émus au point d'en être incommodés : d'autres , honteux de pleurer au Spectacle , y pleurent pourtant malgré eux ; & ces effets ne sont pas assez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

AU fond , quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables , & pleurer des malheurs imaginaires , qu'a-t-on encore à exiger de lui ? N'est-il pas content de lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame ? Ne s'est-il pas acquité de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudroit-on qu'il fît de plus ? Qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a point de rôle à jouer : il n'est pas Comédien.

PLUS j'y réfléchis , & plus je trouve que tout ce qu'on met en représentation au Théâtre , on ne l'approche pas de nous , on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Essex , le regne d'Elisabeth se recule à mes yeux de dix siècles ; & si l'on jouoit un événement arrivé hier dans Paris , on me le feroit supposer du tems de Moliere. Le Théâtre a ses regles , ses maximes , sa morale à part , ainsi que son langage & ses vêtemens. On se dit bien que rien de tout cela ne nous convient , & l'on se croiroit aussi ridicule d'adopter les vertus de ses héros , que de parler en vers , & d'endosser un habit à la Romaine. Voilà donc à-peu-près à quoi ser-

vent tous ces grands sentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphase ; à les reléguer à jamais sur la scene , & à nous montrer la vertu comme un jeu de Théâtre, bon pour amuser le Public ; mais qu'il y auroit de folie à vouloir la transporter sérieusement dans la Société ! Ainsi la plus avantageuse impression des meilleures Tragédies est de réduire à quelques affections passagères , stériles & sans effet , tous les devoirs de la vie humaine ; à-peu-près comme ces gens polis qui croient avoir fait un acte de charité , en disant au pauvre : Dieu vous assiste.

ON peut, il est vrai , donner un appareil plus simple à la scene , & rapprocher dans la Comédie le ton du Théâtre de celui du monde : mais de cette maniere on ne corrige pas les mœurs , on les peint, & un laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que si l'on veut les corriger par leur charge , on quitte la vraisemblance , & la nature ; & le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïssables , elle ne les rend que ridicules ; & de-là résulte un très-grand inconvénient, c'est qu'à force de craindre

les ridicules , les vices n'effraient plus , & qu'on ne ſçauroit guérir les premiers ſans fomenteur les autres. Pourquoi , direz-vous , ſuppoſer cette oppoſition néceſſaire ? Pourquoi , Monſieur ? Parce que les bons ne tournent point les méchants en dérifion , mais les écrasent de leur mépris , & que rien n'eſt moins plaifant & riſible que l'indignation de la vertu. Le ridicule , au contraire , eſt l'arme favorite du vice. C'eſt par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le reſpect qu'on doit à la vertu , il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

AINSI tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des ſpectacles , dirigés vers l'utilité publique. C'eſt une erreur , diſoit le grave Muralt , d'eſpérer qu'on y montre fidelement les véritables rapports des choſes : car , en général , le Poète ne peut qu'altérer ces rapports , pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique il les diminue & les met au-deſſous de l'homme ; dans le tragique , il les étend pour les rendre héroïques , & les met au-deſſus de l'Humanité. Ainſi jamais ils ne ſont à ſa meſure , & tou-

jours nous voyons au Théâtre d'autres êtres que nos semblables. J'ajouterais que cette différence est si vraie & si reconnue, qu'Aristote en fait une règle dans sa Poétique. *Comœdia enim deteriores, Tragedia meliores quàm nunc sunt imitari conantur.* Ne voilà-t-il pas une imitation bien entendue, qui se propose pour objet ce qui n'est point, & laisse, entre le défaut & l'excès, ce qui est, comme une chose inutile ? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illusion y soit ? Il ne s'agit que de piquer la curiosité du peuple. Ces productions d'esprit, comme la plupart des autres, n'ont pour but que les applaudissemens. Quand l'Auteur en reçoit & que les Acteurs les partagent, la pièce est parvenue à son but & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or si le bien est nul, reste le mal ; & comme celui-ci n'est pas douteux, la question me paroît décidée : mais passons à quelques exemples, qui puissent en rendre la solution plus sensible.

JE crois pouvoir avancer, comme une vérité facile à prouver, en conséquence des précédentes, que le Théâtre François, avec les défauts qui lui restent, est

cependant à peu-près aussi parfait qu'il peut l'être , soit pour l'agrément , soit pour l'utilité ; & que ces deux avantages y sont dans un rapport qu'on ne peut troubler sans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre , ce qui rendroit ce même Théâtre moins parfait encore. Ce n'est pas qu'un homme de génie ne puisse inventer un genre de pieces préférable à ceux qui sont établis : mais ce nouveau genre , ayant besoin pour se soutenir des talens de l'Auteur , périra nécessairement avec lui ; & ses successeurs , dépourvus des mêmes ressources , seront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéresser & de plaire. Quels sont ces moyens parmi nous ? Des actions célèbres , de grands noms , de grands crimes , & de grandes vertus dans la Tragédie ; le comique & le plaisant dans la Comédie ; & toujours l'amour dans toutes deux (*b*). Je demande quel pro-

(*b*) Les Grecs n'avoient pas besoin de fonder sur l'amour le principal intérêt de leur Tragédie ; & ne l'y fondoient pas , en effet. La nôtre , qui n'a pas la même ressource , ne sauroit se passer de cet intérêt. On verra dans la suite la raison de cette différence.

fit les mœurs peuvent tirer de tout cela ?

ON ME dira que dans ces pieces le crime est toujours puni , & la vertu toujours récompensée. Je réponds que, quand cela seroit , la plûpart des actions tragiques , n'étant que de pures fables , des événemens qu'on sçait être de l'invention du Poëte , ne font pas une grande impression sur les spectateurs ; à force de leur montrer qu'on veut les instruire , on ne les instruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenses s'operent toujours par des moyens si extraordinaires , qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'est ni ne peut être généralement vrai ; car cet objet , n'étant point celui sur lequel les Auteurs dirigent leurs pieces , ils doivent rarement l'atteindre , & souvent il seroit un obstacle au succès. Vice ou vertu , qu'importe , pourvu qu'on en impose par un air de grandeur ? Aussi la Scene Françoisé , sans contredit la plus parfaite , ou du moins la plus réguliere qui ait encore existé , n'est-elle pas moins le triomphé des grands scélérats que des

plus illustres héros : témoin Catilina ,
Mahomet , Atrée , & beaucoup d'autres.

JE comprends bien qu'il ne faut pas
toujours regarder à la catastrophe pour
juger de l'effet moral d'une Tragédie , &
qu'à cet égard l'objet est rempli quand on
s'intéresse pour l'infortuné vertueux , plus
que pour l'heureux coupable : ce qui n'em-
pêche point qu'alors la prétendue regle
ne soit violée. Comme il n'y a per-
sonne qui n'aimât mieux être Britannicus
que Néron , je conviens qu'on doit comp-
ter en ceci pour bonne , la piece qui les
représente , quoique Britannicus y périsse.
Mais par le même principe , quel juge-
ment porterons-nous d'une Tragédie où ,
bien que les criminels soient punis , ils
nous sont présentés sous un aspect si fa-
vorable que tout l'intérêt est pour eux ?
Où Caton , le plus grand des humains ,
fait le rôle d'un pédant ? Où Cicéron , le
sauveur de la République , Cicéron , de
tous ceux qui portèrent le nom des peres
de la patrie le premier qui en fut honoré ,
& le seul qui le mérita , nous est montré
comme un vil Rhéteur , un lâche ; tandis
que l'infâme Catilina , couvert de crimes

qu'on n'oseroit nommer, prêt d'égorger tous les Magistrats, & de réduire sa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme & réunit, par ses talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime des spectateurs ? Qu'il eût, si l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un scélérat détestable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piece, si ce n'est à encourager des Catilina, & à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique dûe aux gens de bien ? Mais tel est le goût qu'il faut flatter sur la scene ; telles sont les mœurs d'un siècle instruit. Le sçavoir, l'esprit, le courage ont seuls notre admiration ; & toi, douce & modeste vertu, tu restes toujours sans honneurs ! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres ! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprenons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donna la nature ?

ATREË & Mahomet n'ont pas même la faible ressource du dénouement. Le monf-

tre qui sert de héros à chacune de ces deux pieces acheve paisiblement ses forfaits , en jouit, & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la Tragédie :

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

JE veux bien supposer que les spectateurs , renvoyés avec cette belle maxime , n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaisir & de jouissance ; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la piece où cette maxime est mise en exemple ?

QUANT à Mahomet , le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable , y seroit d'autant plus grand, que celui-ci a bien un autre coloris , si l'Auteur n'avoit eu soin de porter sur un second personnage un intérêt de respect & de vénération , capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inspire. La scene , sur-tout , qu'ils ont ensemble est conduite avec tant d'art , que Mahomet , sans se démentir , sans rien perdre de la supériorité qui lui est propre , est pourtant éclipsé par le simple bon

sens & l'intrépide vertu de Zopire (c). Il falloit un Auteur qui sentît bien sa force , pour oser mettre vis - à - vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette scène en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne ; mais je n'en connois pas une au Théâtre François , où la main d'un grand

(c) Je me souviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire , que dans Mahomet lui-même ; & je prenois cela pour un défaut. En y pensant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar emporté par son fanatisme ne doit parler de son maître qu'avec cet enthousiasme de zèle & d'admiration qui l'élève au-dessus de l'Humanité. Mais Mahomet n'est pas fanatique ; c'est un fourbe qui , sçachant bien qu'il n'est pas question de faire l'inspiré vis-à-vis de Zopire , cherche à le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raison doit le rendre moins brillant qu'Omar , par cela même qu'il est plus grand , & qu'il sçait mieux discerner les hommes. Lui-même dit , ou fait entendre tout cela dans la scène. C'étoit donc ma faute si je ne l'avois pas senti : mais voilà ce qui nous arrive à nous autres petits Auteurs ; en voulant censurer les écrits de nos maîtres , notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui sont des beautés pour les hommes de jugement.

maître soit plus sensiblement empreinte ,
& où le sacré caractère de la vertu l'em-
porte plus sensiblement sur l'élévation du
génie.

UNE autre considération qui tend à jus-
tifier cette piece , c'est qu'il n'est pas seu-
lement question d'étaler des forfaits , mais
les forfaits du fanatisme en particulier ,
pour apprendre au peuple à le connoître
& s'en défendre. Par malheur , de pareils
soins sont très-inutiles , & ne sont pas
toujours sans danger. Le fanatisme n'est
pas une erreur , mais une fureur aveugle
& stupide que la raison ne retient jamais.
L'unique secret pour l'empêcher de naître ,
est de contenir ceux qui l'excitent.
Vous avez beau démontrer à des foux que
leurs chefs les trompent , ils n'en sont
par moins ardens à les suivre. Que si le
fanatisme existe une fois , je ne vois en-
core qu'un seul moyen d'arrêter son pro-
grès : c'est d'employer contre lui ses pro-
pres armes. Il ne s'agit ni de raisonner ni
de convaincre ; il faut laisser là la Philo-
sophie , fermer les livres , prendre le glaive
& punir les fourbes. De plus , je crains
bien , par rapport à Mahomet , qu'aux
yeux des spectateurs sa grandeur d'ame

ne diminue beaucoup l'atrocité de ses crimes ; & qu'une pareille piece , jouée devant des gens en état de choisir , ne fît plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a , du moins , de bien sûr , c'est que de pareils exemples ne sont guère encourageans pour la vertu.

LE noir Atrée n'a aucune de ces excuses ; l'horreur qu'il inspire est à pure perte ; il ne nous apprend rien qu'à frémir de son crime ; & quoiqu'il ne soit grand que par sa fureur , il n'y a pas dans toute la piece un seul personnage en état par son caractère de partager avec lui l'attention publique : car , quant au doux Plisthène , je ne sçais comment on l'a pu supporter dans une pareille Tragédie. Sénèque n'a point mis d'amour dans la sienne , & puisque l'Auteur moderne a pu se résoudre à l'imiter dans tout le reste , il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Assurément il faut avoir un cœur bien flexible pour souffrir des entretiens galans à côté des scènes d'Atrée.

AVANT que de finir sur cette piece , je ne puis m'empêcher d'y remarquer un

mérite qui semblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeste est peut-être de tous ceux qu'on a mis sur notre Théâtre le plus sentant le goût antique. Ce n'est point un héros courageux ; ce n'est point un modèle de vertu ; on ne peut pas dire non plus que ce soit un scélérat (d) : c'est un homme foible & pourtant intéressant , par cela seul qu'il est homme & malheureux. Il me semble aussi que par cela seul, le sentiment qu'il excite est extrêmement tendre & touchant : car cet homme tient de bien près à chacun de nous , au lieu que l'héroïsme nous accable encore plus qu'il ne nous touche ; parce qu'après tout , nous n'y avons que faire. Ne seroit-il pas à désirer que nos sublimes Auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation & nous attendrir quelquefois pour la simple Humanité souffrante , de peur

(d) La preuve de cela , c'est qu'il intéresse. Quant à la faute dont il est puni , elle est ancienne , elle est trop expiée , & puis c'est peu de chose pour un méchant de Théâtre qu'on ne tient point pour tel , s'il ne fait frémir d'horreur.

que ;

que , n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux , nous n'en ayons jamais pour personne. Les anciens avoient des héros & mettoient des hommes sur leurs Théâtres ; nous , au-contre , nous n'y mettons que des héros , & à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées ; mais ils sçavoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque & que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un Vieillard d'Athenes cherchoit place au spectacle & n'en trouvoit point ; de jeunes gens , le voyant en peine , lui firent signe de loin ; il vint , mais ils se firent & se moquerent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du Théâtre , fort embarrassé de sa personne & toujours hué de la belle Jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent , & se levant à l'instant , placerent honorablement le Vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle & applaudie d'un battement de main universel. *Eh ! que de maux !* s'écria le bon Vieillard , d'un ton de douleur , *les Athéniens sçavent ce qui est honnête , mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philo-

sophie moderne , & les mœurs anciennes.

JE reviens à mon sujet. Qu'apprend-on dans Phédre & dans Œdipe , sinon que l'homme n'est pas libre , & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre ? Qu'apprend-on dans Médée , si ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre une mere cruelle & dénaturée ? Suivez la plûpart des pieces du Théâtre François : vous trouverez presque dans toutes des monstres abominables & des actions atroces , utiles , si l'on veut , à donner de l'intérêt aux pieces & de l'exercice aux vertus , mais dangereuses certainement , en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devoit pas même connoître & à des forfaits qu'il ne devoit pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre & le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sçais quelles commodés suppositions , on les rend permis , ou pardonnables. On a peine à ne pas excuser Phédre incestueuse & versant le sang innocent. Syphax empoisonnant sa femme , le jeune Horace poignardant sa sœur , Agamemnon immolant sa fille , Oreste égorgeant

sa mere, ne laissent pas d'être des personnages intéressans. Ajoûtez que l'Auteur, pour faire parler chacun selon son caractère, est forcé de mettre dans la bouche des méchans leurs maximes & leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton imposant & sententieux, pour l'instruction du parterre.

SI LES Grecs supportoient de pareils spectacles, c'étoit comme leur représentant des antiquités nationales qui couroient de tout tems parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raisons pour se rappeler sans cesse, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénée des mêmes motifs & du même intérêt, comment la même Tragédie peut-elle trouver parmi vous des spectateurs capables de soutenir les tableaux qu'elle leur présente, & les personnages qu'elle y fait agir? L'un tue son pere, épouse sa mere, & se trouve le frere de ses enfans. Un autre force un fils d'égorger son pere. Un troisieme fait boire au pere le sang de son fils. On frissonne à la seule idée des horreurs dont on pare la scene Françoisé, pour l'amusement du peuple le plus doux.

& le plus humain qui soit sur la terre. Non... je le soutiens, & j'en atteste l'effroi des Lecteurs, les massacres des Gladiateurs n'étoient pas si barbares que ces affreux spectacles. On voyoit couler du sang, il est vrai ; mais on ne souilloit pas son imagination de crimes qui font frémir la nature.

HEUREUSEMENT la Tragédie, telle qu'elle existe, est si loin de nous ; elle nous présente des êtres si gigantesques, si boursoufflés, si chimériques, que l'exemple de leurs vices n'est guère plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire, elle nous fait aussi moins de mal. Mais il n'en est pas ainsi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les personnages ressemblent mieux à des hommes. Tout en est mauvais & pernicieux, tout tire à conséquence pour les Spectateurs ; & le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe que plus la Comédie est agréable & parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs : mais sans répéter ce que j'ai déjà dit de

sa nature , je me contenterai d'en faire ici l'application , & de jeter un coup d'œil sur votre Théâtre comique.

PRENONS - LE dans sa perfection , c'est-à-dire , à sa naissance. On convient , & on le sentira chaque jour davantage , que Moliere est le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous soient connus ; mais qui peut disconvenir aussi que le Théâtre de ce même Moliere , des talens duquel je suis plus l'admirateur que personne , ne soit une école de vices & de mauvaises mœurs , plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner ? Son plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité en ridicule , & de mettre la ruse & le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt. Ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent ; ses vicieux sont des gens qui agissent & que les plus brillans succès favorisent le plus souvent ; enfin l'honneur des applaudissemens , rarement pour le plus estimable , est presque toujours pour le plus adroit.

EXAMINEZ le comique de cet Auteur ; par-tout vous trouverez que les vic-

ces de caractère en font l'instrument , & les défauts naturels le fujet ; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre ; & que les fots font les victimes des méchans : ce qui , pour n'être que trop vrai dans le monde , n'en vaut pas mieux à mettre au Théâtre avec un air d'approbation , comme pour exciter les ames perfides à punir , sous le nom de sottise , la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis , vexat censura columbas.

Voilà l'esprit général de Moliere & de ses imitateurs. Ce sont des gens qui , tout au plus , raillent quelquefois les vices , sans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens , disoit un ancien , qui sçavent bien moucher la lampe , mais qui n'y mettent jamais d'huile.

VOYEZ comment , pour multiplier ses plaisanteries , cet homme trouble tout l'ordre de la Société ; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée ; comment il tourne en dérision les respectables droits des peres sur leurs enfans , des maris sur leurs femmes , des maîtres sur leurs

serviteurs ! Il fait rire , il est vrai , & n'en devient que plus coupable , en forçant , par un charme invincible , les Sages mêmes de se prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable d'un bourgeois sans esprit & vain qui fait sottement le Gentilhomme , ou d'un Gentilhomme fripon qui le dupe ? Dans la piece dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt ? & le Public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel d'un Paysan assez fou pour épouser une Demoiselle , ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une piece où le parterre applaudit à l'infidélité , au mensonge , à l'impudence de celle-ci , & rit de la bêtise du Manant puni ? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere , de lui manquer de respect , de lui faire mille insultans reproches , & , quand ce pere irrité lui donne sa malédiction , de répondre d'un air goguenard qu'il n'a

que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente , en est-elle moins punissable ? & la pièce ou l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite , en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ?

JE ne m'arrêterai point à parler des valets. Ils sont condamnés par tout le monde (c) ; & il seroit d'autant moins juste d'imputer à Moliere les erreurs de ses modeles & de son siecle , qu'il s'en est corrigé lui-même. Ne nous prévalons , ni des irrégularités qui peuvent se trouver dans les ouvrages de sa jeunesse , ni de ce qu'il y a de moins bien dans ses autres pieces , & passons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour

(c) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il se peut que les valets ne soient plus que les instrumens des méchancetés des maîtres , depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la Société fût bonne au Théâtre. Supposé qu'il faille quelques fourberies dans les pieces , je ne sçais s'il ne faudroit pas mieux que les valets seuls en fussent chargés , & que les honnêtes gens fussent aussi des gens honnêtes ; au-moins sur la Scene.

son chef-d'œuvre : je veux dire , le Misanthrope.

Je trouve que cette Comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé son Théâtre , & nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au Public , il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modele , & sur ce modele un tableau des défauts contraires , dans lequel il a pris ses caracteres comiques , & dont il a distribué les divers traits dans ses pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête-homme , mais un homme du monde ; par conséquent , il n'a point voulu corriger les vices , mais les ridicules ; & , comme j'ai déjà dit , il a trouvé dans le vice même un instrument très-propre à y réussir. Ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable , de l'homme de société , après avoir joué tant d'autres ridicules , il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins , le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le Misanthrope.

VOUS ne sçauriez me nier deux choses : l'une , qu'Alceste dans cette piece est un homme droit , sincere , estimable , un véritable homme de bien ; l'autre , que l'Auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez , ce me semble , pour rendre Moliere inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceste , non la vertu , mais un véritable défaut , qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de Misanthrope en impose , comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un défaut , mais une dépravation de la nature & le plus grand de tous les vices : puisque , toutes les vertus sociales se rapportant à la bienfaisance , rien ne leur est si directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Misanthrope est un monstre. S'il pouvoit exister , il ne feroit pas rire ; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie Italienne , une piece intitulée , *La vie est un songe*. Si vous vous rappelez le héros de cette piece , voilà le vrai Misanthrope.

QU'EST - CE donc que le Misan-

thrope de Moliere ? Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siècle & la méchanceté de ses contemporains ; qui, précisément parce qu'il aime ses semblables , hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement , & les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'Humanité , moins indigné des iniquités qu'il voit , seroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit soutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les siens , parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci , & ne dit jamais rien aux autres.

CES sentimens du Misanthrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit , je l'avoue , qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain ; mais en quelle occasion le dit-il (a) ? Quand , outré d'avoir vu son ami trahir

(a) J'avettis qu'étant sans livres , sans mémoire , n'ayant pour tous matériaux qu'un confus souvenir des observations que j'ai faites autrefois au spectacle , je puis me tromper dans mes citations & renverser l'ordre des pieces. Mais quand mes exemples seroient peu justes , mes raisons ne le seroient pas moins , atten-

lâchement son sentiment, & tromper l'homme qui le lui demande , il s'en voit encore plaifanter lui-même au plus fort de fa colere. Il est naturel que cette colere dégénere en emportement, & lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid. D'ailleurs , la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause.

*Les uns , parce qu'ils sont méchans ;
Et les autres , pour être aux méchans complaisans.*

CE n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi ; mais de la méchanceté des uns & du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons , ni flatteurs , il aimerait tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit Misanthrope en ce sens ; ou plutôt , les vrais Misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi : car , au fond , je ne connois point de plus grand ennemi des hommes, que l'ami de tout le monde , qui , toujours charmé de tout , encou-

du qu'elles ne sont point tirées de telle ou telle piece , mais de l'esprit général du Théâtre que j'ai bien étudié.

rage incessamment les méchans , & flatte par sa coupable complaisance les vices d'où naissent tous les désordres de la Société.

UNE preuve bien sûre qu'Alceste n'est point Misanthrope à la lettre , c'est qu'avec ses brusqueries & ses incartades , il ne laisse pas d'intéresser & de plaire. Les spectateurs ne voudroient pas , à la vérité , lui ressembler : parce que tant de droiture est fort incommode ; mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui ressembloit ; ce qui n'arriveroit pas , s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres pieces de Moliere , le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable ; dans celle-là , quoiqu'Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire , on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion , la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'Auteur & fait honneur à son caractère. Quoique Moliere fit des pieces répréhensibles , il étoit personnellement honnête-homme ; & jamais le pinceau d'un hon-

nête-homme ne sçut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes, que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre, à la premiere représentation, de n'avoir pas été, sur le sonnet, de l'avis du Misanthrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

CEPENDANT ce caractère si vertueux est présenté comme ridicule ; il l'est, en effet, à certains égards ; & ce qui demonstre que l'intention du Poëte est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le Sage de la piece ; un de ces honnêtes-gens du grand monde, dont les maximes ressembtent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne ; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que

le peuple ait faim ; qui , le gouffet bien garni , trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui , de leur maison bien fermée , verroient voler , piller , égorger , massacrer tout le genre humain sans se plaindre : attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

ON voit bien que le phlegme raisonneur de celui-ci est très propre à redoubler & faire sortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre ; & le tort de Moliere n'est pas d'avoir fait du Misanthrope un homme colere & bilieux , mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractère du Misanthrope n'est pas à la disposition du Poëte ; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice , née d'un amour ardent pour la vertu , & aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en soit susceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette mé-

ine passion pour tous les vices qui l'ont irritée , sert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus , cette contemplation continuelle des désordres de la Société , le détache de lui-même pour fixer toute son attention sur le genre humain. Cette habitude élève , aggrandit ses idées , détruit en lui les inclinations basses qui nourrissent & concentrent l'amour propre ; & de ce concours naît une certaine force de courage , une fierté de caractère qui ne laisse prise au fond de son ame , qu'à des sentimens dignes de l'occuper.

CE n'est pas que l'homme ne soit toujours homme ; que la passion ne le rende souvent foible , injuste , déraisonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres , avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colere , & qu'en l'irritant à dessein , un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même ; mais il n'en est pas moins vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets , & qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en
jeu :

jeu : sans quoi , c'est substituer un autre homme au Misanthrope & nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

VOILA donc de quel côté le caractère du Misanthrope doit porter ses défauts , & voilà aussi de quoi Moliere fait un usage admirable dans toutes les scènes d'Alceste avec son ami , où les froides maximes & les railleries de celui-ci , démontant l'autre à chaque instant , lui font dire mille impertinences très-bien placées ; mais ce caractère âpre & dur , qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion , l'éloigne en même tems de tout chagrin puérile , qui n'a nul fondement raisonnable , & de tout intérêt personnel trop vif , dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les déordres dont il n'est que le témoin , ce sont toujours de nouveaux traits au tableau ; mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans , il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise , elle seroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse , que d'indignes amis le déshonorent , que

de foibles amis l'abandonnent : il doit le souffrir sans en murmurer. Il connoît les hommes.

SI ces distinctions sont justes, Moliere a mal faisi le Misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur ? Non , sans doute. Mais voilà par où le desir de faire rire aux dépens du personnage , l'a forcé de le dégrader , contre la vérité du caractère.

APRÈS l'aventure du Sonnet, comment Alceste ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit , comme si c'étoit la première fois de sa vie qu'il eût été sincere , ou la première fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès , loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;

Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester.

Un Misanthrope n'a que faire d'acheter si

cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux; & il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le parterre.

DANS la scene avec Dubois, plus Alceste a de sujet de s'impatier, plus il doit rester flegmatique & froid : parce que l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le Misanthrope & l'homme emporté sont deux caractères très-différens : c'étoit-là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas; mais il falloit faire rire le parterre.

AU risque de faire rire aussi le Lecteur à mes dépens, j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme Acteur nécessaire dans le nœud de sa piece, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caractères.

Je veux dire qu'il falloit que le Misanthrope fût toujours furieux contre les vices publics , & toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au contraire , le philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la Société avec un flegme stoïque , & se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. En effet, j'observe que ces gens , si paisibles sur les injustices publiques , sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait , & qu'ils ne gardent leur philosophie , qu'aussi long-tems qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressembtent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit , quoique le feu fût à la maison. La maison brûle , lui crioit-on. Que m'importe ? répondoit-il , je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussi-tôt il s'élance , il court , il crie , il s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite , quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caracteres en question sur cette idée , chacun des deux eût été plus vrai , plus

théâtral , & que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde , & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Misanthrope (*b*).

DANS la même vue , il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur , d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du Sonnet :

*La peste de ta chute , empoisonneur au Diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez.*

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misanthrope , qu'il vient d'en cri-

(*b*) Je ne doute point que , sur l'idée que je viens de proposer , un homme de génie ne pût faire un nouveau Misanthrope , non moins vrai , non moins naturel que l'Athénien , égal en mérite à celui de Moliere , & , sans comparaison , plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle pièce , c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussît : car , quoi qu'on dise , en choses qui déshonorent , nul ne rît de bon cœur à ses dépens. Nous voilà rentrés dans mes principes.

tiquer de plus supportables dans le Sonnet d'Oronte ; & il est bien étrange que celui qui la fait , propose un instant après la chanson du Roi Henri pour un modele de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit : car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; & Alceste qui passe sa vie à gronder , doit avoir pris , même en grondant , un ton conforme à son tour d'esprit.

Morbleu ! vil complaisant ! vous louez des sottises !

C'est ainsi que doit parler le Misanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le parterre ; & voilà comment on avilit la vertu.

UNE chose assez remarquable , dans cette comédie , est que les charges étrangeres que l'Auteur a données au rôle du Misanthrope , l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractère. Ainsi , tandis que , dans toutes ses autres pieces , les caractères sont chargés pour faire plus d'effet ; dans celle-ci seule , les traits sont émouffés pour la rendre plus théâtrale.

La même scène dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverfer & ufer de détours , pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point-là le Misanthrope : c'est un honnête homme du monde qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractère vouloit qu'il lui dît brusquement : Votre Sonnet ne vaut rien , jetez-le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Misanthrope & de ses *je ne dis pas cela* répétés , qui pourtant ne sont , au fond , que des mensonges. Si Philinte , à son exemple , lui eût dit en cet endroit , *Eh ! que dis-tu donc , Traître ?* qu'avoit-il à repliquer ? En vérité , ce n'est pas la peine de rester Misanthrope pour ne l'être qu'à demi : car , si l'on se permet le premier ménagement & la première altération de la vérité , où fera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de Cour ?

L'AMI d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des Juges , c'est-à-dire , en termes honnêtes , de chercher à les corrompre ? Comment peut-il supposer qu'un homme capa-

ble de renoncer même aux bienféances par amour pour la vertu , soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt ? Solliciter un Juge ! Il ne faut pas être Misanthrope, il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Car enfin , quelque tour qu'on donne à la chose , ou celui qui sollicite un Juge l'exhorte à remplir son devoir , & alors il lui fait une insulte ; ou il lui propose une acception de personnes , & alors il le veut séduire , puisque toute acception de personnes est un crime dans un Juge qui doit connoître l'affaire & non les parties , & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaise action , c'est la faire soi-même ; & qu'il vaut mieux perdre une cause juste , que de faire une mauvaise action. Cela est clair , net ; il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes , je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que , dans tout ce qui rendoit le Misanthrope si ridicule , il ne faisoit que le devoir d'un homme de bien ; & que son caractère étoit mal rempli d'avance , si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse

agir ce caractère dans toute sa force , c'est seulement quand cette force rend la scène plus théâtrale , & produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est , par exemple , l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste , & ensuite la censure intrépide & vivement apostrophée de la conversation chez la Coquette.

Allons , ferme , poussez , mes bons amis de Cour :

ICI , l'Auteur a marqué fortement la distinction du médifant & du Misanthrope. Celui-ci dans son fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteste la satire. Ce sont les vices publics , ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse & secrète médifance est indigne de lui , il la méprise & la hait dans les autres ; & quand il dit du mal de quelqu'un , il commence par le lui dire en face. Aussi , durant toute la piece , ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scène : parce qu'il est là ce qu'il doit être & que , s'il fait rire le Parterre , les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

MAIS , en général , on ne peut nier

que , si le Misanthrope étoit plus Misanthrope , il ne fût beaucoup moins plaissant : parce que sa franchise & sa fermeté , n'admettant jamais de détour , ne le laisseroient jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois son caractère : c'est au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raison l'y oblige encore , c'est que le Misanthrope de Théâtre , ayant à parler de ce qu'il voit , doit vivre dans le monde , & par conséquent tempérer sa droiture & ses manieres , par quelques-uns de ces égards de mensonge & de fausseté qui composent la politesse & que le monde exige de quiconque y veut être supporté. S'il s'y montrait autrement , ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur est bien de le rendre ridicule , mais non pas fou ; & c'est ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public , s'il étoit tout-à-fait sage.

ON a peine à quitter cette admirable piece , quand on a commencé de s'en occuper ; & plus on y songe , plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin , puisqu'elle est , sans contredit , de toutes les Comédies de Moliere , celle

qui contient la meilleure & la plus saine morale , sur celle-là jugeons des autres ; & convenons que , l'intention de l'Auteur étant de plaire à des esprits corrompus , ou sa morale porte au mal , ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même : en ce qu'il séduit par une apparence de raison : en ce qu'il fait préférer l'usage & les maximes du monde à l'exakte probité : en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice & la vertu : en ce qu'au grand soulagement des Spectateurs , il leur persuade que , pour être honnête-homme , il suffit de n'être pas un franc scélérat.

J'AUROIS trop d'avantage , si je voulois passer de l'examen de Moliere à celui de ses successeurs , qui , n'ayant ni son génie , ni sa probité , n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées , en s'attachant à flatter une Jeunesse débauchée , & des femmes sans mœurs. Ce sont eux qui les premiers ont introduit ces grossieres équivoques , non moins prosrites par le goût que par l'honnêteté , qui firent long-tems l'amusement des mauvaises compagnies , l'embarras des personnes modestes ,

& dont un meilleur ton , lent dans ses progrès , n'a pas encore purifié certaines provinces. D'autres Auteurs , plus réservés dans leurs faillies , laissant les premiers amuser les femmes perdues , se chargerent d'encourager les filoux. Regnard , un des moins libres , n'est pas le moins dangereux. C'est une chose incroyable , qu'avec l'agrément de la Police , on joue publiquement , au milieu de Paris , une Comédie , où , dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer , son neveu , l'honnête-homme de la piece , s'occupe , avec son digne cortége , de soins que les loix payent de la corde ; & qu'au lieu des larmes , que la seule humanité fait verser en pareil cas aux indifférens même , on égaie , à l'envi , de plaisanteries barbares , le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés , les plus touchans sentimens de la nature sont joués dans cette odieuse scène. Les tours les plus punissables y sont rassemblés comme à plaisir , avec un enjouement qui fait passer tout cela pour des gentilleses. Faux acte , supposition , vol , fourberie , mensonge , inhumanité , tout y est , & tout y est applaudi. Le mort s'étant avisé de renaître ,

au grand déplaisir de son cher neveu , & ne voulant point ratifier ce qui s'est fait en son nom , on trouve le moyen d'arracher son consentement de force , & tout se termine au gré des Acteurs & des Spectateurs , qui , s'intéressant , malgré eux , à ces misérables , sortent de la piece avec cet édifiant souvenir , d'avoir été , dans le fond de leurs cœurs , complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

OSONS-le dire sans détour: Qui de nous est assez sûr de lui , pour supporter la représentation d'une pareille Comédie , sans être de moitié des tours qui s'y jouent ? Qui ne feroit pas un peu fâché si le filou venoit à être surpris ou à manquer son coup ? Qui ne devient pas un moment filou soi-même , en s'intéressant pour lui ? Car s'intéresser pour quelqu'un , qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place ? Belle instruction pour la Jeunesse que celle où les hommes faits ont bien de la peine à se garantir de la séduction du vice ! Est-ce à-dire qu'il ne soit jamais permis d'exposer au Théâtre des actions blâmables ? Non : mais en vérité , pour sçavoir mettre un fripon sur

la scène , il faut un Auteur bien honnête-homme.

CES défauts sont tellement inhérens à notre Théâtre , qu'en voulant les en ôter on le défigure. Nos Auteurs modernes , guidés par de meilleures intentions , font des pieces plus épurées ; mais aussi qu'arrive-t-il ? Qu'elles n'ont plus de vrai comique & ne produisent aucun effet. Elles instruisent beaucoup , si l'on veut ; mais elles ennuient encore davantage. Autant vaudroit aller au Sermon.

DANS cette décadence du Théâtre ; on se voit contraint d'y substituer aux véritables beautés éclipsées , de petits agrémens capables d'en imposer à la multitude. Ne sçachant plus nourrir la force du comique & des caractères , on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même chose dans la Tragédie pour suppléer aux situations prises dans des intérêts d'Etat qu'on ne connoît plus , & aux sentimens naturels & simples qui ne touchent plus personne. Les Auteurs concourent à l'envi , pour l'utilité publique , à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette passion dangereuse ;

& , depuis Moliere & Corneille , on ne voit plus réussir au Théâtre que des Romans , sous le nom de pieces dramatiques.

L'AMOUR est le regne des femmes. Ce sont elles qui nécessairement y donnent la loi : parce que , selon l'ordre de la nature , la résistance leur appartient , & que les hommes ne peuvent vaincre cette résistance , qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces sortes de pieces est donc d'étendre l'empire du Sexe , de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du Public , & de leur donner sur les spectateurs le même pouvoir qu'elles ont sur leurs Amans. Pensez-vous , Monsieur , que cet ordre soit sans inconvénient , & qu'en augmentant avec tant de soin l'ascendant des femmes , les hommes en feront mieux gouvernés?

IL peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête-homme ; mais est - ce d'elles , en général , qu'il doit prendre conseil ? & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur sexe , à moins d'avilir le nôtre ? Le

plus charmant objet de la nature , le plus capable d'émouvoir un cœur sensible & de le porter au bien , est , je l'avoue , une femme aimable & vertueuse ; mais cet objet céleste où se cache-t-il ? N'est-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaisir au Théâtre , pour en trouver de si différens dans la Société ? Cependant le tableau séducteur fait son effet. L'enchantement causé par ces prodiges de sagesse , tourne au profit des femmes sans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que sur la scène , le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu , est de chercher une maîtresse qui l'y conduise , espérant bien trouver une Constance ou une Cénie (c) tout-

(c) Ce n'est point par étourderie que je cite Cénie en cet endroit , quoique cette charmante Piece soit l'ouvrage d'une femme : car cherchant la vérité de bonne foi , je ne sçais point déguiser ce qui fait contre mon sentiment ; & ce n'est pas à une femme , mais aux femmes que je refuse les talens des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'Auteur de Cénie en particulier , qu'ayant à me plaindre de ses discours , je lui rends un hommage pur & désintéressé , comme tous les éloges sortis de ma plume.

au-

au-moins. C'est ainsi que , sur la foi d'un modèle imaginaire , sur un air modeste & touchant , sur une douceur contrefaite , *nescius auræ fallacis* , le jeune insensé court se perdre , en pensant devenir un Sage.

CECI me fournit l'occasion de proposer une espèce de problème. Les Anciens avoient en général un très - grand respect pour les femmes (*a*) ; mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du Public , & croyoient honorer leur modestie , en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays où les mœurs étoient les plus pures , étoit celui où l'on

(*a*) Ils leur donnoient plusieurs noms honorables que nous n'avons plus , ou qui sont bas & surannés parmi nous. On sçait quel usage Virgile a fait de celui de *Matres* dans une occasion où les Meres Troyennes n'étoient guères sages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames* qui ne convient pas à toutes , qui même vieillit insensiblement , & qu'on a tout-à-fait pros crit du ton à la mode. J'observe que les Anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la nature , & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

parloit le moins des femmes , & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate , entendant un Étranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de sa connoissance , l'interrompt en colere : ne cesseras-tu point , lui dit-il , de médire d'une femme de bien ? De-là venoit encore que , dans leur Comédie , les rôles d'amoureuses & de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du Sexe , qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient , de mettre une honnête fille sur la scène , seulement en représentation (*b*). En un mot , l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

CHEZ nous , au contraire , la femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit ; de qui l'on parle le plus ; qu'on

(*b*) S'ils en usoient autrement dans les Tragédies , c'est que , suivant le système politique de leur Théâtre , ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les personnes d'un haut rang , n'ont pas besoin de pudeur , & font toujours exception aux regles de la morale.

voit le plus dans le monde ; chez qui l'on dîne le plus souvent ; qui donne le plus impérieusement le ton ; qui juge , tranche , décide , prononce , assigne aux talens , au mérite , aux vertus , leurs degrés & leurs places , & dont les humbles sçavans mendient le plus bassement la faveur. Sur la scène , c'est pis encore. Au fond , dans le monde elles ne sçavent rien , quoiqu'elles jugent de tout ; mais au Théâtre , sçavantes du sçavoir des hommes , Philosophes , grace aux Auteurs , elles écrasent notre sexe de ses propres talens , & les imbécilles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela , dans le vrai , c'est se moquer d'elles , c'est les taxer d'une vanité puérile ; & je ne doute pas que les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plûpart des pieces modernes : c'est toujours une femme qui sçait tout , qui apprend tout aux hommes ; c'est toujours la Dame de Cour qui fait dire le Catéchisme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne sçauroit se nourrir de son pain , s'il n'est coupé par sa gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe aux nouvelles pieces. La Bonne est sur le Théâtre , &

les en fâns font dans le parterre. Encore une fois , je ne nie pas que cette Méthode n'ait ses avantages , & que de tels précepteurs ne puissent donner du poids & du prix à leurs leçons ; mais revenons à ma question. De l'usage antique & du nôtre , je demande lequel est le plus honorable aux femmes, & rend le mieux à leur sexe les vrais respects qui lui sont dus ?

LA même cause qui donne , dans nos pieces tragiques & comiques , l'ascendant aux femmes sur les hommes , le donne encore aux jeunes gens sur les vieillards ; & c'est un autre renversement des rapports naturels , qui n'est pas moins répréhensible. Puisque l'intérêt y est toujours pour les amans , il s'ensuit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordre. Ou , pour former le nœud de l'intrigue , ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes amans , & alors ils sont haïssables ; ou ils sont amoureux eux-mêmes , & alors ils sont ridicules. *Turpe senex miles*. On en fait dans les Tragédies , des tyrans , des usurpateurs ; dans les Comédies , des jaloux , des usuriers , des pédans , des peres insupportables que tout le monde conf-

pire à tromper. Voilà sous quel honorable aspect on montre la Vieillesse au Théâtre , voilà quel respect on inspire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illustre Auteur de *Zaïre* & de *Nanine* d'avoir soustrait à ce mépris le vénérable *Luzignan* & le bon vieux *Philippe Humbert*. Il en est quelques autres encore ; mais cela suffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public , & pour effacer l'avilissement où la plûpart des Auteurs se plaisent à montrer l'âge de la sagesse , de l'expérience & de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des personnages odieux au Théâtre , n'aide à les faire rebuter dans la Société , & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Comédie , on ne les méprise tous également ? Observez à Paris , dans une assemblée , l'air suffisant & vain , le ton ferme & tranchant d'une impudente Jeunesse , tandis que les Anciens , craintifs & modestes , ou n'osent ouvrir la bouche , ou sont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les Provinces , & dans les lieux où les Spectacles ne sont point établis ; & par toute la terre , hors

les grandes villes , une tête chenue & des cheveux blancs n'impriment-ils pas toujours du respect ? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à se rendre méprisables , en renonçant au maintien qui leur convient , pour prendre indécemment la parure & les manieres de la Jeunesse , & que faisant les galants à son exemple , il est très-simple qu'on la leur préfere dans son métier ; mais c'est tout au-contre pour n'avoir nul autre moyen de se faire supporter , qu'ils sont contraints de recourir à celui-là , & ils aiment encore mieux être soufferts à la faveur de leurs ridicules , que de ne l'être point du tout. Ce n'est pas assurément qu'en faisant les agréables ils le deviennent en effet , & qu'un galant sexagénaire soit un personnage fort gracieux ; mais son indécence même lui tourne à profit : c'est un triomphe de plus pour une femme , qui , traînant à son char un Nestor , croit montrer que les glaces de l'âge ne garantissent point des feux qu'elle inspire. Voilà pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces Doyens de Cithere , & ont la malice de traiter d'hommes charmans , de vieux foux qu'elles trouveroient moins aimables,

s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon sujet.

CES effets ne sont pas les seuls que produit l'intérêt de la scène, uniquement fondé sur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importants, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été souvent & fortement allégués par les Ecrivains ecclésiastiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une passion contagieuse sont ; leur a-t-on répondu, prévenus par la manière de le présenter ; l'amour qu'on expose au Théâtre y est rendu légitime, son but est honnête, souvent il est sacrifié au devoir & à la vertu ; & dès qu'il est coupable, il est puni. Fort bien : mais n'est-il pas plaisant qu'on prétende ainsi régler après coup les mouvemens du cœur sur les préceptes de la raison, & qu'il faille attendre les événemens pour sçavoir quelle impression l'on doit recevoir des situations qui les amènent ? Le mal qu'on reproche au Théâtre n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions

qu'on y ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé , mais elles en font naître le besoin ; elles ne donnent pas précisément de l'amour , mais elles préparent à en sentir ; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer , mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainsi elles ne sont innocentes ou criminelles que par l'usage que nous en faisons selon notre caractère , & ce caractère est indépendant de l'exemple. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au Théâtre que des passions légitimes , s'enfuit-il de-là que les impressions en sont plus foibles , que les effets en sont moins dangereux ? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces , moins séduisantes , moins capables d'échauffer un cœur sensible que celle d'un amour criminel , à qui l'horreur du vice sert au - moins de contre-poison. Mais si l'idée de l'innocence embellit quelques instans le sentiment qu'elle accompagne , bientôt les circonstances s'effacent de la mémoire , tandis que l'impression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manilius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un

baïser à sa femme en présence de sa fille , à ne considérer cette action qu'en elle-même , qu'avoit-elle de répréhensible ? Rien , sans doute : elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc , d'une action fort honnête , faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théâtre.

ON prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses foiblesses. Je ne sçais là-dessus comment les Auteurs s'y prennent ; mais je vois que les Spectateurs sont toujours du parti de l'amant foible , & que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je demande si c'est un grand moyen d'éviter de lui ressembler ?

RAPPELLEZ - vous , Monsieur , une piece à laquelle je crois me souvenir d'avoir assisté avec vous , il y a quelques années , & qui nous fit un plaisir auquel nous nous attendions peu ; soit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théâtrales que nous n'avions pensé , soit que l'Actrice prêtât son charme ordinaire

au rôle qu'elle faisoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle disposition d'esprit le Spectateur voit-il commencer cette piece ? Dans un sentiment de mépris pour la foiblesse d'un Empereur & d'un Romain , qui balance , comme le dernier des hommes , entre sa maîtresse & son devoir ; qui , flottant incessamment dans une déshonorante incertitude , avilit par des plaintes efféminées ce caractère presque divin que lui donne l'Histoire ; qui fait chercher dans un vil soupirant de ruelle le bienfaiteur du Monde & les délices du genre humain. Qu'en pense le même Spectateur après la représentation ? Il finit par plaindre cet homme sensible qu'il méprisoit , par s'intéresser à cette même passion dont il lui faisoit un crime , par murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en faire aux loix de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la représentation. Le rôle de Titus , très-bien rendu , eût fait de l'effet , s'il eût été plus digne de lui ; mais tous sentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice , & que c'étoit le sort de son amour qui déterminoit l'espece de la catastrophe. Non que ses plaintes continuelles donnassent

une grande émotion durant le cours de la piece ; mais au cinquieme Acte où , cessant de se plaindre , l'air morne , l'œil sec & la voix éteinte , elle faisoit parler une douleur froide approchante du désespoir , l'art de l'Actrice ajoûtoit au pathétique du rôle , & les spectateurs vivement touchés commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que signifioit cela ? sinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée ; qu'on sentoît d'avance la douleur dont son cœur seroit pénétré ; & que chacun auroit voulu que Titus se laissât vaincre , même au risque de l'en moins estimer : Ne voilà-t-il pas une Tragédie qui a bien rempli son objet , & qui a bien appris aux Spectateurs à surmonter les foibleesses de l'amour ?

L'ÉVENEMENT dément ces vœux secrets , mais qu'importe ? Le dénouement n'efface point l'effet de la piece. La Reine part sans le congé du parterre : l'Empereur la renvoie *invitus invitam* , on peut ajoûter *invito spectatore*. Titus a beau rester Romain, il est seul de son parti ; tous les spectateurs ont épousé Bérénice.

QUAND même on pourroit me disputer cet effet ; quand même on soutiendrait que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus , vainqueur de lui-même , fonde l'intérêt de la piece , & fait qu'en plaignant Bérénice , on est bien-aïse de la plaindre , on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes : parce que , comme je l'ai déjà dit , les sacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme secret , même pour les cœurs corrompus : & la preuve que ce sentiment n'est point l'ouvrage de la piece , c'est qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines passions satisfaites ne leur semblent préférables à la vertu même , & que , s'ils sont contens de voir Titus vertueux & magnanime , ils ne le fussent encore plus de le voir heureux & foible , ou du-moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible , imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur , Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome , ni vendre le bonheur à l'ambition , vienne , avec des maximes

opposées , abdiquer l'Empire aux pieds de Bérénice ; que , pénétrée d'un si grand sacrifice , elle sente que son devoir seroit de refuser la main de son amant, & que pourtant elle l'accepte ; que tous deux enivrés des charmes de l'amour , de la paix , de l'innocence , & renonçant aux vaines grandeurs , prennent , avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvemens de la nature , le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre ; qu'une scène si touchante soit animée des sentimens tendres & pathétiques que le sujet fournit & que Racine eût si bien fait valoir ; que Titus en quittant les Romains leur adresse un discours , tel que la circonstance & le sujet le comportent : n'est-il pas clair , par exemple , qu'à moins qu'un Auteur ne soit de la dernière mal - adresse , un tel discours doit faire fondre en larmes toute l'assemblée ? La piece , finissant ainsi , fera , si l'on veut , moins bonne , moins instructive , moins conforme à l'Histoire ; mais en fera - t - elle moins de plaisir , & les Spectateurs en sortiront - ils moins satisfaits ? Les quatre premiers Actes subsisteroient à-peu-près tels qu'ils sont , & cependant on en tireroit une leçon

directement contraire. Tant il est vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impression que les maximes de la sagesse , & que l'effet d'une Tragédie est tout-à-fait indépendant de celui du dénouement.

VEUT-ON sçavoir s'il est sûr qu'en montrant les suites funestes des passions immodérées , la Tragédie apprenne à s'en garantir ? Que l'on consulte l'expérience. Ces suites funestes sont représentées très-fortement dans Zaïre ; il en coûte la vie aux deux Amans , & il en coûte bien plus que la vie à Orofinane : puisqu'il ne se donne la mort que pour se délivrer du plus cruel sentiment qui puisse entrer dans un cœur humain , le remords d'avoir poignardé sa maîtresse. Voilà donc , assurément , des leçons très-énergiques. Je serois curieux de trouver quelqu'un , homme ou femme , qui s'osât vanter d'être sorti d'une représentation de Zaïre , bien prémuni contre l'amour. Pour moi , je crois entendre chaque Spectateur dire en son cœur à la fin de la Tragédie : Ah ! qu'on me donne une Zaïre , je ferai bien en sorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu se laisser

de courir en foule à cette piece enchantresse & d'y faire courir les hommes , je ne dirai point que c'est pour s'encourager par l'exemple de l'héroïne à n'imiter pas un sacrifice qui lui réussit si mal ; mais c'est parce que , de toutes les Tragédies qui sont au Théâtre , nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté , & qu'on y apprend encore , pour surcroît de profit , à ne pas juger sa maîtresse sur les apparences. Qu'Orosmane immole Zaïre à sa jalousie , une femme sensible y voit sans effroi le transport de la passion : car c'est un moindre malheur de périr par la main de son amant , que d'en être médiocrement aimée.

QU'ON nous peigne l'amour comme on voudra ; il séduit , ou ce n'est pas lui. S'il est mal peint , la piece est mauvaise ; s'il est bien peint , il offusque tout ce qui l'accompagne. Ses combats , ses maux , ses souffrances le rendent plus touchant encore , que s'il n'avoit nulle résistance à vaincre. Loin que ces tristes effets rebutent , il n'en devient que plus intéressant par ses malheurs mêmes. On se dit , malgré soi , qu'un sentiment si

délicieux console de tout. Une si douce image amollit insensiblement le cœur : on prend, de la passion, ce qui mene au plaisir : on en laisse ce qui tourmente. Personne ne se croit obligé d'être un héros, & c'est ainsi qu'admirant l'amour honnête on se livre à l'amour criminel.

CE qui acheve de rendre ses images dangereuses, c'est précisément ce qu'on fait pour les rendre agréables; c'est qu'on ne le voit jamais régner sur la scène qu'entre des ames honnêtes; c'est que les deux Amans sont toujours des modes de perfection. Et comment ne s'intéresseroit-on pas pour une passion si séduisante, entre deux cœurs dont le caractère est déjà si intéressant par lui-même? Je doute que, dans toutes nos pièces dramatiques, on en trouve une seule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du Spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du parterre. On croit faire merveilles de rendre un amant estimable ou haïssable, selon qu'il est bien ou mal accueilli dans ses amours; de faire toujours approuver au Public les sentimens de sa maîtresse; & de donner à la tendresse tout l'intérêt de

de la vertu : au - lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes-gens à se défier des illusions de l'amour , à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours se fonder sur l'estime , & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ses soins. Je ne sçache guères que le Misanthrope, où le héros de la piece ait fait un mauvais choix. Rendre le Misanthrope amoureux n'étoit rien , le coup de génie est de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reste du Théâtre est un trésor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y sont toutes réfugiées. Est - ce - là l'image fidelle de la société ? Est - ce ainsi qu'on nous rend suspecte une passion qui perd tant de gens bien nés ? Il s'en faut peu qu'on ne nous fasse croire qu'un honnête homme est obligé d'être amoureux , & qu'une amante aimée ne sçauroit n'être pas vertueuse. Nous voilà fort bien instruits !

ENCORE une fois , je n'entreprends point de juger si c'est bien ou mal fait de fonder sur l'amour le principal intérêt du Théâtre ; mais je dis que , si ces peintures sont quelquefois dangereuses , elles le seront toujours , quoi qu'on fasse pour les

déguiser. Je dis que c'est en parler de mau-
vaïse foi, ou sans le connoître, de vouloir
en rectifier les impressions par d'autres im-
pressions étrangères qui ne les accompa-
gnent point jusqu'au cœur, ou que le
cœur en a bientôt séparées; impressions
qui même en déguisent les dangers, &
donnent à ce sentiment trompeur un nou-
vel attrait par lequel il perd ceux qui s'y
livrent.

SOIT qu'on déduise de la nature des
Spectacles, en général, les meilleures for-
mes dont ils sont susceptibles; soit qu'on
examine tout ce que les lumières d'un sie-
cle & d'un peuple éclairés ont fait pour
la perfection des nôtres, je crois qu'on
peut conclure de ces considérations
diverses, que l'effet moral du Spectacle &
des Théâtres ne sauroit jamais être bon ni
salutaire en lui-même: puisqu'à ne comp-
ter que leurs avantages, on n'y trouve
aucune sorte d'utilité réelle, sans inconvé-
niens qui la surpassent. Or, par une suite
de son inutilité même, le Théâtre, qui ne
peut rien pour corriger les mœurs, peut
beaucoup pour les altérer. En favorisant
tous nos penchans, il donne un nouvel
ascendant à ceux qui nous dominent; les

continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent , nous affoiblissent , nous rendent plus incapables de résister à nos passions ; & le stérile intérêt qu'on prend à la vertu ne sert qu'à contenter notre amour propre , sans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes Compatriotes qui ne désapprouvent pas les Spectacles en eux-mêmes , ont donc tort.

OUTRE ces effets du Théâtre , relatifs aux choses représentées , il en a d'autres non moins nécessaires , qui se rapportent directement à la Scène & aux personnages représentans , & c'est à ceux-là que les Gênois déjà cités attribuent le goût de luxe , de parure & de dissipation dont ils craignent avec raison l'introduction parmi nous. Ce n'est pas seulement la fréquentation des Comédiens , mais celle du Théâtre , qui peut amener ce goût par son appareil & la parure des Acteurs. N'eût-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles & domestiques , & d'offrir une ressource assurée à l'oisiveté , il n'est pas possible que la commodité d'aller tous les jours régulièrement au même lieu s'oublier soi-même & s'occuper d'objets étrangers , ne donne

au Citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs ; mais ces changemens seront-ils avantageux ou nuisibles ? C'est une question qui dépend moins de l'examen du Spectacle que de celui des Spectateurs. Il est sûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point ; c'est donc par l'état où chacun étoit d'abord , qu'il faut estimer les différences.

QUAND les amusemens sont indifférens par leur nature , (& je veux bien pour un moment considérer les Spectacles comme tels ,) c'est la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais ; sur-tout lorsqu'ils sont assez vifs pour devenir des occupations eux-mêmes , & substituer leur goût à celui du travail. La raison veut qu'on favorise les amusemens des gens dont les occupations sont nuisibles , & qu'on détourne des mêmes amusemens ceux dont les occupations sont utiles. Une autre considération générale est qu'il n'est pas bon de laisser à des hommes oisifs & corrompus le choix de leurs amusemens , de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclinations vicieuses , & ne deviennent

aussi malfaisans dans leurs plaisirs que dans leurs affaires. Mais laissez un peuple simple & laborieux se délasser de ses travaux, quand & comme il lui plait ; jamais il n'est à craindre qu'il abuse de cette liberté, & l'on ne doit point se tourmenter à lui chercher des divertissemens agréables : car, comme il faut peu d'appréts aux mets que l'abstinence & la faim assaisonnent, il n'en faut pas, non plus, beaucoup aux plaisirs de gens épuisés de fatigue, pour qui le repos seul en est un très-doux. Dans une grande ville, pleine de gens intriguans, désœuvrés, sans Religion, sans principes, dont l'imagination dépravée par l'oisiveté, la fainéantise, par l'amour du plaisir & par de grands besoins, n'engendre que des monstres & n'inspire que des forfaits ; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne sont rien, parce que chacun, dérochant aisément sa conduite aux yeux du Public, ne se montre que par son crédit & n'est estimé que par ses richesses, la Police ne sçauroit trop multiplier les plaisirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper, c'est les empêcher de

mal faire , deux heures par jour dérobées à l'activité du vice sauvent la douzieme partie des crimes qui se commettroient ; & tout ce que les Spectacles vus ou à voir causent d'entretiens dans les Caffés & autres refuges des fainéans & fripons du pays , est encore autant de gagné pour les peres de famille , soit sur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes , soit sur leur bourse ou sur celle de leur fils.

M A I S dans les petites villes , dans les lieux moins peuplés , où les particuliers , toujours sous les yeux du Public , sont censeurs nés les uns des autres , & où la Police a sur tous une inspection facile , il faut suivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'industrie , des arts , des manufactures , on doit se garder d'offrir des distractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ses plaisirs de ses soins , & enrichit le Prince de l'avarice des Sujets. Si le pays sans commerce nourrit les habitans dans l'inaction , loin de fomenten en eux l'oïveté à laquelle une vie simple & facile ne les porte déjà que trop , il faut la leur rendre insupportable , en les contraignant , à force d'ennui , d'employer utilement un tems dont ils ne sauroient abuser. Je vois

qu'à Paris, où l'on juge de tout sur les apparences, parce qu'on n'a le loisir de rien examiner, on croit, à l'air de désœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup d'œil la plûpart des villes de provinces, que les habitans, plongés dans une stupide inaction n'y font que végéter, ou tracasser & se brouiller ensemble. C'est une erreur dont on reviendrait aisément, si l'on songeoit que la plûpart des gens de Lettres qui brillent à Paris, la plûpart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces si méprisées. Restez quelque tems dans une petite ville, où vous aurez cru d'abord ne trouver que des Automates : non seulement vous y verrez bientôt des gens beaucoup plus sensés que vos singes des grandes villes ; mais vous manquerez rarement d'y découvrir dans l'obscurité quelque homme ingénieux qui vous surprendra par ses talens, par ses ouvrages ; que vous surprendrez encore plus en les admirant, & qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience & d'industrie ; croira ne vous montrer que des choses communes à Paris. Telle est la simplicité du vrai génie : il n'est ni intrigant, ni actif ; il ignore le chemin des honneurs &

de la fortune , & ne songe point à le chercher ; il ne se compare à personne : toutes ses ressources sont en lui seul ; insensible aux outrages , & peu sensible aux louanges , s'il se connoît , il ne s'assigne point sa place & jouit de lui-même sans s'apprécier.

DANS une petite ville , on trouve , proportion gardée , moins d'activité , sans doute , que dans une capitale ; parce que les passions sont moins vives & les besoins moins pressans : mais plus d'esprits originaux , plus d'industrie inventive , plus de choses vraiment neuves ; parce qu'on y est moins imitateur , qu'ayant peu de modèles , chacun tire plus de lui-même , & met plus du sien dans tout ce qu'il fait ; parce que l'esprit humain , moins étendu , moins noyé parmi les opinions vulgaires , s'élabore & fermente mieux dans la tranquille solitude ; parce qu'en voyant moins , on imagine davantage ; enfin , parce que , moins pressé du tems , on a plus le loisir d'étendre & digérer ses idées.

JE me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse aux environs de Neuchâtel un spectacle assez agréable & peut-être unique

sur la terre. Une montagne entière couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent ; en sorte que ces maisons , à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires , offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne , le recueillement de la retraite & les douceurs de la société. Ces heureux paysans , tous à leur aise , francs de tailles , d'impôts , de subdélégués , de corvées , cultivent , avec tout le soin possible , des biens dont le produit est pour eux , & emploient le loisir que cette culture leur laisse à faire mille ouvrages de leurs mains , & à mettre à profit le génie inventif que leur donna la Nature. L'hiver sur-tout , tems où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile , chacun renfermé bien chaudement , avec sa nombreuse famille , dans sa jolie & propre maison de bois (a) qu'il a bâtie lui-

(a) Je crois entendre un bel esprit de Paris se récrier , pourvu qu'il ne lise pas lui-même , à cet endroit comme à bien d'autres , & démontrer doctement aux Dames , (car c'est surtout aux Dames que ces Messieurs démontrent) , qu'il est impossible qu'une maison de bois soit chaude. Grossier mensonge ! Erreur de Phy-

même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son asyle, & ajoutent à son bien-être. Jamais Menuisier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profession n'entra dans le pays; tous le font pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui; dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui composent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux Étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris; entre autres, ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer, ils font même des montres; &, ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie, & fait tous ses outils lui-même.

fique ! Ah, pauvre Auteur ! Quant à moi, je crois la démonstration sans réplique. Tout ce que je sçais, c'est que les Suisses passent chaudement leur hyver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.

CE n'est pas tout : ils ont des livres utiles & sont passablement instruits ; ils raisonnent sensément de toutes choses , & de plusieurs avec esprit (*b*). Ils font des syphons , des aimans , des lunettes , des pompes , des barometres , des chambres noires ; leurs tapisseries sont des multitudes d'instrumens de toute espece ; vous prendriez le poële d'un Payfan pour un atelier de mécanique & pour un cabinet de physique expérimentale. Tous sçavent un peu dessiner , peindre , chiffrer ; la plûpart jouent de la flûte , plusieurs ont un peu de musique & chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des maîtres , mais leur passent , pour ainsi dire , par tradition. De ceux que j'ai vu sçavoir la musique , l'un me disoit l'avoir apprise de son pere , un autre de sa tante , un autre de son cousin , quelques uns croyoient l'avoir toujours sçue. Un de leurs plus fréquens

(*b*) Je puis citer en exemple un homme de mérite , bien connu dans Paris , & plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences. C'est M. Rivaz , célèbre Valeifan. Je sçais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes : mais enfin , c'est en vivant comme eux , qu'il apprit à les surpasser.

amusemens est de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les psaumes à quatre parties ; & l'on est tout étonné d'entendre sortir de ces cabanes champêtres , l'harmonie forte & mâle de Goudimel , depuis si long-tems oubliée de nos savans Artistes.

JE NE pouvois non plus me lasser de parcourir ces charmantes demeures , que les habitans de m'y témoigner la plus franche hospitalité. Malheureusement j'étois jeune : ma curiosité n'étoit que celle d'un enfant , & je songeois plus à m'amuser qu'à m'instruire. Depuis trente ans , le peu d'observations que je fis se sont effacées de ma mémoire. Je me souviens seulement que j'admirois sans cesse en ces hommes singuliers un mélange étonnant de finesse & de simplicité qu'on croiroit presque incompatibles , & que je n'ai plus observé nulle part. Du reste , je n'ai rien retenu de leurs mœurs , de leur société , de leur caractère. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux , faut-il ne revoir plus cet heureux pays ? Hélas ! il est sur la route du mien !

APRÈS cette légère idée , supposons

qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler , au centre des habitations, on établisse un Spectacle fixe & peu coûteux , sous prétexte , par exemple , d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés , & en état de supporter cette petite dépense ; supposons encore qu'ils prennent du goût pour ce même Spectacle ; & cherchons ce qui doit résulter de son établissement.

JE vois d'abord que , leurs travaux cessant d'être leurs amusemens , aussitôt qu'ils en auront un autre , celui-ci les dégoûtera des premiers ; le zele ne fournira plus tant de loisir ni les mêmes inventions. D'ailleurs , il y aura chaque jour un tems réel de perdu pour ceux qui assisteront au Spectacle ; & l'on ne se remet pas à l'ouvrage , l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir : on en parle ou l'on y songe. Par conséquent , relâchement de travail : premier préjudice.

QUELQUE peu qu'on paye à la porte , on paye enfin ; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi , pour sa femme , pour ses enfans ,

quand on les y mene , & il les y faut mener quelquefois. De plus , un ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail : il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches , changer de linge plus souvent , se poudrer , se raser ; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de dépense : deuxieme préjudice.

UN travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de renchérir. Plusieurs marchands , rebutés de cette augmentation , quitteront les *Montagnons* (c) , & se pourvoiront chez les autres Suisses leurs voisins , qui , sans être moins industrieux , n'auront point de Spectacles , & n'augmenteront point leur prix. Diminution de débit : troisieme préjudice.

DANS les mauvais tems , les chemins ne sont pas praticables ; & comme il

(c) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

faudra toujours , dans ces tems-là , que la troupe vive , elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout tems. L'hyver , il faudra faire des chemins dans la neige , peut-être les paver ; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenses publiques ; par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablissement d'impôts : quatrieme préjudice.

LES femmes des Montagnons allant , d'abord pour voir , & ensuite pour être vues , voudront être parées ; elles voudront l'être avec distinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas se montrer au Spectacle , mise comme celle du maître d'école ; la femme du maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du Châtelain. De-là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris , les gagnera peut-être , & qui trouvera , sans cesse , mille nouveaux moyens d'éluder les loix somptuaires. Introduction du luxe : cinquieme préjudice.

TOUT le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvénients, dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la suite; sans avoir égard à l'espèce du Spectacle & à ses effets moraux, je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conséquence évidente, comment un peuple aisé, mais qui doit son bien-être à son industrie, changeant la réalité contre l'apparence, se ruine à l'instant qu'il veut briller.

Au reste, il ne faut point se récrier contre la chimère de ma supposition; je ne la donne que pour telle, & ne veux que rendre sensibles, du plus au moins, ses suites inévitables. Otez quelques circonstances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons*; &, *mutatis mutandis*, l'exemple a son application.

AINSI, quand il seroit vrai que les Spectacles ne sont pas mauvais en eux-mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendront point à l'égard du peuple auquel on les destine. En certains lieux, ils seront utiles pour attirer les
Etrangers

Étrangers ; pour augmenter la circulation des espèces ; pour exciter les Artistes ; pour varier les modes ; pour occuper les gens trop riches ou aspirans à l'être ; pour les rendre moins malfaisans ; pour distraire le peuple de ses miseres ; pour lui faire oublier ses chefs en voyant ses baladins ; pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnêteté est perdue ; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice ; pour empêcher , en un mot , que les mauvaises mœurs ne dégénèrent en brigandage. En d'autres lieux , ils ne serviroient qu'à détruire l'amour du travail ; à décourager l'industrie ; à ruiner les particuliers ; à leur inspirer le goût de l'oïfiveté ; à leur faire chercher les moyens de subsister sans rien faire ; à rendre un peuple inactif & lâche ; à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper ; à tourner la sagesse en ridicule ; à substituer un jargon de Théâtre à la pratique des vertus ; à mettre toute la morale en métaphysique ; à travestir les citoyens en beaux esprits , les meres de famille en Petites - Maîtresses , & les filles en amoureuses de Comédie. L'ef-

fet général fera le même fur tous les hommes ; mais les hommes ainfi changés conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux , les mauvais gagneront , les bons perdront encore davantage ; tous contracteront un caractère de molleſſe , un eſprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus , & préſervera les autres de méditer de grands crimes.

DE ces nouvelles réflexions , il réfulte une conféquence directement contraire à celle que je tirois des premières ; ſçavoir que , quand le peuple eſt corrompu , les Spectacles lui ſont bons , & mauvais quand il eſt bon lui-même. Il ſembleroit donc que ces deux effets contraires devroient ſ'entre-détruire & les Spectacles reſter indifférens à tous ; mais il y a cette différence que , l'effet qui renforce le bien & le mal , étant tiré de l'eſprit des pièces , eſt ſujet , comme elles , à mille modifications qui le réduiſent preſque à rien ; au lieu que celui qui change le bien en mal & le mal en bien , réſultant de l'exiſtence même du Spectacle , eſt un effet conſtant , réel , qui revient tous les jours & doit l'emporter à la fin.

IL suit de-là que , pour juger s'il est à propos ou non d'établir un Théâtre en quelque Ville , il faut premierement sçavoir si les mœurs y sont bonnes ou mauvaises ; question sur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoi qu'il en soit , tout ce que je puis accorder là-dessus , c'est qu'il est vrai que la Comédie ne nous fera point de mal , si plus rien ne nous en peut faire.

POUR prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des Comédiens , vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen , dites-vous , on auroit à-la-fois des Spectacles & des mœurs , & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des Spectacles & des mœurs ! Voilà qui formeroit vraiment un Spectacle à voir , d'autant plus que ce seroit la première fois. Mais quels sont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les Comédiens ? Des loix sévères & bien exécutées. C'est au moins avouer qu'ils ont besoin d'être contenus , & que les moyens n'en sont pas faciles. Des loix sévères ? La première est de n'en point souffrir. Si nous

enfreignons celle-là , que deviendra la févérité des autres ? Des loix bien exécutées ? Il s'agit de sçavoir si cela se peut : car la force des loix a sa mesure ; celle des vices qu'elles répriment a aussi la sienne. Ce n'est qu'après avoir comparé ces deux quantités & trouvé que la première surpasse l'autre , qu'on peut s'assurer de l'exécution des loix. La connoissance de ces rapports fait la véritable science du Législateur : car , s'il ne s'agissoit que de publier édits sur édits , reglemens sur reglemens , pour remédier aux abus , à mesure qu'ils naissent , on diroit , sans doute , de fort belles choses , mais qui , pour la plûpart , resteroient sans effet , & serviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire , plutôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond , l'institution des loix n'est pas une chose si merveilleuse , qu'avec du sens & de l'équité , tout homme ne pût très-bien trouver de lui-même celles qui , bien observées , feroient les plus utiles à la Société. Où est le plus petit écolier de droit qui ne dressera pas un code d'une morale aussi pure que celle des loix de Platon ? Mais ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit. C'est d'approprier tellement

ce code au peuple pour lequel il est fait, & aux choses sur lesquelles on y statue, que son exécution s'ensuive du seul concours de ces convenances ; c'est d'imposer au peuple, à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puisse comporter dans la situation donnée. Autrement il vaut encore mieux laisser subsister les désordres, que de les prévenir, où d'y pourvoir, par des loix qui ne feront point observées : car sans remédier au mal, c'est encore avilir les loix.

UNE autre observation, non moins importante, est que les choses de mœurs & de justice universelle ne se reglent pas comme celles de justice particuliere & de droit rigoureux, par des édits & par des loix ; ou si quelquefois, les loix influent sur les mœurs, c'est quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une sorte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des Ephores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'observer les loix, mais de les aimer, afin que

l'observation ne leur en fût point dure. Cette proclamation , qui n'étoit pas un vain formulaire , montre parfaitement l'esprit de l'institution de Sparte , par laquelle les loix & les mœurs , intimément unies dans les cœurs des citoyens , n'y faisoient , pour ainsi dire , qu'un même corps. Mais ne nous flattons pas de voir Sparte renaître au sein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes , on pourroit établir à Genève un Spectacle sans aucun risque : car jamais citoyen , ni bourgeois n'y mettroit le pied.

P A R où le gouvernement peut-il donc avoir prise sur les mœurs ? Je réponds que c'est par l'opinion publique. Si nos habitudes naissent de nos propres sentimens dans la retraite , elles naissent de l'opinion d'autrui dans la Société. Quand on ne vit pas en soi , mais dans les autres , ce sont leurs jugemens qui reglent tout ; rien ne paroît bon ni désirable aux particuliers que ce que le Public a jugé tel ; & le seul bonheur que la plupart des hommes connoissent , est d'être estimés heureux.

QUANT au choix des instrumens pro-

pres à diriger l'opinion publique , c'est une autre question qu'il seroit superflu de résoudre pour vous , & que ce n'est pas ici le lieu de résoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple sensible que ces instrumens ne sont ni des peines , ni nulle espece de moyens coactifs. Cet exemple est sous vos yeux : je le tire de votre patrie ; c'est celui du tribunal des Maréchaux de France , établis juges suprêmes du point-d'honneur.

DE quoi s'agissoit-il dans cette institution ? De changer l'opinion publique sur les duels , sur la réparation des offenses , & sur les occasions où un brave homme est obligé , sous peine d'infamie , de tirer raison d'un affront l'épée à la main. Il s'ensuit de-là ;

PREMIEREMENT , que la force n'ayant aucun pouvoir sur les esprits , il falloit écarter avec le plus grand soin tout vestige de violence du Tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *Tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *Cour-d'honneur*. Ses seules armes devoient être l'hon-

neur & l'infamie : jamais de récompense utile, jamais de punition corporelle, point de prison, point d'arrêts, point de Gardes armés. Simplement un Appariteur qui auroit fait ses citations en touchant l'accusé d'une baguette blanche, sans qu'il s'ensuivît aucune autre contrainte pour le faire comparôître. Il est vrai que ne pas comparôître au terme fixé par devant les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confesser dépourvu, c'étoit se condamner soi-même. De-là résultoient naturellement note d'infamie, dégradation de noblesse, incapacité de servir le Roi dans ses Tribunaux, dans ses armées, & autres punitions de ce genre qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en font un effet nécessaire.

IL s'ensuit, en second lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité sur la matiere en question; & quant à ce point, l'instituteur entra parfaitement dans l'esprit de l'établissement : car, dans une Nation toute guerriere, qui peut mieux juger des justes occasions de montrer son courage & de celles où l'honneur offensé demande satisfaction, que d'anciens militaires chargés de

titres d'honneur , qui ont blanchi sous les lauriers, & prouvé cent fois au prix de leur sang , qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande ?

IL fuit , en troisieme lieu , que , rien n'étant plus indépendant du pouvoir suprême que le jugement du Public , le Souverain devoit se garder , sur toutes choses , de mêler ses décisions arbitraires parmi des arrêts , faits pour représenter ce jugement , & , qui plus est , pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au-contraire de mettre la Cour - d'honneur au - dessus de lui , comme soumis lui-même à ses décrets respectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les duélistes indistinctement ; ce qui étoit mettre d'emblée une opposition choquante entre l'honneur & la loi : car la loi même ne peut obliger personne à se déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme est poltron , le Roi , malgré toute sa puissance , aura beau le déclarer brave , personne n'en croira rien ; & cet homme , passant alors pour un poltron qui veut être honoré par force , n'en sera que plus méprisé. Quant à ce que disent les édits ,

que c'est offenser Dieu de se battre , c'est un avis fort pieux sans doute ; mais la loi civile n'est point juge des péchés ; & , toutes les fois que l'autorité souveraine voudra s'interposer dans les conflits de l'honneur & de la Religion , elle fera compromise des deux côtés. Les mêmes édits ne raisonnent pas mieux , quand ils disent qu'au-lieu de se battre , il faut s'adresser aux Maréchaux : condamner ainsi le combat sans distinction , sans réserve , c'est commencer par juger soi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On sçait bien qu'il ne leur est pas permis d'accorder le duel , même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres ressources ; & , selon les préjugés du monde , il y a beaucoup de semblables cas : car , quant aux satisfactions cérémonieuses , dont on a voulu payer l'offensé , ce sont de véritables jeux d'enfant.

QU'UN homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à son ennemi , en ménageant cette maxime avec art , on la peut substituer insensiblement au féroce préjugé qu'elle attaque ; mais il n'en est pas de même , quand l'honneur de gens auxquels le nôtre

est lié se trouve attaqué ; dès - lors il n'y a plus d'accommodement possible. Si mon pere a reçu un soufflet , si ma sœur , ma femme , ou ma maîtresse est insultée , conserverai-je mon honneur en faisant bon marché du leur ? Il n'y a ni Maréchaux , ni satisfaction qui suffisent : il faut que je les venge ou que je me deshonne ; les édits ne me laissent que le choix du supplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui se rapporte à mon sujet , n'est-ce pas un concert bien entendu entre l'esprit de la scène & celui des loix , qu'on aille applaudir au Théâtre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Greve ?

AINSI l'on a beau faire ; ni la raison , ni la vertu , ni les loix ne vaincront l'opinion publique , tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne serviroient , s'ils étoient pratiqués , qu'à punir les braves gens & sauver les lâches ; mais heureusement ils sont trop absurdes pour pouvoir être employés , & n'ont servi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment falloit-il donc s'y prendre ? Il falloit , ce me

semble , soumettre absolument les combats particuliers à la juridiction des Maréchaux , soit pour les juger , soit pour les prévenir , soit même pour les permettre. Non seulement il falloit leur laisser le droit d'accorder le champ quand ils le jugeroient à propos ; mais il étoit important qu'ils usassent quelquefois de ce droit , ne fût-ce que pour ôter au Public une idée assez difficile à détruire & qui seule annulle toute leur autorité , sçavoir que , dans les affaires qui passent par-devant eux , ils jugent moins sur leur propre sentiment que sur la volonté du Prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occasion nécessaire ; il n'y en avoit pas même à s'en abstenir , quand les raisons de l'accorder n'étoient pas jugées suffisantes ; mais il y en aura toujours à leur dire : Je suis offensé , faites en sorte que je sois dispensé de me battre.

PAR ce moyen , tous les appels secrets seroient infailliblement tombés dans le décri , quand , l'honneur offensé pouvant se défendre & le courage se montrer au champ d'honneur , on eût très-justement suspecté ceux qui se seroient

cachés pour se battre, & quand ceux que la Cour - d'honneur eût jugé s'être mal (*d*) battus, feroient, en qualité de vils assassins, restés soumis aux Tribunaux criminels. Je conviens que plusieurs duels n'étant jugés qu'après coup, & d'autres même étant solennellement autorisés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens ; mais ç'eût été pour la sauver dans la suite à des infinités d'autres ; au-lieu que, du sang qui se verse malgré les édits, naît une raison d'en verser d'avantage.

QUE feroit-il arrivé dans la suite ? A mesure que la Cour - d'honneur auroit acquis de l'autorité sur l'opinion du peuple, par la sagesse & le poids de ses décisions, elle feroit devenue peu-à-peu plus sévère, jusqu'à ce que, les occasions légitimes se réduisant tout - à - fait à rien, le point d'honneur eût changé de principes, & que les duels fussent entiere-

(*d*) Mal, c'est-à-dire, non-seulement en lâche & avec fraude, mais injustement & sans raison suffisante : ce qui se fût naturellement présumé de toute affaire non portée au tribunal.

ment abolis. On n'a pas eu tous ces embarras , à la vérité ; mais aussi l'on a fait un établissement inutile. Si les duels aujourd'hui sont plus rares, ce n'est pas qu'ils soient méprisés ni punis ; c'est parce que les mœurs ont changé (e) : & la preuve que ce changement vient de causes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part ; la preuve que l'opinion publique n'a nullement changé sur ce point , c'est qu'après tant de soins mal entendus , tout Gentilhomme qui ne tire pas raison d'un affront , l'épée à la main , n'est pas moins déshonoré qu'auparavant.

(e) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret ; on les a dégoûtés de ce plaisir grossier en leur faisant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maîtresse : en vivant plus familièrement avec les femmes , ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de se battre pour elles. L'ivresse & l'amour ôtés , il reste peu d'importans sujets de dispute. Dans le monde on ne se bat plus que pour le jeu. Les Militaires ne se battent plus que pour des passe-droits , ou pour n'être pas forcés de quitter le service. Dans ce siècle éclairé chacun sçait calculer , à un écu près , ce que valent son honneur & sa vie.

UNE quatrième conséquence de l'objet du même établissement , est que , nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur , tous les états où l'on porte une épée , depuis le Prince jusqu'au soldat , & tous les états même où l'on n'en porte point doivent ressortir à cette Cour-d'honneur ; les uns , pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions ; les autres , de leurs discours & de leurs maximes : tous également sujets à être honorés ou flétris selon la conformité ou l'opposition de leur vie ou de leurs sentimens aux principes de l'honneur établis dans la Nation , & réformés insensiblement par le Tribunal , sur ceux de la justice & de la raison. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires , c'est couper les rejettons & laisser la racine : car si le point d'honneur fait agir la Noblesse , il fait parler le peuple ; les uns ne se battent que parce que les autres les jugent ; & pour changer les actions dont l'estime publique est l'objet , il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je suis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens sans y faire intervenir les femmes mêmes , de qui dépend en grande partie

la maniere de penser des hommes.

DE ce principe , il suit encore que le Tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverses conditions , à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre , selon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établissement est bien fait , les Grands & les Princes doivent trembler au seul nom de la Cour-d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'instituant on y eût porté tous les démêlés personnels , existans alors entre les premiers du Royaume ; que le Tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les seules loix de l'honneur ; que ces jugemens eussent été sévères ; qu'il y eût eu des cessions de pas & de rang , personnelles & indépendantes du droit des places , des interdictions du port des armes , ou de paroître devant la face du Prince , ou d'autres punitions semblables , nulles par elles-mêmes , graves par l'opinion , jusqu'à l'infamie inclusivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la Cour-d'honneur ; que toutes ces peines eussent eu , par le concours de l'autorité suprême, les mêmes effets

effets qu'a naturellement le jugement public, quand la force n'annule point ses décisions ; que le Tribunal n'eût point statué sur des bagatelles , mais qu'il n'eût jamais rien fait à demi ; que le Roi même y eût été cité , quand il jetta sa canne par la fenêtre , de peur , dit-il , de frapper un Gentilhomme (a) ; qu'il eût comparu en accusé avec sa partie ; qu'il eût été jugé solennellement , condamné à faire réparation au Gentilhomme , pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait ; & que le Tribunal lui eût en même tems décerné un prix d'honneur , pour la modération du Monarque dans la colere. Ce prix , qui devoit être un signe très-simple , mais visible , porté par le Roi durant toute sa vie , lui eût été , ce me semble , un ornement plus honorable que ceux de la royauté ; & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le sujet des chants de plus d'un Poète. Il est certain que , quant à l'honneur , les Rois eux-mêmes sont soumis plus que personne au jugement

(a) M. de Lauzun. Voilà , selon moi , des coups de canne bien noblement appliqués.

du Public , & peuvent , par conséquent ; fans s'abbaïffer , comparoître au Tribunal qui le représente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choses-là , & je crois qu'il les eût faites , si quelqu'un les lui eût suggérées.

AVEC toutes ces précautions & d'autres semblables , il est fort douteux qu'on eût réussi ; parce qu'une pareille institution est entierement contraire à l'esprit de la Monarchie : mais il est très - sûr que pour les avoir négligées , pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés & changer le point d'honneur par la violence , on a compromis l'autorité royale & rendu méprisables des loix qui passioient leur pouvoir.

CEPENDANT, en quoi consistoit ce préjugé qu'il s'agissoit de détruire ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain ; sçavoir , que tous les devoirs de la Société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe , fripon , calomniateur , qu'il est civil , humain ,

poli , quand il sçait se battre ; que le mensonge se change en vérité , que le vol devient légitime , la perfidie honnête , l'infidélité louable , si-tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée ; & qu'on n'a jamais tort avec un homme , pourvu qu'on le tue. Il y a , je l'ayoue , une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté , & où l'on ne tue les gens que par hazard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! Grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce sang , Bête féroce ! Le veux-tu boire ? Le moyen de songer à ces horreurs sans émotion ! Tels sont les préjugés que les Rois de France , armés de toute la force publique , ont vainement attaqués. L'opinion, Reine du Monde , n'est point soumise au pouvoir des Rois ; ils sont eux-mêmes les premiers esclaves.

JE finis cette longue digression , qui malheureusement ne sera pas la dernière ; & de cet exemple , trop brillant peut-être , *si parva licet componere magnis* , je reviens à des applications plus simples.

Un des infallibles effets d'un Théâtre établi dans une aussi petite ville que la nôtre , fera de changer nos maximes , ou , si l'on veut , nos préjugés & nos opinions publiques ; ce qui changera nécessairement nos mœurs contre d'autres , meilleures ou pires , je n'en dis rien encore , mais sûrement moins convenables à notre constitution. Je demande , Monsieur , par quelles loix efficaces vous remédieriez à cela ? Si le gouvernement peut beaucoup sur les mœurs , c'est seulement par son institution primitive : quand une fois il les a déterminées , non-seulement il n'a plus le pouvoir de les changer , à moins qu'il ne change , il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent , & contre la pente naturelle qui les altere. Les opinions publiques , quoique si difficiles à gouverner , sont pourtant par elles-mêmes très-mobiles & changeantes. Le hazard , mille causes fortuites , mille circonstances imprévues font ce que la force & la raison ne sçauroient faire ; ou plutôt , c'est précisément parce que le hazard les dirige , que la force n'y peut rien : comme les dez qui partent de la

main , quelque impulfion qu'on leur donne , n'en amenant pas plus aifément le point qu'on défire.

TOUT ce que la fageffe humaine peut faire , eft de prévenir les changemens , d'arrêter de loin tout ce qui les amene ; mais fi-tôt qu'on les fouffre & qu'on les autorife , on eft rarement maître de leurs effets , & l'on ne peut jamais fe répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la caufe ? A l'imitation de l'établiffement dont je viens de parler , nous propoferez-vous d'inftituer des Cenfeurs ? Nous en avons déjà (*b*) ; & fi toute la force de ce Tribunal fuffit à peine pour nous maintenir tels que nous fommes , quand nous aurons ajoûté une nouvelle inclinaifon à la pente des mœurs , que fera - t - il pour arrêter ce progrès ? Il eft clair qu'il n'y pourra plus fuffire. La premiere marque de fon impuiffance à prévenir les abus de la Comédie , fera de la laiffer établir. Car il eft aifé de

(*b*) Le Confiftoire , & la chambre de la réforme.

prévoir que ces deux établissemens ne sçauroient subsister long-tems ensemble , & que la Comédie tournera les Censeurs en ridicule , ou que les Censeurs feront chasser les Comédiens.

MAIS il ne s'agit pas seulement ici de l'insuffisance des loix pour réprimer de mauvaises mœurs , en laissant subsister leur cause. On trouvera , je le prévois , que , l'esprit rempli des abus qu'engendre nécessairement le Théâtre , & de l'impossibilité générale de prévenir ces abus , je ne réponds pas assez précisément à l'expédient proposé , qui est d'avoir des Comédiens honnêtes-gens , c'est-à-dire , de les rendre tels. Au fond cette discussion particuliere n'est plus fort nécessaire : tout ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la Comédie , étant indépendant des mœurs des Comédiens , n'en auroit pas moins lieu , quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner , & qu'ils deviendroient par nos soins autant de modeles de vertu. Cependant , par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la Comédie , que le mauvais exemple des Comé-

diens , je veux bien rechercher encore si , même dans leur supposition , cet expédient est praticable avec quelque espoir de succès , & s'il doit suffire pour les tranquilliser.

EN commençant par observer les faits avant de raisonner sur les causes , je vois en général que l'état de Comédien est un état de licence & de mauvaises mœurs ; que les hommes y sont livrés au désordre ; que les femmes y menent une vie scandaleuse ; que les uns & les autres , avares & prodigues tout à la fois , toujours accablés de dettes & toujours versant l'argent à pleines mains , sont aussi peu retenus sur leurs dissipations , que peu scrupuleux sur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que , par tout pays , leur profession est déshonorante ; que ceux qui l'exercent , excommuniés ou non , sont par-tout méprisés (c) , & qu'à Paris

(c) Si les Anglois ont inhumé la célèbre Oldfield à côté de leurs Rois , ce n'étoit pas son métier , mais son talent qu'ils vouloient honorer. Chez eux les grands talens annoblissent dans les moindres états ; les petits avilissent dans les plus illustres. Et quant à la

même , où ils ont plus de considération & une meilleure conduite que par-tout ailleurs , un Bourgeois craindrait de fréquenter ces mêmes Comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troisieme observation , non moins importante , est que ce dédain est plus fort par-tout où les mœurs sont plus pures , & qu'il y a des pays d'innocence & de simplicité où le métier de Comédien est presque en horreur. Voilà des faits incontestables. Vous me direz qu'il n'en résulte que des préjugés. J'en conviens : mais ces préjugés étant universels , il faut leur chercher une cause universelle , & je ne vois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans la profession même à laquelle ils se rapportent. A cela vous répondez que les Comédiens ne se rendent méprisables que parce qu'on les méprise ; mais pourquoi les eût-on méprisés s'ils n'eussent été méprisables ? Pourquoi penseroit-on plus mal de leur état que des autres , s'il n'avoit rien qui l'en dis-

profession des Comédiens , les mauvais & les médiocres sont méprisés à Londres , autant ou plus que par-tout ailleurs.

tinguât ? Voilà ce qu'il faudroit examiner , peut-être , avant de les justifier aux dépens du Public.

JE pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres , si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du Christianisme , & , non-seulement courans vaguement dans l'esprit du peuple , mais autorisés par des loix expresses qui déclaroient les Acteurs infâmes , leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains , & mettoient les Actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque , hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les Prêtres payens & les dévots , plus favorables que contraires à des Spectacles qui faisoient partie des jeux consacrés à la Religion (*d*) , n'avoient aucun intérêt à les décrier , & ne les décrioient pas en effet. Cependant , on pouvoit dès-

(*d*) Tite-Live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome , l'an 390. à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui , l'on fermeroit les Théâtres pour le même sujet ; & sûrement cela seroit plus raisonnable.

lors se récrier , comme vous faites , sur l'inconféquence de déshonorer des gens qu'on protège , qu'on paye , qu'on pensionne ; ce qui , à vrai dire , nē me paroît pas si étrange qu'à vous : car il est à propos quelquefois que l'Etat encourage & protège des professions déshonorantes , mais utiles , sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considérés pour cela.

J'AI lu quelque part que ces flétrissures étoient moins imposées à de vrais Comédiens qu'à des Histrions & Farceurs qui fouilloient leurs jeux d'indécence & d'obscénités ; mais cette distinction est infoutenable ; car les mots de Comédien & d'Histrion étoient parfaitement synonymes, & n'avoient d'autre différence, sinon que l'un étoit Grec & l'autre Etrusque. Cicéron , dans le livre de l'Orateur , appelle Histrions les deux plus grands Acteurs qu'ait jamais eu Rome , Esope & Roscius ; dans son plaidoyé pour ce dernier , il plaint un si honnête homme d'exercer un métier si peu honnête. Loin de distinguer entre les Comédiens , Histrions & Farceurs , ni entre les Acteurs des Tragédies & ceux

des Comédies , la loi couvre indistinctement du même opprobre tous ceux qui montent sur le Théâtre. *Quisquis in Scenam prodierit , ait Prætor , infamis est.* Il est vrai seulement , que cet opprobre tomboit moins sur la représentation même , que sur l'état où l'on en faisoit métier : puisque la Jeunesse de Rome représentoit publiquement , à la fin des grandes pieces , les Attellanes ou Exodes , sans déshonneur. A cela près , on voit dans mille endroits que tous les Comédiens indifféremment étoient esclaves , & traités comme tels , quand le Public n'étoit pas content d'eux.

JE NE sçache qu'un seul Peuple qui n'ait pas eu là-dessus les maximes de tous les autres ; ce sont les Grecs. Il est certain que , chez eux , la profession du Théâtre étoit si peu déshonnête , que la Grece fournit des exemples d'Acteurs chargés de certaines fonctions publiques , soit dans l'Etat , soit en Ambassades. Mais on pourroit trouver aisément les raisons de cette exception. 1^o. La Tragédie ayant été inventée chez les Grecs , aussi-bien que la Comédie , ils ne pouvoient jeter d'avance une impression de mépris sur

un état dont on ne connoissoit pas encore les effets ; & , quand on commença de les connoître , l'opinion publique avoit déjà pris son pli. 2°. Comme la Tragédie avoit quelque chose de sacré dans son origine , d'abord ses Acteurs furent plutôt regardés comme des Prêtres que comme des baladins. 3°. Tous les sujets des Pièces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres , ils voyoient dans ces mêmes Acteurs , moins des gens qui jouoient des fables , que des Citoyens instruits qui représentoient aux yeux de leurs compatriotes l'histoire de leur pays. 4°. Ce Peuple , enthousiaste de sa liberté jusqu'à croire que les Grecs étoient les seuls hommes libres par nature , se rappelloit avec un vif sentiment de plaisir ses anciens malheurs & les crimes de ses Maîtres. Ces grands tableaux l'instruisoient sans cesse , & il ne pouvoit se défendre d'un peu de respect pour les organes de cette instruction. 5°. La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes , on ne voyoit point , sur leur Théâtre , ce mélange scandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaises mœurs. 6°. Enfin leurs

Spectacles n'avoient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs Théâtres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice ; ils n'étoient point renfermés dans d'obscures prisons ; leurs Acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les Spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte, pour être sûrs de leur souper.

CES grands & superbes Spectacles donnés sous le Ciel, à la face de toute une nation, n'offroient de toutes parts que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation, & d'échauffer leurs cœurs de sentimens d'honneur & de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil, si propre à élever & remuer l'ame, que les Acteurs, animés du même zele, partageoient, selon leurs talens, les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux, souvent aux premiers hommes de la nation. Je ne suis pas surpris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette maniere, leur donnât cette fierté de courage & ce noble désintéressement qui sembloit quelquefois

élever l'Acteur à son personnage. Avec tout cela , jamais la Grece , excepté Sparte , ne fut citée en exemple de bonnes mœurs ; & Sparte , qui ne souffroit point de Théâtre , n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

REVENONS aux Romains qui , loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs , en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les Comédiens infâmes , étoit-ce dans le dessein d'en déshonorer la profession ? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si cruelle ? Elles ne la déshonoroient point , elles rendoient seulement authentique le déshonneur qui en est inséparable : car jamais les bonnes loix ne changent la nature des choses , elles ne font que la suivre , & celles-là seules sont observées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés , mais de sçavoir premierement si ce ne sont que des préjugés ; si la profession de Comédien n'est point , en effet , déshonorante en elle-même : car , si par malheur elle l'est , nous aurons beau statuer qu'elle ne l'est pas , au lieu de la réhabiliter , nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

QU'EST-CE que le talent du Com

médien ? L'art de se contrefaire , de revêtir un autre caractère que le sien , de paroître différent de ce qu'on est , de se passionner de sang-froid , de dire autre chose que ce qu'on pense aussi naturellement que si l'on le pensoit réellement , & d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'est-ce que la profession du Comédien ? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent , se soumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achete le droit de lui faire , & met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincère de dire s'il ne sent pas au fond de son ame qu'il y a dans ce trafic de soi-même quelque chose de servile & de bas. Vous autres Philosophes , qui vous prétendez si fort au-dessus des préjugés , ne mourriez-vous pas tous de honte si , lâchement travestis en Rois , il vous falloit aller faire aux yeux du Public un rôle différent du vôtre , & exposer vos Majestés aux huées de la populace ? Quel est donc , au fond , l'esprit que le Comédien reçoit de son état ? Un mélange de bassesse , de fausseté , de ridicule orgueil , & d'indigne avilissement , qui le rend propre à toutes sortes

de personnages , hors le plus noble de tous , celui d'homme qu'il abandonne.

JE sçais que le jeu du Comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer , qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente , ni qu'on le croye affecté des passions qu'il imite , & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est , il la rend tout-à-fait innocente. Aussi ne l'accusé-je pas d'être précisément un trompeur , mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes , & de s'exercer à des habitudes qui , ne pouvant être innocentes qu'au Théâtre , ne servent par - tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés , si bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la passion , n'abuseront - ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes ? Ces valets filoux , si subtils de la langue & de la main sur la Scène , dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif , n'auront-ils jamais de distractions utiles ? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argant ? Par - tout la tentation de mal faire augmente

mente avec la facilité ; & il faut que les Comédiens soient plus vertueux que les autres hommes , s'ils ne sont pas plus corrompus.

L'ORATEUR , le Prédicateur , pourra-t-on me dire encore , paient de leur personne ainsi que le Comédien. La différence est très-grande. Quand l'Orateur se montre , c'est pour parler & non pour se donner en spectacle : il ne représente que lui-même , il ne fait que son propre rôle , ne parle qu'en son propre nom ; ne dit ou ne doit dire que ce qu'il pense ; l'homme & le personnage étant le même être , il est à sa place ; il est dans le cas de tout autre Citoyen qui remplit les fonctions de son état. Mais un Comédien sur la Scène , étalant d'autres sentimens que les siens , ne disant que ce qu'on lui fait dire , représentant souvent un être chimérique , s'anéantit , pour ainsi dire , s'annule avec son héros ; & dans cette oubli de l'homme , s'il en reste quelque chose , c'est pour être le jouet des Spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes , & se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels ils feroient

bien fâchés de ressembler ? C'est un grand mal, sans doute, de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur ?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des Actrices, qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable ? Ah ! pourquoi ? Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander ; mais dans ce siècle où regnent si fierement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain sçavoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la Nature.

DANS tout état, dans tout pays, dans toute condition, les deux sexes ont entr'eux une liaison si forte & si natu-

relle, que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs soient toujours les mêmes ; mais elles ont toujours le même degré de bonté , modifié dans chaque sexe par les penchans qui lui sont propres. Les Angloises sont douces & timides. Les Anglois sont durs & féroces. D'où vient cette apparente opposition ? De ce que le caractère de chaque sexe est ainsi renforcé , & que c'est aussi le caractère national de porter tout à l'extrême. A cela près , tout est semblable. Les deux sexes aiment à vivre à part ; tous deux sont cas des plaisirs de la table ; tous deux se rassemblent pour boire après le repas ; les hommes , du vin ; les femmes , du thé : tous deux se livrent au jeu sans fureur & s'en font un métier plutôt qu'une passion ; tous deux ont un grand respect pour les choses honnêtes ; tous deux aiment la patrie & les loix ; tous deux honorent la foi conjugale ; & , s'ils la violent , ils ne se font point un honneur de la violer ; la paix domestique plaît à tous deux ; tous deux sont silencieux & taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs passions ; pour tous deux l'amour est terrible &

tragique , il décide du fort de leurs jours : il ne s'agit pas de moins , dit Muralt , que d'y laisser la raison ou la vie ; enfin tous deux se plaisent à la campagne , & les Dames Angloises errent aussi volontiers dans leurs parcs solitaires , qu'elles vont se montrer à Vauxhail. De ce goût commun pour la solitude , naît aussi celui des lectures contemplatives & des romans dont l'Angleterre est inondée (e). Ainsi tous deux , plus recueillis avec eux-mêmes , se livrent moins à des imitations frivoles , prennent mieux le goût des vrais plaisirs de la vie , & songent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'AI cité les Anglois par préférence , parce qu'ils sont , de toutes les nations du Monde , celle où les mœurs des deux sexes paroissent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là nous pouvons conclure pour les autres. Toute la différence consiste en ce que la vie des femmes est un développement con-

(e) Ils y sont , comme les hommes , sublimes ou détestables. On n'a jamais fait encore , en quelque langue que ce soit , de Roman égal à *Clarisse* , ni même approchant.

tinuel de leurs mœurs , au lieu que celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires , il faut attendre , pour en juger , de les voir dans les plaisirs. Voulez - vous donc connoître les hommes ? Etudiez les femmes. Cette maxime est générale , & jusques-là tout le monde sera d'accord avec moi. Mais si j'ajoute qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domestique ; si je dis que les paisibles soins de la famille & du ménage sont leur partage ; que la dignité de leur sexe est dans sa modestie ; que la honte & la pudeur sont en elles inséparables de l'honnêteté ; que rechercher les regards des hommes , c'est déjà s'en laisser corrompre ; & que toute femme qui se montre , se déshonore : à l'instant va s'élever contre moi cette Philosophie d'un jour qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville , & veut étouffer de - là le cri de la Nature & la voix unanime du genre humain.

PRÉJUGÉS populaires ! me crie-t-on. Petites erreurs de l'enfance ! Tromperie des loix & de l'éducation ! La pudeur n'est rien. Elle n'est qu'une invention

des loix sociales pour mettre à couvert les droits des peres & des époux , & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des besoins que nous donna la Nature ? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte aussi indifférent en soi , & aussi utile dans ses effets que celui qui concourt à perpétuer l'espèce ? Pourquoi , les desirs étant égaux des deux parts , les démonstrations en feroient-elles différentes ? Pourquoi l'un des sexes se refuseroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur sont communs ? Pourquoi l'homme auroit-il sur ce point d'autres loix que les animaux ?

Tes pourquoi , dit le Dieu, ne finiroient jamais.

Mais ce n'est pas à l'homme , c'est à son Auteur qu'il les faut adresser. N'est-il pas plaisant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel , si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même ? Autant vaudroit me demander aussi pourquoi j'ai ce sentiment. Est-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la Nature ? Par cette maniere de raisonner , ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme est existant , devroient nier qu'il existe.

J'AI peur que ces grands scrutateurs des conseils de Dieu n'ayent un peu légèrement pesé ses raisons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoi qu'ils en disent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaisirs de l'amour, est quelque chose. Elle est la sauve-garde commune que la Nature a donnée aux deux sexes, dans un état de foiblesse & d'oubli d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu ; c'est ainsi qu'elle couvre leur sommeil des ombres de la nuit, afin que durant ce tems de ténèbres, ils soient moins exposés aux attaques les uns des autres ; c'est ainsi qu'elle fait chercher à tout animal souffrant la retraite & les lieux déserts, afin qu'il souffre & meure en paix, hors des atteintes qu'il ne peut plus repousser.

A l'égard de la pudeur du sexe en particulier, quelle arme plus douce eût pu donner cette même Nature à celui qu'elle destinoit à se défendre ? Les desirs sont égaux ! Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il de part & d'autre mêmes facultés de les satisfaire ? Que deviendrait l'espèce humaine, si l'ordre de l'attaque & de la défense étoit

changé ? L'assaillant choisiroit au hazard des tems où la victoire seroit impossible ; l'assailli seroit laissé en paix , quand il auroit besoin de se rendre , & poursuivi sans relâche , quand il seroit trop foible pour succomber ; enfin le pouvoir & la volonté toujours en discorde ne laissant jamais partager les desirs , l'amour ne seroit plus le soutien de la Nature , il en seroit le destructeur & le fléau.

Si les deux sexes avoient également fait & reçu les avances , la vaine importunité n'eût point été sauvée ; des feux toujours languissans dans une ennuyeuse liberté ne se fussent jamais irrités ; le plus doux de tous les sentimens eût à peine effleuré le cœur humain , & son objet eût été mal rempli. L'obstacle apparent qui semble éloigner cet objet , est , au fond , ce qui le rapproche. Les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans ; en les gênant la pudeur les enflamme : ses craintes , ses détours , ses réserves , ses timides aveux , sa tendre & naïve finesse , disent mieux ce qu'elle croit taire , que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux

refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient , plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente ; & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs.

POURQUOI , disent-ils , ce qui n'est pas honteux à l'homme , le feroit-il à la femme ? Pourquoi l'un des sexes se feroit-il un crime de ce que l'autre se croit permis ?.... Comme si les conséquences étoient les mêmes des deux côtés ! Comme si tous les austères devoirs de la femme ne dérieroient pas de cela seul qu'un enfant doit avoir un pere ! Quand ces importantes considérations nous manqueroient , nous aurions toujours la même réponse à faire , & toujours elle seroit sans réplique. Ainsi l'a voulu la Nature , c'est un crime d'étouffer sa voix. L'homme peut être audacieux , telle est sa destination (a) : il faut bien que quelqu'un

(a) Distinguons cette audace de l'insolence & de la brutalité ; car rien ne part de sentimens plus opposés , & n'a d'effets plus con-

se déclare. Mais toute femme sans pudeur est coupable , & dépravée ; parce qu'elle foule aux pieds un sentiment naturel à son sexe.

COMMENT peut-on disputer la vérité

traies. Je suppose l'amour innocent & libre , ne recevant de loix que de lui-même ; c'est à lui seul qu'il appartient de présider à ses mystères , & de former l'union des personnes , ainsi que celle des cœurs. Qu'un homme insulte à la pudeur du sexe , & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne sent rien pour lui ; sa grossièreté n'est point passionnée : elle est outrageante ; elle annonce une ame sans mœurs , sans délicatesse , incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur , rage & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime , s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter insolemment ses desirs sans l'aveu de celle qui les fait naître , est l'audace d'un Satyre ; celle d'un homme est de sçavoir les témoigner sans déplaire , de les rendre intéressans , de faire en sorte qu'on les partage , d'asservir les sentimens avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas encore assez d'être aimé , les desirs partagés ne donnent pas seuls le droit de les satisfaire ; il faut de plus le con-

de ce sentiment ? Toute la terre n'en rendît-elle pas l'éclatant témoignage , la seule comparaison des sexes suffiroit pour la constater. N'est-ce pas la Nature qui pare les jeunes personnes de ces traits si doux qu'un peu de honte rend plus touchans encore ? N'est-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard timide & tendre auquel on résiste avec tant de peine ? N'est-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat , & à leur peau plus de finesse , afin qu'une modeste rougeur s'y laisse mieux appercevoir ? N'est-ce pas elle qui les rend craintives , afin qu'elles fuyent ; & foibles , afin qu'elles cedent ? A quoi bon leur donner un

sentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuse. L'honnête homme & l'amant s'en abstient , même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce consentement tacite , c'est user de toute la violence permise en amour. Le lire dans les yeux , le voir dans les manieres, malgré le refus de la bouche , c'est l'art de celui qui sçait aimer ; s'il acheve alors d'être heureux , il n'est point brutal , il est honnête ; il n'outrage point la pudeur , il la respecte, il la sert ; il lui laisse l'honneur de défendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné.

cœur plus sensible à la pitié , moins de vitesse à la course , un corps moins robuste , une stature moins haute , des muscles plus délicats , si elle ne les eût destinées à se laisser vaincre ? Affujetties aux incommodités de la grossesse , & aux douleurs de l'enfantement , ce surcroît de travail exigeoit-il une diminution de forces ? Mais pour les réduire à cet état pénible , il les falloit assez fortes pour ne succomber qu'à leur volonté , & assez foibles pour avoir toujours un prétexte de se rendre. Voilà précisément le point où les a placé la Nature.

PASSONS du raisonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la Société & de l'éducation , ce sentiment devoit augmenter dans les lieux où l'éducation est plus soignée , & où l'on raffine incessamment sur les loix sociales ; il devoit être plus foible par-tout où l'on est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire (*b*). Dans

(*b*) Je m'attends à l'objection. Les femmes sauvages n'ont point de pudeur : car elles vont nues. Je réponds que les nôtres en ont encore

nos montagnes les femmes sont timides & modestes , un mot les fait rougir ; elles n'osent lever les yeux sur les hommes , & gardent le silence devant eux. Dans les grandes villes la pudeur est ignoble & basse ; c'est la seule chose dont une femme bien élevée auroit honte ; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête-homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'ARGUMENT tiré de l'exemple des bêtes , ne conclut point & n'est pas vrai. L'homme n'est point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans son espèce les premiers rapports de la Société pour donner à ses sentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur & des passions ; mais la sainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

MALGRÉ cela , où a-t-on pris que l'instinct ne produit jamais dans les animaux des effets semblables à ceux que la honte produit parmi les hommes ? Je

moins : car elles s'habillent. Voyez la fin de cet essai , au sujet des filles de Lacédémone.

vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois se cacher dans certains besoins , pour dérober aux sens un objet de dégoût ; je les vois ensuite , au lieu de fuir , s'empresse d'en couvrir les vestiges. Que manque-t-il à ces soins pour avoir un air de décence & d'honnêteté , sinon d'être pris par des hommes ? Dans leurs amours , je vois des caprices , des choix , des refus concertés , qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris ceci , j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons , dans l'heureux tems de leurs premières amours , m'offrent un tableau bien différent de la sotte brutalité que leur prétent nos prétendus sages. La blanche colombe va suivant pas à pas son bien-aimé , & prend chasse elle-même aussi-tôt qu'il se retourne. Reste-t-il dans l'inaction : de légers coups de bec le réveillent ; s'il se retire , on le poursuit ; s'il se défend , un petit vol de fix pas l'attire encore ; l'innocence de la Nature ménage les agaceries & la molle résistance , avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non , la folâtre Galatée ne faisoit pas

mieux, & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images.

QUAND on pourroit nier qu'un sentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en feroit-il moins vrai que, dans la Société, leur partage doit être une vie domestique & retirée, & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent ? Si la timidité, la pudeur, la modestie, qui leur sont propres, sont des inventions sociales, il importe à la Société que les femmes acquierent ces qualités ; il importe de les cultiver en elles, & toute femme qui les dédaigne, offense les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mère de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement sa maison ? C'est-là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme ; c'est-là qu'elle impose vraiment du respect & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans ame, qui bientôt tombe en corruption ; une femme hors de sa

maison , perd son plus grand lustre ; & dépouillée de ses vrais ornemens , elle se montre avec indécence. Si elle a un mari , que cherche-t-elle parmi les hommes ? Si elle n'en a pas , comment s'expose-t-elle à rebuter , par un maintien peu modeste , celui qui feroit tenté de le devenir ? Quoi qu'elle puisse faire , on sent qu'elle n'est pas à sa place en public ; & sa beauté même , qui plaît sans intéresser , n'est qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impression nous vienne de la Nature ou de l'éducation , elle est commune à tous les peuples du monde ; par-tout on considère les femmes à proportion de leur modestie ; par - tout on est convaincu qu'en négligeant les manieres de leur sexe , elles en négligent les devoirs ; par-tout on voit qu'alors tournant en effronterie la mâle & ferme assurance de l'homme , elles s'avilissent par cette odieuse imitation , & déshonorent à la fois leur sexe & le nôtre.

JE sçais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires ; mais voyez aussi quelles mœurs elles ont fait naître ! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux
mœurs

mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chez tous les anciens peuples policés, elles vivoient très-renfermées ; elles se monstroient rarement en public , jamais avec des hommes ; elles ne se promenoient point avec eux ; elles n'avoient point la meilleure place au spectacle ; elles ne s'y mettoient point en montre (c) ; il ne leur étoit pas même permis d'assister à tous ; & l'on sçait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oseroient montrer aux Jeux Olympiques.

DANS la maison, elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger , elles se présentoient rarement à table ; les honnêtes femmes en sortoient avant la fin du repas , & les autres n'y paroissoient point au commencement. Il n'y avoit aucune assemblée

(c) Au Théâtre d'Athènes, les femmes occupoient une galerie haute, appelée *Cercis*, peu commode pour voir & pour être vues ; mais il paroît par l'aventure de Valérie & de Sylla, qu'au Cirque de Rome, elles étoient mêlées avec les hommes.

commune pour les deux sexes ; ils ne passoient point la journée ensemble. Ce soin de ne pas se rassasier les uns des autres, faisoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaisir ; il est sûr qu'en général la paix domestique étoit mieux affermie , & qu'il régnoit plus d'union entre les époux(*d*) qu'il n'en regne aujourd'hui.

TELS étoient les usages des Perses , des Grecs , des Romains , & même des Egyptiens , malgré les mauvaises plaisanteries d'Hérodote qui se réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes sortoient des bornes de cette modestie , le cri public montrait que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du sexe à Sparte ? On peut comprendre aussi par la *Lisistrata* d'Aristophane , combien l'impudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs ; & dans Rome déjà corrompue , avec quel scandale ne vit-on point encore les Dames

(*d*) On en pourroit attribuer la cause à la facilité du divorce ; mais les Grecs en faisoient peu d'usage , & Rome subsista cinq cents ans avant que personne s'y prévalût de la loi qui le permettoit,

Romaines se présenter au Tribunal des Triumvirs !

TOUT est changé. Depuis que des foules de Barbares , traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées , eurent inondé l'Europe ; la licence des camps , jointe à la froideur naturelle des climats septentrionaux , qui rend la réserve moins nécessaire , introduisit une autre manière de vivre que favorisèrent les livres de chevalerie , où les belles Dames passaient leur vie à se faire enlever par des hommes , en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du tems , les idées de liberté qu'ils inspirent , s'introduisirent sur-tout dans les Cours & les grandes Villes , où l'on se pique davantage de politesse : par le progrès même de cette politesse , elle dut enfin dégénérer en grossièreté. C'est ainsi que la modestie naturelle au sexe est peu-à-peu disparue , & que les mœurs des vivandières se sont transmises aux femmes de qualité.

MAIS voulez-vous sçavoir combien ces usages , contraires aux idées naturelles , sont choquans pour qui n'en a pas

l'habitude ? Jugez-en par la surprise & l'embarras des Etrangers & des Provinciaux à l'aspect de ces manieres si nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leurs pays ; & il est à croire que celles qui le causent en seroient moins fieres , si la source leur en étoit mieux connue. Ce n'est point qu'elles en imposent , c'est plutôt qu'elles font rougir , & que la pudeur , chassée par la femme de ses discours & de son maintien , se réfugie dans le cœur de l'homme.

REVENANT maintenant à nos Comédiennes , je demande comment un état dont l'unique objet est de se montrer au Public , & qui pis est , de se montrer pour de l'argent , conviendrait à d'honnêtes femmes , & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs ? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes , pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation ne s'y mette bientôt en personne , & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des desirs qu'elle prend tant de soin d'exciter ? Quoi ! malgré mille timides précautions , une femme honnête & sage , exposée au moindre

danger , a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes personnes audacieuses , sans autre éducation qu'un système de coquetterie & des rôles amoureux , dans une parure très-peu modeste (e) , sans cesse entourées d'une Jeunesse ardente & téméraire , au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir , résisteront à leur âge , à leur cœur , aux objets qui les environnent , aux discours qu'on leur tient , aux occasions toujours renaissantes , & à l'or auquel elles sont d'avance à demi vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point. Le vice a beau se cacher dans l'obscurité , son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte ; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & si quelquefois la pudeur survit à la chasteté , que doit-on penser de la chasteté , quand la pudeur même est éteinte ?

(e) Que sera-ce en leur supposant la beauté qu'on a raison d'exiger d'elles ? Voyez les Entretiens sur le fils naturel , p. 183.

SUPPOSONS, si l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions ; supposons

Qu'il en soit jusqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-dessus ce que je n'ai jamais ni vu ni ouï dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige, & qui nous porte à mépriser celles qui l'exercent, à moins de compter sur un miracle continuels ? L'immodestie tient si bien à leur état ; & elles le sentent si bien elles-mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne se crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elles les discours de sagesse & d'honneur qu'elle débite au Public. De peur que ces maximes sévères ne fissent un progrès nuisible à son intérêt, l'Actrice est toujours la première à parodier son rôle & à détruire son propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la coulisse, la morale du Théâtre aussi-bien que sa dignité ; & si l'on prend des leçons de vertu sur la Scene, on les va bien vite oublier dans les foyers.

APRÈS ce que j'ai dit ci-devant, je

n'ai pas besoin , je crois , d'expliquer encore comment le désordre des Actrices entraîne celui des Acteurs , sur-tout dans un métier qui les force à vivre entr'eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas besoin de montrer comment d'un état déshonorant naissent des sentimens déshonnêtes , ni comment les vices divisent ceux que l'intérêt commun devroit réunir. Je ne m'étendrai pas sur mille sujets de discorde & de querelles , que la distribution des rôles , le partage de la recette , le choix des pieces , la jalousie des applaudissemens doivent exciter sans cesse principalement entre les Actrices , sans parler des intrigues de galanterie. Il est plus inutile encore que j'expose les effets que l'association du luxe & de la misere , inévitable entre ces gens-là , doit naturellement produire. J'en ai déjà trop dit pour vous & pour les hommes raisonnables ; je n'en dirois jamais assez pour les gens prévenus , qui ne veulent pas voir ce que la raison leur montre , mais seulement ce qui convient à leurs passions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profession du Comédien , que ferons - nous , Monsieur ,

M iv

pour prévenir des effets inévitables ? Pour moi , je ne vois qu'un seul moyen ; c'est d'ôter la cause. Quand les maux de l'homme lui viennent de sa nature ou d'une manière de vivre qu'il ne peut changer , les Médecins les préviennent-ils ? Défendre au Comédien d'être vicieux , c'est défendre à l'homme d'être malade.

S'ENSUIT-IL de-là qu'il faille mépriser tous les Comédiens ? Il s'ensuit , au contraire , qu'un Comédien qui a de la modestie , des mœurs , de l'honnêteté , est , comme vous l'avez très-bien dit , doublement estimable ; puisqu'il montre par-là que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur les passions de l'homme & sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer est de l'avoir embrassée ; mais trop souvent un écart de jeunesse décide du sort de la vie ; & quand on se sent un vrai talent , qui peut résister à son attrait ? Les grands Acteurs portent avec eux leur excuse ; ce sont les mauvais qu'il faut mépriser.

SI j'ai resté si long-tems dans les termes de la proposition générale , ce n'est pas que je n'eusse eu plus d'avantage en-

DIVERSES. 185

core à l'appliquer précisément à la ville de Genève; mais la répugnance de mettre mes Concitoyens sur la Scene m'a fait différer autant que je l'ai pu de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin; & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche, si je ne cherchois, sur notre situation particuliere, ce qui résultera de l'établissement d'un Théâtre dans notre ville, au cas que votre avis & vos raisons déterminent le gouvernement à l'y souffrir. Je me bornerai à des effets si sensibles, qu'ils ne puissent être contestés de personne qui connoisse un peu notre constitution.

GENÈVE est riche, il est vrai; mais, quoiqu'on n'y voye point ces énormes disproportions de fortune qui appauvrissent tout un pays pour enrichir quelques habitans & fement la misere autour de l'opulence, il est certain que, si quelques Genevois possèdent d'assez grands biens, plusieurs vivent dans une disette assez dure, & que l'aisance du plus grand nombre vient d'un travail assidu, d'économie & de modération, plutôt que d'une richesse positive. Il y a bien des villes plus

pauvres que la nôtre, où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ses plaisirs, parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuise pas, & que son tems n'étant d'aucun prix, il peut le perdre sans préjudice. Il n'en va pas ainsi parmi nous, qui, sans terres pour subsister, n'avons tous que notre industrie. Le peuple Genevois ne se soutient qu'à force de travail, & n'a le nécessaire qu'autant qu'il se refuse tout superflu : c'est une des raisons de nos loix somptuaires. Il me semble que ce qui doit d'abord frapper tout Etranger entrant dans Geneve, c'est l'air de vie & d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout est en mouvement, tout s'empresse à son travail & à ses affaires. Je ne crois pas que nulle autre aussi petite ville au monde offre un pareil spectacle. Visitez le quartier S. Gervais : toute l'horlogerie de l'Europe y paroît rassemblée. Parcourez le Molard & les rues basses, un appareil de commerce en grand, des monceaux de ballots, des tonneaux confusément jettés, une odeur d'Inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer. Aux Pâquis, aux Eaux-vives, le bruit & l'aspect des fabriques d'indienne & de

toile peinte semblent vous transporter à Zurich. La ville se multiplie en quelque forte par les travaux qui s'y font ; & j'ai vu des gens , sur ce premier coup d'œil , en estimer le peuple à cent mille ames. Les bras , l'emploi du tems , la vigilance , l'austere parcimonie ; voilà les trésors du Genevois ; voilà avec quoi nous attendons un amusement de gens oisifs , qui , nous ôtant à la fois le tems & l'argent , doublera réellement notre perte.

GENÈVE ne contient pas vingt-quatre mille ames , vous en convenez. Je vois que Lyon , bien plus riche à proportion , & du moins cinq ou six fois plus peuplé , entretient exactement un Théâtre , & que , quand ce Théâtre est un Opera , la ville n'y sçauroit suffire. Je vois que Paris , la Capitale de la France & le gouffre des richesses de ce grand Royaume , en entretient trois assez médiocrement , & un quatrieme en certains tems de l'année. Supposons ce quatrieme (f) perma-

(f) Si je ne compte point le Concert spirituel , c'est qu'au lieu d'être un Spectacle ajou-

ment. Je vois que , dans plus de fix cent mille habitans , ce rendez-vous de l'opulence & de l'oïfiveté fournit à peine journallement au Spectacle mille ou douze cents Spectateurs , tout compensé. Dans le reste du Royaume , jé vois Bordeaux , Rouen , grands ports de mer ; je vois Lille , Strashbourg , grandes villes de guerre , pleines d'Officiers oïfifs qui passent leur vie à attendre qu'il soit midi & huit heures , avoir un Théâtre de Comédie : encore faut-il des taxes involontaires pour le foutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre , combien de sièges de Parlemens & de Cours souveraines ne peuvent entretenir une Comédie à demeure !

P O U R juger si nous sommes en état de mieux faire , prenons un terme de com-

té aux autres , il n'en est que le supplément. Je ne compte pas , non plus , les petits Spectacles de la Foire ; mais aussi je la compte toute l'année , au lieu qu'elle ne dure pas fix mois. En recherchant , par comparaison , s'il est possible qu'une troupe subsiste à Genève , je suppose par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative , que ne le donnent les faits connus.

paraîson bien connu , tel , par exemple , que la ville de Paris. Je dis donc que , si plus de six cent mille habitans ne fournissent journellement , & l'un dans l'autre , aux Théâtres de Paris que douze cents Spectateurs , moins de vingt-quatre mille habitans n'en fourniront certainement pas plus de quarante huit à Genève. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre , & supposer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de desœuvrés à Genève qu'à Paris ; supposition qui me paroît infoutenable.

OR , si les Comédiens François , pensionnés du Roi , & propriétaires de leur Théâtre , ont bien de la peine à se soutenir à Paris avec une assemblée de trois cents Spectateurs par représentation (g), je

(g) Ceux qui ne vont aux Spectacles que les beaux jours où l'assemblée est nombreuse , trouveront cette estimation trop foible ; mais ceux qui , pendant dix ans , les auront suivis , comme moi , bons & mauvais jours , la trouveront sûrement trop forte. S'il faut donc diminuer le nombre journalier de 300 Spectateurs à Paris , il faut diminuer proportionnellement celui de 48 à Genève ; ce qui renforce mes objections.

demande comment les Comédiens de Genève se soutiendront avec une assemblée de quarante-huit Spectateurs pour toute ressource ? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Genève qu'à Paris. Oui, mais les billets d'entrée coûteront aussi moins à proportion ; & puis, la dépense de la table n'est rien pour des Comédiens. Ce sont les habits, c'est la parure qui leur coûte ; il faudra faire venir tout cela de Paris, ou dresser des ouvriers mal-adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les assujettira à nos loix somptuaires. Mais c'est en vain qu'on voudroit porter la réforme sur le Théâtre ; jamais Cléopâtre & Xercès ne goûteront notre simplicité. L'état des Comédiens étant de paroître, c'est leur ôter le goût de leur métier, de les en empêcher, & je doute que jamais bon Acteur consente à se faire Quakre. Enfin, l'on peut m'objecter que la troupe de Genève, étant bien moins nombreuse que celle de Paris, pourra subsister à bien moindres frais. D'accord : mais cette différence sera-t-elle en raison de celle de 48 à 300 ? Ajoutez qu'une troupe plus nombreuse a aussi

DIVERSES. 191

L'avantage de pouvoir jouer plus souvent, au lieu que dans une petite troupe où les doubles manquent, tous ne sçauroient jouer tous les jours ; la maladie, l'absence d'un seul Comédien fait manquer une représentation, & c'est autant de perdu pour la recette.

LE Genevois aime excessivement la campagne : on en peut juger par la quantité de maisons répandues autour de la ville. L'attrait de la chasse & la beauté des environs entretiennent ce goût salutaire. Les portes, fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au dehors, & les maisons de campagne étant si près, fort peu de gens aisés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant passé la journée à ses affaires, part le soir à portes fermantes, & va dans sa petite retraite respirer l'air le plus pur, & jouir du plus charmant paysage qui soit sous le Ciel. Il y a même beaucoup de Citoyens & de Bourgeois qui y résident toute l'année, & n'ont point d'habitation dans Genève. Tout cela est autant de perdu pour la Comédie ; & pendant toute la belle saison, il ne restera presque, pour l'entretenir, que des gens qui n'y vont jamais. A Pa-

ris, c'est toute autre chose : on allie fort bien la Comédie avec la campagne ; & tout l'été l'on ne voit à l'heure où finissent les Spectacles , que carrosses sortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville , la liberté d'en sortir à toute heure les tente moins , que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie si-tôt des promenades publiques , il faut aller chercher si loin la campagne , l'air est si empesté d'immondices , & la vue si peu attrayante , qu'on aime mieux aller s'enfermer au Spectacle. Voilà donc encore une différence au désavantage de nos Comédiens & une moitié de l'année perdue pour eux. Pensez-vous , Monsieur , qu'ils trouveront aisément sur le reste à remplir un si grand vuide ? Pour moi , je ne vois aucun autre remède à cela , que de changer l'heure où l'on ferme les portes , d'immoler notre sûreté à nos plaisirs , & de laisser une Place-Forte ouverte pendant la nuit (*h*),

(*h*) Je sçais que toutes nos grandes fortifications sont la chose du monde la plus inutile , & que , quand nous aurions assez de troupes pour les défendre , cela seroit fort inutile encore ; car sûrement on ne viendra pas nous

au

au milieu de trois Puissances dont la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glaciés.

CE n'est pas tout : il est impossible qu'un établissement si contraire à nos anciennes maximes soit généralement applaudi. Combien de généreux Citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la mollesse s'élever sur les ruines de notre antique simplicité, & menacer de loin la liberté publique ! Pensez-vous qu'ils iront autoriser cette innovation de leur présence, après l'avoir hautement improuvée ? Soyez sûr que plusieurs vont sans scrupule au Spectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Genève : parce que le bien de la patrie leur est plus cher que leur amusement. Où sera l'imprudente mere qui osera mener

assiéger. Mais pour n'avoir point de siège à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute surprise : rien n'est si facile que d'assembler des gens de guerre à notre voisinage. Nous avons trop appris l'usage qu'on en peut faire, & nous devons songer que les plus mauvais droits hors d'une place, se trouvent excellens quand on est dedans.

sa fille à cette dangereuse école ? & combien de femmes respectables croiroient se déshonorer en y allant elles-mêmes ! Si quelques personnes s'abstiennent à Paris d'aller au Spectacle , c'est uniquement par un principe de Religion , qui sûrement ne fera pas moins fort parmi nous ; & nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu , de patriotisme qui retiendront encore ceux que la Religion ne retiendrait pas (a).

J'AI fait voir qu'il est absolument impossible qu'un Théâtre de Comédie se soutienne à Genève par le seul concours des Spectateurs. Il faudra donc de deux choses l'une ; ou que les riches se cotisent pour le soutenir , charge onéreuse qu'assurément ils ne seront pas d'humeur à supporter long-tems ; ou que l'Etat s'en mêle & le

(a) Je n'entends point par - là qu'on puisse être vertueux sans Religion ; j'eus long - tems cette opinion trompeuse , dont je suis trop abusé. Mais j'entends qu'un Croyant peut s'abstenir quelquefois , par des motifs de vertus purement sociales , de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéressent point immédiatement la conscience , comme est celle d'aller aux Spectacles , dans un lieu où il n'est pas bon qu'on les souffre.

soutienne à ses propres frais. Mais comment le soutiendra-t-il ? Sera-ce en retranchant, sur les dépenses nécessaires auxquelles suffit à peine son modique revenu , de quoi pourvoir à celle-là ? Ou bien destinera-t-il à cet usage important les sommes que l'économie & l'intégrité de l'administration permettent quelquefois de mettre en réserve pour les plus pressans besoins ? Faudra-t-il réformer notre petite garnison & garder nous-mêmes nos portes ? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires de nos Magistrats , ou nous ôterons-nous pour cela toute ressource au moindre accident imprévu ? Au défaut de ces expédiens , je n'en vois plus qu'un qui soit praticable , c'est la voie des taxes & impositions ; c'est d'assembler nos Citoyens & Bourgeois en conseil général dans le temple de S. Pierre , & là de leur proposer gravement d'accorder un impôt pour l'établissement de la Comédie. A Dieu ne plaise que je croye nos sages & dignes Magistrats capables de faire jamais une proposition semblable ; & sur votre propre Article , on peut juger assez comment elle seroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver

quelque expédient propre à lever ces difficultés , ce seroit tant pis pour nous : car cela ne pourroit se faire qu'à la faveur de quelque vice secret qui , nous affoiblissant encore dans notre petitesse , nous perdrait enfin tôt ou tard. Supposons , pourtant , qu'un beau zele du Théâtre nous fît faire un pareil miracle ; supposons les Comédiens bien établis dans Genève , bien contenus par nos loix , la Comédie florissante & fréquentée ; supposons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des Spectacles , elle réuniroit les avantages des uns & des autres : avantages au reste qui me semblent peu compatibles ; car celui des Spectacles n'étant que de suppléer aux mœurs , est nul par-tout où les mœurs existent.

LE premier effet sensible de cet établissement fera , comme je l'ai déjà dit , une révolution dans nos usages , qui en produira nécessairement une dans nos mœurs. Cette révolution sera-t-elle bonne ou mauvaise ? C'est ce qu'il est tems d'examiner.

IL n'y a point d'Etat bien constitué

où l'on ne trouve des usages qui tiennent à la forme du gouvernement & servent à la maintenir. Tel étoit , par exemple , autrefois à Londres celui des coteries , si mal - à - propos tournées en dérision par les Auteurs du Spectateur ; à ces coteries ainsi devenues ridicules , ont succédé les *caffés* & les mauvais lieux. Je doute que le peuple Anglois ait beaucoup gagné au change. Des coteries semblables sont maintenant établies à Genève , sous le nom de *cercles* ; & j'ai lieu , Monsieur , de juger par votre Article , que vous n'avez point observé sans estime le ton de sens & de raison qu'elles y font régner. Cet usage est ancien parmi nous , quoique son nom ne le soit pas. Les coteries existoient dans mon enfance sous le nom de *sociétés* ; mais la forme en étoit moins bonne & moins régulière. L'exercice des armes qui nous rassemble tous les printemps , les divers prix qu'on tire une partie de l'année , les fêtes militaires que ces prix occasionnent , le goût de la chasse commun à tous les Genevois , réunissant fréquemment les hommes , leur donnoient occasion de former entr'eux des sociétés de table , des parties de campagne , & enfin des liaisons d'amitié ; mais

ces assemblées n'ayant pour objet que le plaisir & la joie ne se formoient guères qu'au cabaret. Nos discordes civiles, où la nécessité des affaires obligeoit de s'assembler plus souvent & de délibérer de sang froid, firent changer ces sociétés tumultueuses en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles, & d'une fort triste cause sont sortis de très-bons effets (b).

CES cercles sont des sociétés de douze ou quinze personnes qui louent un appartement commode, qu'on pourvoit à frais communs de meubles & de provisions nécessaires. C'est dans cet appartement que se rendent tous les après-midi ceux des associés que leurs affaires ou leurs plaisirs ne retiennent point ailleurs. On s'y rassemble; & là, chacun se livrant sans gêne aux amusemens de son goût, on joue, on cause, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y soupe, mais rarement : parce que le Genevois est rangé, & se plaît à vivre avec sa famille. Souvent aussi l'on va se promener ensemble, & les amusemens qu'on se donne sont des

(b) Je parlerai ci-après des inconvéniens.

exercices propres à rendre & à maintenir le corps robuste. Les femmes & les filles, de leur côté , se rassemblent par sociétés , tantôt chez l'une , tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion est un petit jeu de commerce , un goûter , & , comme on peut bien croire , un intarissable babil. Les hommes , sans être fort sévèrement exclus de ces sociétés , s'y mêlent assez rarement ; & je penserois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours, que de ceux qu'on n'y voit jamais.

TELS sont les amusemens journaliers de la bourgeoisie de Geneve. Sans être dépourvus de plaisirs & de gaieté , ces amusemens ont quelque chose de simple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines : mais dès l'instant qu'il y aura Comédie , adieu les cercles , adieu les sociétés. Voilà la révolution que j'ai prédite , tout cela tombe nécessairement ; & si vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même , où les Spectacles établis n'empêchoient point les coteries , je répondrai qu'il y a , par rapport à nous , une différence extrême : c'est qu'un Théâtre , qui n'est qu'un point dans cette ville immense , sera dans la

Niv

nôtre un grand objet qui absorbera tout.

Si vous me demandez ensuite où est le mal que les cercles soient abolis. Non, Monsieur, cette question ne viendra pas d'un Philosophe. C'est un discours de femme ou de jeune homme qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira sentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre : car, pour cette fois, quoique je m'adresse à vous, j'écris pour le Peuple, & sans doute il y paroît ; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premièrement que, si c'est une mauvaise chose que l'odeur du tabac, c'en est une fort bonne de rester maître de son bien, & d'être sûr de coucher chez soi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre manière.

SUIVONS les indications de la Nature, consultons le bien de la Société ; nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois, & vivre ordinairement séparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se sentent

autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce ; elles n'y perdent que leurs mœurs , & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre constitution : car ce sexe plus foible , hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui , nous force de prendre la siennetrop molle pour nous , & ne voulant plus souffrir de séparation , faute de pouvoir se rendre hommes , les femmes nous rendent femmes.

CET inconvénient qui dégrade l'homme , est très-grand par-tout ; mais c'est sur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes , cela lui doit être assez indifférent pourvu qu'il soit obéi ; mais dans une République , il faut des hommes (c).

LES Anciens passioient presque leur vie

(c) On me dira qu'il en faut aux Rois pour la guerre. Point du tout. [Au lieu de trente mille hommes , ils n'ont , par exemple , qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage : elles préfèrent l'honneur à la vie ; quand elles se bat-

en plein air , ou vaquant à leurs affaires , ou réglant celles de l'Etat sur la place publique , ou se promenant à la campagne , dans des jardins , au bord de la mer , à la pluie , au soleil , & presque toujours tête nue (*d*). A tout cela , point de femmes ; mais on sçavoit bien les trouver au besoin ; & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs conversations qui nous restent , que l'esprit , ni le goût , ni l'amour même , perdissent rien à cette réserve. Pour nous , nous avons pris des manieres toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du sexe que nous devrions protéger &

tent , elles se battent bien. L'inconvénient de leur sexe est de ne pouvoir supporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des saisons. Le secret est donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour se battre , afin de sacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

(*d*) Après la bataille gagnée par Cambise sur Psammétique , on distinguoit parmi les morts les Egyptiens , qui avoient toujours la tête nue , à l'extrême dureté de leurs crânes : au lieu que les Perses , toujours coëffés de leurs grosses tiaras , avoient les crânes si tendres , qu'on les brisoit sans effort. Hérodote lui-même fut , long-tems après , témoin de cette différence.

non servir, nous avons appris à le mépriser en lui obéissant, à l'outrager par nos soins railleurs; & chaque femme de Paris rassemble dans son appartement un ferrail d'hommes plus femmes qu'elle, qui sçavent rendre à la beauté toutes sortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle est digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contrains dans ces prisons volontaires, se lever, se rasseoir, aller & venir sans cesse à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poser cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole étendue sans mouvement dans sa chaise longue, n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, si ce n'est que la Nature qui impose aux femmes cette vie sédentaire & casaniere, en prescrit aux hommes une toute opposée; & que cette inquiétude indique en eux un vrai besoin? Si les Orientaux, que la chaleur du climat fait assez transpirer, font peu d'exercice & ne se promènent point, au moins ils vont s'asseoir en plein air & respirer à leur aise; au lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

SI l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune espèce d'égalité. Nos exercices de l'Académie sont des jeux d'enfans auprès de ceux de l'ancienne Gymnastique : on a quitté la paume, comme trop fatigante; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des armées Grecques & Romaines : le chemin, le travail, le fardeau du soldat Romain fatigue seulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux Officiers d'infanterie. Souvent les Généraux faisoient à pied les mêmes journées que leurs Troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni seuls ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de la sienne, allant au-devant de Vitellius. Qu'on trouve à présent un seul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous sommes déchus en tout. Nos Peintres & nos Sculpteurs se plaignent de ne plus trouver de modèles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela ? L'homme a-t-il dégénéré ? L'espèce a-t-elle une décrépitude physique, ainsi que l'individu ? Au con-

traire , les Barbares du Nord qui ont , pour ainfi dire , peuplé l'Europe d'une nouvelle race , étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & subjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui , pour la plûpart , descendons de ces nouveaux venus ; mais les premiers Romains vivoient en hommes (e) , & trouvoient dans leurs continuel exercices la vigueur que la Nature leur avoit refusée , au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du Sexe. Si les Barbares dont je viens de parler , vivoient avec les femmes , ils ne vivoient pas pour cela comme elles ; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux , ainfi que faisoient auffi celles de Sparte. La femme se rendoit robuste , & l'homme ne s'énervait pas.

(e) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie ; & cette différence étoit si grande , dit Tite-Live , qu'elle s'appercevoit au premier coup d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la discipline prévalurent tellement sur la Nature , que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts , & les vainquirent.

SI ce soin de contrarier la Nature est nuisible au corps , il l'est encore plus à l'esprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes , & qui passe sa vie entiere à faire pour elles , ce qu'elles devroient faire pour nous , quand épuisés de travaux dont elles sont incapables , nos esprits ont besoin de délassement. Livrés à ces puériles habitudes , à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand ? Nos talens , nos écrits se sentent de nos frivoles occupations (f) : agréables , si l'on veut , mais petits & froids comme nos

(f) Les femmes , en général , n'aiment aucun art , ne se connoissent à aucun , & n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit , du goût , de la grace , quelquefois même de la Philosophie & du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science , de l'érudition , des talens , & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe & embrâse l'ame , ce génie qui consume & dévore , cette brûlante éloquence , ces transports sublimes qui portent leurs ravissemens jusqu'au fond des cœurs , manqueront toujours aux écrits des femmes : ils sont tous

sentimens , ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grande peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères qui naissent journellement n'étant faits que pour amuser des femmes , & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes , & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui serviront d'exceptions ; mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la règle. C'est pour cela que la plupart des productions de notre âge passeront avec lui , & la postérité croira qu'on fit bien peu de livres , dans ce même siècle où l'on en sçait tant.

IL ne seroit pas difficile de montrer

froids & jolis comme elles ; ils auront tant d'esprit que vous voudrez , jamais d'ame : ils seroient cent fois plutôt sensés que passionnés. Elles ne sçavent ni décrire ni sentir l'amour même. La seule Sapho , que je sçache , & une autre , mériteroient d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaises ont été écrites par un homme. Or , partout où dominent les femmes , leur goût doit aussi dominer ; & voilà ce qui détermine celui de notre siècle.

qu'au lieu de gagner à ces usages, les femmes y perdent. On les flatte sans les aimer ; on les sert sans les honorer ; elles sont entourées d'agréables , mais elles n'ont plus d'amans ; & le pis est que les premiers , sans avoir les sentimens des autres , n'en usent pas moins tous les droits. La société des deux sexes , devenue trop commune & trop facile , a produit ces deux effets ; & c'est ainsi que l'esprit général de la galanterie étouffe la fois le génie & l'amour.

P O U R moi , j'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes , pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galans , ces complimens insultans & moqueurs , auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Les outrager par ces évidens mensonges , n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime , cela n'arrive que trop souvent ; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon ? Ceux-mêmes qui s'en servent , ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes , & ne seroient-ils pas

pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule ? Qu'ils ne s'en inquiètent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables , & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette passion terrible , son trouble , ses égaremens , ses palpitations , ses transports , ses brûlantes expressions , son silence plus énergique , ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les desirs par la crainte , il me semble qu'après un langage aussi véhément , si l'amant venoit à dire une seule fois , *Je vous aime* , l'amante indignée lui diroit , *Vous ne m'aimez plus* , & ne le reverroit de sa vie.

NOS cercles conservent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entr'eux , dispensés de rabaisser leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raison , peuvent se livrer à des discours graves & sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie & de vertu sans passer pour rabâcheur ; on ose être soi-même , sans s'asservir aux maximes d'une caillette.

Si le tour de la conversation devient moins poli , les raisons prennent plus de poids ; on ne se paye point de plaisanterie , ni de gentillesse. On ne se tire point d'affaire par de bons mots. On ne se ménage point dans la dispute : chacun se sentant attaqué de toutes les forces de son adversaire, est obligé d'employer toutes les finesses pour se défendre ; c'est ainsi que l'esprit acquiert de la justesse & de la vigueur. S'il se mêle à tout cela quelque propos licencieux , il ne faut point trop s'en effaroucher : les moins grossiers ne sont pas toujours les plus honnêtes , & ce langage un peu rustaut est préférable encore à ce stile plus recherché dans lequel les deux sexes se séduisent mutuellement & se familiarisent déceimment avec le vice. La maniere de vivre , plus conforme aux inclinations de l'homme , est aussi mieux assortie à son tempérament. On ne reste point toute la journée établi sur une chaise. On se livre à des jeux d'exercice , on va , on vient ; plusieurs cercles se tiennent à la campagne , d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade , des cours spacieuses pour s'exercer , un grand lac pour nager , tout le pays ouvert pour la chasse ; & il ne

faut pas croire que cette chasse se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris où l'on trouve le gibier sous ses pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des soldats, & par conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

ON accuse d'un défaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes & satyriques ; & l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins ; on pense bien aussi que les maris absens y sont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa voisine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, & toujours est-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place : car lequel vaut le mieux qu'une femme dise avec ses amies du mal de son mari, ou que tête-à-tête avec un homme, elle lui en fasse ; qu'elle critique le désordre de sa voisine, ou qu'elle l'imite ? Quoique les Gênoises

disent assez librement ce qu'elles sçavent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie & l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accusations qu'elles croient fausses; tandis qu'en d'autres pays les femmes, également coupables par le silence & par leurs discours, cachent, de peur de représailles, le mal qu'elles sçavent, & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

COMBIEN de scandales publics ne retient pas la crainte de ces sévères observatrices? Elles sont presque dans notre ville la fonction de Censeurs. C'est ainsi que dans les beaux tems de Rome, les Citoyens, surveillans les uns des autres, s'accusoient publiquement par zèle pour la justice; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne resta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaises, la haine des vices qui les démasque en devint un. Aux Citoyens zelés succéderent des délateurs infâmes, & au lieu qu'autrefois les bons accusoient les méchans, ils en furent accusés à leur tour. Grace au Ciel, nous sommes loin d'un terme si funeste. Nous ne sommes point

réduits à nous cacher à nos propres yeux , de peur de nous faire horreur. Pour moi , je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes , quand elles seront plus circonfpectes : on se ménagera davantage , quand on aura plus de raisons de se ménager , & quand chacune aura besoin pour elle-même de la discrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

QU'ON ne s'allarme donc point tant du caquet des sociétés des femmes. Qu'elles médissent tant qu'elles voudront , pourvu qu'elles médissent entr'elles. Des femmes véritablement corrompues ne sçauroient supporter longtems cette maniere de vivre ; & quelque chere que leur pût être la médisance , elles voudroient médire avec des hommes. Quoi qu'on m'ait pu dire à cet égard , je n'ai jamais vu aucune de ces sociétés , sans un secret mouvement d'estime & de respect pour celles qui la composoient. Telle est , me disois-je , la destination de la Nature , qui donne différens goûts aux deux sexes , afin qu'ils vivent séparés & chacun à sa maniere (g). Ces

(g) Ce principe , auquel tiennent toutes bonnes mœurs , est développé d'une maniere plus claire & plus étendue dans un manuscrit dont

aimables personnes passent ainsi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amusemens innocens & simples, très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne sçais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vécu ensemble; elles ont pu parler des hommes, mais elles se sont passées d'eux; & tandis qu'elles critiquoient si sévèrement la conduite des autres, au-moins la leur étoit irréprochable.

LES cercles d'hommes ont aussi leurs inconvéniens, sans doute; quoi d'humain n'a pas les siens? On joue, on boit, on s'enivre, on passe les nuits; tout cela peut être vrai, tout cela peut être exagéré. Il y a par-tout mélange de bien & de mal, mais à diverses mesures. On abuse de tout: axiome trivial, sur lequel on ne doit ni tout rejeter ni tout admettre. La règle pour choisir est simple. Quand le bien surpasse le mal, la chose doit être admise malgré ses inconvéniens; quand le mal surpasse le bien, il la faut rejeter

je suis dépositaire & que je me propose de publier, s'il me reste assez de tems pour cela, quoique cette annonce ne soit gueres propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

même avec ses avantages. Quand la chose est bonne en elle-même & n'est mauvaise que dans ses abus, quand les abus peuvent être prévenus sans beaucoup de peine, ou tolérés sans grand préjudice, ils peuvent servir de prétexte & non de raison pour abolir un usage utile; mais ce qui est mauvais en soi fera toujours mauvais (*h*), quoi qu'on fasse pour en tirer un bon usage. Telle est la différence essentielle des cercles aux Spectacles.

LES Citoyens d'un même état, les habitans d'une même ville ne font point des Anachorettes, ils ne sçauroient vivre toujours seuls & séparés; quand ils le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche despotisme qui s'allarme à la vue de sept ou huit hommes assemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent sur leurs miseres.

OR de toutes les sortes de liaisons qui

(*h*) Je parle dans l'ordre moral: car dans l'ordre physique il n'y a rien d'absolument mauvais. Le tout est bien.

peuvent rassembler les particuliers dans une ville comme la nôtre , les cercles forment , sans contredit , la plus raisonnable , la plus honnête , & la moins dangereuse : parce qu'elle ne veut ni ne peut se cacher , qu'elle est publique , permise , & que l'ordre & la regle y regnent. Il est même facile à démontrer que les abus qui peuvent en résulter naîtroient également de toutes les autres , ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de songer à détruire un usage établi , on doit avoir bien pesé ceux qui s'introduiront à sa place. Quiconque en pourra proposer un qui soit praticable & duquel ne résulte aucun abus , qu'il le propose , & qu'ensuite les cercles soient abolis : à la bonne heure. En attendant , laissons , s'il le faut passer la nuit à boire à ceux qui , sans cela , la passeroient peut-être à faire pis.

TOUTE intempérance est vicieuse , & sur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme , aliène au-moins sa raison pour un tems & l'abrutit à la longue. Mais enfin , le goût du vin n'est pas un crime , il en fait rarement commettre ,

rend l'homme stupide & non pas méchant (a). Pour une querelle passagere qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En osera-t-on dire autant des vices qu'on substitue à celui-là, ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes sans défauts & retenus en toute chose? Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels! Le sage est sobre par tempérance; le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adulteres, on redoute un état

(a) Ne calomnions point le vice même; n'a-t-il pas assez de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse, fit mourir Philotas de sang froid. Si l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a pas les siennes? La différence est que les autres restent au fond de l'ame, & que celle-là s'allume & s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe & qu'on évite aisément, soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchants desseins.

d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime ; à Naples elle est en horreur : mais au fond laquelle est le plus à craindre , de l'intempérance du Suisse, ou de la réserve de l'Italien ?

JE le répète , il vaudroit mieux être sobre & vrai , non - seulement pour soi , même pour la Société : car tout ce qui est mal en morale , est mal encore en politique. Mais le Prédicateur s'arrête au mal personnel ; le Magistrat ne voit que les conséquences publiques : l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point ; l'autre , que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre : ainsi tout ce qu'on a raison de blâmer en chaire , ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin , tous périssent par le désordre des femmes. La raison de cette différence est claire : le premier de ces deux vices détourne des autres , le second les engendre tous. La diversité des âges y fait encore. Le vin tente moins la Jeunesse , & l'abbat moins aisément ; un sang ardent lui don-

ne d'autres desirs. Dans l'âge des passions toutes s'enflamment au feu d'une seule; la raison s'altère en naissant; & l'homme encore indompté devient indisciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un sang à demi-glacé cherche un secours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaisante supplée aux esprits qu'il n'a plus (*b*); quand un vieillard abuse de ce doux remède, il a déjà rempli ses devoirs envers sa patrie, il ne la prive que du rebut de ses ans. Il a tort, sans doute: il cesse, avant la mort, d'être Citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être: il se rend plutôt l'ennemi public, par la séduction de ses complices, par l'exemple & l'effet de ses mœurs corrompues, sur-tout par la morale pernicieuse qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriser. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point existé.

DE la passion du jeu naît un plus dangereux abus, mais qu'on prévient ou qu'on

(*b*) Platon, dans ses loix, permet aux seuls vieillards l'usage du vin, & même il leur en permet quelquefois l'excès.

réprime aisément. C'est une affaire de police, dont l'inspection devient plus facile & mieux séante dans les cercles que dans les maisons particulières. L'opinion peut beaucoup encore en ce point ; & si - tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adresse, les cartes, les dés, les jeux de hazard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en dise, que ces moyens oisifs & trompeurs de remplir sa bourse, prennent jamais grand crédit chez un peuple raisonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du tems & de l'argent pour aimer à les perdre ensemble.

CONSERVONS donc les cercles, même avec leurs défauts : car ces défauts ne sont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les composent ; & il n'y a point dans la vie sociale de forme imaginable sous laquelle ces mêmes défauts ne produisent de plus nuisibles effets. Encore un coup, ne cherchons point la chimère de la perfection, mais le mieux possible selon la nature de l'homme & la constitution de la Société. Il y a tel peuple à qui je dirois : détruisez cercles & coteries, ôtez toute barrière de bien-

féance entre les sexes ; remonte , s'il est possible , jusqu'à n'être que corrompus : mais vous , Genevois , évitez de le devenir , s'il est tems encore ; craignez le premier pas qu'on ne fait jamais seul , & songez qu'il est plus aisé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaises.

DEUX ans seulement de Comédie & tout est bouleversé. L'on ne sçauroit se partager entre tant d'amusemens : l'heure des Spectacles étant celle des cercles , les fera dissoudre ; il s'en détachera trop de membres , ceux qui resteront seront trop peu assidus pour être d'une grande ressource les uns aux autres & laisser subsister long-tems les associations. Les deux sexes réunis journellement dans un même lieu ; les parties qui se lieront pour s'y rendre ; les manieres de vivre qu'on y verra peintes & qu'on s'empressera d'imiter ; l'exposition des Dames & Demoiselles parées tout de leur mieux & mises en étalage dans des loges comme sur le devant d'une boutique , en attendant les acheteurs ; l'affluence de la belle Jeunesse qui viendra de son côté s'offrir en montre , & trouvera bien plus beau de

faire des entrechats au Théâtre que l'exercice à Plain-Palais ; les petits soupers de femmes qui s'arrangeront en sortant , ne fût-ce qu'avec les Actrices ; enfin le mépris des anciens usages qui résultera de l'adoption des nouveaux ; tout cela substituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne simplicité ; & je doute un peu que des Parisiens à Geneve y conservent long-tems le goût de notre gouvernement.

IL ne faut point le dissimuler , les intentions sont droites encore ; mais les mœurs inclinent déjà visiblement vers la décadence , & nous suivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laissons pas de craindre le sort. Par exemple , on m'assure que l'éducation de la Jeunesse est généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois ; ce qui pourtant ne peut guères se prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfans sont mieux la révérence ; qu'ils sçavent plus galamment donner la main aux Dames , & leur dire une infinité de gentilleses pour lesquelles je leur ferois , moi , donner le fouet ; qu'ils sçavent décider , trancher , inter-

roger , couper la parole aux hommes , importuner tout le monde fans modestie & sans discrétion. On me dit que cela les forme ; je conviens que cela les forme à être impertinens, & c'est, de toutes les choses qu'ils apprennent par cette méthode , la seule qu'ils n'oublient point. Ce n'est pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils sont destinés à désennuyer , on a soin de les élever précisément comme elles : on les garantit du soleil , du vent , de la pluie , de la poussière , afin qu'ils ne puissent jamais rien supporter de tout cela. Ne pouvant les préserver entièrement du contact de l'air , on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de son ressort. On les prive de tout exercice , on leur ôte toutes leurs facultés , on les rend ineptes à tout autre usage qu'aux soins auxquels ils sont destinés ; & la seule chose que les femmes n'exigent pas de ces vils esclaves est de se consacrer à leur service à la façon des Orientaux. A cela près , tout ce qui les distingue d'elles , c'est que la Nature leur en ayant refusé les graces , ils y substituent des ridicules. A mon dernier voyage à Genève , j'ai déjà vu plusieurs de ces jeunes Demoiselles en juste,

au - corps , les dents blanches , la main potelée , la voix flûtée , un joli parasol verd à la main , contrefaire assez mal-
adroitement les hommes.

ON étoit plus grossier de mon tems. Les enfans rustiquement élevés n'avoient point de teint à conserver , & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les menoient avec eux à la chasse , en campagne , à tous leurs exercices , dans toutes les Sociétés. Timides & modestes devant les gens âgés , ils étoient hardis , fiers , querelleux entr'eux ; ils n'avoient point de frisure à conserver ; ils se défioient à la lutte , à la course , aux coups ; ils se battoient à bon escient , se bleffoient quelquefois , & puis s'embrassoient en pleurant. Ils revenoient au logis , suans , essoufflés , déchirés , c'étoient de vrais polissons ; mais ces polissons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zele pour servir la patrie , & du sang à verser pour elle. Plaise à Dieu qu'on en puisse dire autant un jour de nos beaux petits Messieurs requinqués , & que ces hommes de quinze ans ne soient pas des enfans à trente !

HEUREUSEMENT

HEUREUSEMENT ils ne sont point tous ainsi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudesse , conservatrice de la bonne constitution , ainsi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un tems , seront contraints , étant grands , de se plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde ; les autres gagneront des forces en les exerçant ; tous deviendront , je l'espère , ce que furent leurs ancêtres , ou du-moins ce que leurs peres sont aujourd'hui. Mais ne nous flattons pas de conserver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquise.

JE reviens à nos Comédiens ; & toujours , en leur supposant un succès qui me paroît impossible , je trouve que ce succès attaquera notre constitution , non seulement d'une maniere indirecte , en attaquant nos mœurs , mais immédiatement , en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverses parties de l'Etat , pour conserver le corps entier dans son assiette.

P A R M I plusieurs raisons que j'en pourrois donner , je me contenterai d'en choisir une qui convient mieux au plus

grand nombre : parce qu'elle se borne à des considérations d'intérêt & d'argent, toujours plus sensibles au Vulgaire, que des effets moraux dont il n'est pas en état de voir les liaisons avec leurs causes, ni l'influence sur le destin de l'Etat.

ON peut considérer les Spectacles, quand ils réussissent, comme une espece de taxe qui, bien que volontaire, n'en est pas moins onéreuse au peuple : en ce qu'elle lui fournit une continuelle occasion de dépense à laquelle il ne résiste pas. Cette taxe est mauvaise, non-seulement parce qu'il n'en revient rien au Souverain, mais sur-tout parce que la répartition, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au-delà de ses forces & soulage le riche en suppléant aux amusemens plus coûteux qu'il se donneroit au défaut de celui-là. Il suffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'est, ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les remplissent. A la Comédie Française, les premières loges & le Théâtre sont à quatre francs pour l'ordinaire, & à six quand on tierce; le parterre est à vingt sols, on a

même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au Théâtre n'est que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers sont d'une opulence excessive, & la plûpart des autres n'ont rien (c). Il en est de ceci comme des impôts sur le bled, sur le vin, sur le sel, sur toute chose nécessaire à la vie, qui ont un air de justice au premier coup d'œil, & sont, au fond, très-iniques : car le pauvre, qui ne peut dépenser que pour son né-

(c) Quand on augmenteroit la différence du prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne rétablirait point pour cela l'équilibre. Les places inférieures, mises à trop bas prix, seroient abandonnées à la populace; & chacun, pour en occuper de plus honorables, dépenseroit toujours au-delà de ses moyens. C'est une observation qu'on peut faire aux Spectacles de la Foire. La raison de ce désordre est que les premiers rangs sont alors un terme fixe dont les autres se rapprochent toujours, sans qu'on le puisse éloigner. Le pauvre tend sans cesse à s'élever au-dessus de ses vingt sols; mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'asyle au-delà de ses quatre francs : il faut, malgré lui, qu'il se laisse accoster, & si son orgueil en souffre, la bourse en profite.

cessaire, est forcé de jeter les trois quarts de ce qu'il dépense en impôts, tandis que ce même nécessaire n'étant que la moindre partie de la dépense du riche, l'impôt lui est presque insensible (*d*). De cette manière, celui qui a peu, paye beaucoup; & celui qui a beaucoup, paye peu. Je ne vois pas quelle grande justice on trouve à cela.

ON me demandera qui force le pauvre d'aller aux Spectacles? Je répondrai: premièrement, ceux qui les établissent & lui en donnent la tentation; en second lieu, sa pauvreté même qui, le condamnant à des travaux continuels, sans espoir de les voir finir, lui rend quelque délassemment plus nécessaire pour les supporter. Il ne se tient point malheureux de travailler sans relâche, quand tout le monde en

(*d*) Voilà pourquoi les *imposeurs* de Bodin & autres fripons publics établissent toujours leurs monopoles sur les choses nécessaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, sans que le riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faste étoit attaqué, tout seroit perdu; mais, pourvu que les grands soient contens, qu'importe que le peuple vive?

fait de même ; mais n'est-il pas cruel à celui qui travaille de se priver des récréations des gens oisifs ? Il les partage donc ; & ce même amusement , qui fournit un moyen d'économie au riche , affoiblit doublement le pauvre , soit par un surcroît réel de dépenses , soit par moins de zèle au travail , comme je l'ai ci-devant expliqué.

DE ces nouvelles réflexions , il suit évidemment , ce me semble , que les Spectacles modernes , où l'on n'assiste qu'à prix d'argent , tendent par-tout à favoriser & augmenter l'inégalité des fortunes , moins sensiblement , il est vrai , dans les capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité , portée jusqu'à certain point , peut avoir ses avantages , certainement vous m'accorderez aussi qu'elle doit avoir des bornes , sur-tout dans un petit Etat , & sur-tout dans une République. Dans une Monarchie où tous les ordres sont intermédiaires entre le Prince & le Peuple , il peut être assez indifférent que certains hommes passent de l'un à l'autre : car , comme d'autres les remplacent , ce changement n'interrompt point la pro-

gression. Mais dans une Démocratie où les Sujets & le Souverain ne sont que les mêmes hommes considérés sous différens rapports , si-tôt que le plus petit nombre l'emporte en richesses sur le plus grand , il faut que l'Etat périclisse ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent , la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une manière que de l'autre ; & cette différence portée au-delà de sa mesure , est ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

J A M A I S dans une Monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-dessus du Prince ; mais dans une République elle peut aisément le mettre au-dessus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force , & le riche est toujours le vrai Souverain. Sur ces maximes incontestables , il reste à considérer si l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir sans ébranler la République. Je m'en rapporte là-dessus à ceux qui connoissent mieux que moi notre constitution & la répartition de nos richesses. Ce que je sçais , c'est que , le tems seul donnant à l'ordre des

choses une pente naturelle vers cette inégalité & un progrès successif jusqu'à son dernier terme, c'est une grande imprudence de l'accélérer encore par des établissemens qui la favorisent. Le grand Sulli, qui nous aimoit, nous l'eût bien sçu dire : Spectacles & Comédies dans toute petite République & sur - tout dans Genève, affoiblissement d'Etat.

SI le seul établissement du Théâtre nous est si nuisible, quel fruit tirerons-nous des pieces qu'on y représente? Les avantages mêmes qu'elles peuvent procurer aux peuples pour lesquels elles ont été composées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour instruction ce qu'on leur a donné pour censure, ou du moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations sur les choses du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous représentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir? Elle nous donnera une vaine admiration de la puissance & de la grandeur. De quoi nous servira-t-elle? Serons-nous plus grands ou plus puissans pour cela? Que nous im-

porte d'aller étudier sur la scène les devoirs des Rois, en négligeant de remplir les nôtres ? La stérile admiration des vertus de Théâtre nous dédommagera-t-elle des vertus simples & modestes qui font le bon citoyen ? Au lieu de nous guérir de nos ridicules, la Comédie nous portera ceux d'autrui : elle nous persuadera que nous avons tort de mépriser des vices qu'on estime si fort ailleurs. Quelque extravagant que soit un Marquis, c'est un Marquis enfin. Concevez combien ce titre sonne dans un pays assez heureux pour n'en point avoir ; & qui sçait combien de courtauts croiront se mettre à la mode, en imitant les Marquis du siècle dernier ? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne foi toujours railée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaisanterie. Quelles leçons pour un peuple dont tous les sentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un scélérat est toujours méprisable, & qu'un homme de bien ne peut être ridicule ! Quoi ! Platon bannissoit Homere de sa République ; & nous souffrirons Moliere dans la nôtre ! Que pourroit-il nous ar-

river de pis que de ressembler aux gens qu'il nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer ?

J'EN ai dit assez, je crois, sur leur chapitre, & je ne pense guères mieux des héros de Racine, de ces héros si parés, si doux, si tendres, qui, sous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modèles de jeunes gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la mollesse, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir sur le goût de ses véritables devoirs. Tout le Théâtre François ne respire que la tendresse : c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y rend la plus chère aux spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du Poète : je sçais que l'homme sans passions est une chimère ; que l'intérêt du Théâtre n'est fondé que sur les passions ; que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangères, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'Humanité, celui de la patrie, sont les sentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en sont pénétrés ; mais quand ces deux passions

sont éteintes , il ne reste que l'amour proprement dit, pour leur suppléer ; parce que son charme est plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'est pas également convenable à tous les hommes: c'est plutôt comme supplément des bons sentimens , que comme bon sentiment lui-même, qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne soit louable en soi , comme toute passion bien réglée , mais parce que les excès en sont dangereux & inévitables.

LE plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus , qui concentre le plus son cœur en lui-même ; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maitresse que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parens , ses amis , sa patrie , & le genre humain , se dégrade par un attachement défordonné qui nuit bientôt à tous les autres & leur est infailliblement préféré. Sur ce principe , je dis qu'il y a des pays où les mœurs sont si mauvaises , qu'on seroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour ; d'autres où elles sont assez bonnes pour qu'il soit fâcheux d'y descendre , & j'ose croire le mien dans

ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop passionnés sont plus dangereux à nous montrer qu'à personne ; parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid , le Genevois cache une ame ardente & sensible , plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce séjour de la Raison , la Beauté n'est pas étrangere , ni sans empire ; le levain de la mélancolie y fait souvent fermenter l'amour ; les hommes n'y sont que trop capables de sentir des passions violentes ; les femmes , de les inspirer ; & les tristes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des Spectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques pieces soumettent l'amour au devoir , en admirant leur force , le cœur se prête à leur foiblesse ; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu : mais qui l'ose exposer à ces combats , mérite d'y succomber. L'amour , l'amour même prend son masque pour la surprendre ; il se pare de son enthousiasme ; il usurpe sa force ; il affecte son langage ; & quand on s'apperçoit de l'erreur , qu'il est tard

pour en revenir ! Que d'hommes bien-nés, séduits par ces apparences , d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord , sont devenus par degrés de vils corrupteurs , sans mœurs , sans respect pour la foi conjugale , sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui sçait se connoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber ! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a sçu vaincre , ah ! pardonnons à ce mortel , s'il existe , d'oser prétendre à la vertu !

AINSI , de quelque maniere qu'on envisage les choses , la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les pieces de Théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites , nous deviendra préjudiciable , jusqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles , & qui ne sera qu'un faux goût , sans tact , sans délicatesse , substitué mal-à-propos parmi nous à la solidité de la raison. Le goût tient à plusieurs choses : les recher-

ches d'imitation qu'on voit au Théâtre , les comparaisons qu'on a lieu d'y faire , les réflexions sur l'art de plaire aux Spectateurs , peuvent le faire germer , mais non suffire à son développement. Il faut de grandes villes , il faut des beaux-arts & du luxe , il faut un commerce intime entre les citoyens , il faut une étroite dépendance les uns des autres , il faut de la galanterie & même de la débauche , il faut des vices qu'on soit forcé d'embellir , pour faire chercher à tout des formes agréables , & réussir à les trouver. Une partie de ces choses nous manquera toujours , & nous devons trembler d'acquiescer l'autre.

NOUS aurons des Comédiens , mais quels ? Une bonne Troupe viendra-t-elle de but-en-blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille âmes ? Nous en aurons donc d'abord de mauvais , & nous serons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous , ou s'ils nous formeront ? Nous aurons de bonnes pièces ; mais les recevant pour telles sur la parole d'autrui , nous serons dispensés de les examiner , & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en serons pas moins

les connoisseurs, les arbitres du Théâtre; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en ferons que plus ridicules. On ne l'est point pour manquer de goût, quand on le méprise; mais c'est l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'est-ce au fond que ce goût si vanté? L'art de se connoître en petites choses. En vérité, quand on en a une aussi grande à conserver que la liberté, tout le reste est bien puérile.

JE ne vois qu'un remède à tant d'inconvéniens : c'est que, pour nous approprier les Drames de notre Théâtre, nous les composions nous-mêmes, & que nous ayons des Auteurs avant des Comédiens. Car il n'est pas bon qu'on nous montre toutes sortes d'imitations, mais seulement celles des choses honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres (e).

(e) Si quis ergò in nostram urbem venerit, qui animi sapientiâ in omnes possit sese vertere formas, & omnia imitari, volueritque poemata sua ostentare, venerabimur quidem ipsum, ut sacrum, admirabilem, & jucundum : dicemus autem non esse ejusmodi hominem in Republicâ nostrâ, neque fas esse ut insit, mit-

Il est sûr que des piéces tirées , comme celles des Grecs , des malheurs passés de la patrie , ou des défauts présens du peuple , pourroient offrir aux Spectateurs des leçons utiles. Alors quels seront les héros de nos Tragédies ? Des Berthelier , des Lévrery ? Ah ! dignes Citoyens ! Vous fûtes des héros , sans doute ; mais votre obscurité vous avilit , vos noms communs déshonorent vos grandes ames (f) , &

remusque in aliam urbem , unguento caput ejus perungentes , lanâque coronantes. Nos autem austeriori minusque jucundo utemur Poetâ , fabularumque fictore , utilitatis gratiâ , qui decori nobis rationem exprimat , & quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio pro legibus tulimus , quando cives erudire aggressi sumus. *Plat. de Rep. Lib. III.*

(f) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie , avec cette différence que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté ; il rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien à la vertu malheureuse ; puis il continua de jouer avec sa belette , sans daigner répondre aux outrages de ses gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier ; non pas en imitant puérilement ses discours

nous ne sommes plus assez grands nous-mêmes pour vous sçavoir admirer. Quels seront nos tyrans ? Des Gentils-hommes de la cuillier (g), des Evêques de Genève, des Comtes de Savoie, des ancêtres d'une maison avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du respect ? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (h) & l'An-

& ses manieres, mais en mourant volontairement comme lui ; sçachant bien que l'exemple de sa mort seroit plus utile à son pays, que sa vie. Avant d'aller à l'échaffaud, il écrivit sur le mur de sa prison cette épitaphe qu'on avoit faite à son prédécesseur :

*Quid mihi mors nocuit ? Virtus post fata virescit :
Nec cruce , nec sævi gladio perit illa Tyranni .*

(g) C'étoit une confrérie de Gentils-hommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Genève, & qui, pour marque de leur association, portoient une cuillier pendue au cou.

(h) J'ai lu dans ma jeunesse une Tragédie de l'Escalade, où le Diable étoit en effet un des Acteurs. On me disoit que cette piece ayant une fois été représentée, ce personnage, en entrant sur la Scène, se trouva double, comme si l'original eût été jaloux d'en eût l'auteur.

techrist n'y eussent aussi fait leur rôle. Chez les Grecs, peuple d'ailleurs assez badin, tout étoit grave & sérieux, si-tôt qu'il s'agissoit de la patrie; mais dans ce siècle plaissant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puissance, on n'ose parler d'héroïsme que dans les grands Etats, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

QUANT à la Comédie, il n'y faut pas songer. Elle causeroit chez nous les plus affreux désordres; elle serviroit d'instrument aux factions, aux partis, aux

dace de le contrefaire, & qu'à l'instant l'effroi fit fuir tout le monde, & finir la représentation. Ce conte est burlesque, & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Genève: cependant, qu'on se prête aux suppositions, on trouvera dans cette double apparition un effet théâtral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un Spectacle plus simple & plus terrible encore; c'est celui de la main sortant du mur & traçant des mots inconnus au festin de Balthazar. Cette seule idée fait frissonner. Il me semble que nos Poètes Lyriques sont loin de ces inventions sublimes; ils font, pour épouvanter, un fracas de décorations sans effet. Sur la Scène même il ne faut pas tout dire à la vue, mais ébranler l'imagination.

vengeances particulieres. Notre ville est si petite , que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en fatyres & personalities. L'exemple de l'ancienne Athenes , ville incomparablement plus peuplée que Geneve , nous offre une leçon frappante : c'est au Théâtre qu'on y prépara l'exil de plusieurs grands hommes & la mort de Socrate : c'est par la fureur du Théâtre qu'Athenes périt , & ses désastres ne justifient que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon , aux premieres représentations de Thespis. Ce qu'il y a de bien sûr pour nous , c'est qu'il faudra mal augurer de la République , quand on verra les citoyens travestis en beaux-esprits , s'occuper à faire des vers François & des pieces de Théâtre , talens qui ne sont point les nôtres & que nous ne posséderons jamais. Mais que Monsieur de Voltaire daigne nous composer des Tragédies sur le modele de la mort de César , du premier acte de Brutus , & , s'il nous faut absolument un Théâtre , qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie , & à vivre autant que ses pieces.

JE serois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces réflexions , avant de mettre en

ligne de compte le goût de parure & de dissipation que doit produire parmi notre Jeunesse l'exemple des Comédiens ; mais enfin cet exemple aura son effet encore ; & si généralement par-tout les loix sont insuffisantes pour réprimer des vices qui naissent de la nature des choses , comme je crois l'avoir montré , combien plus le seront - elles parmi nous où le premier signe de leur foiblesse sera l'établissement des Comédiens ? Car ce ne seront point eux proprement qui auront introduit ce goût de dissipation : au - contraire , ce même goût les aura prévenus , les aura introduits eux-mêmes ; & ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé , qui les ayant fait admettre , à plus forte raison les fera maintenir avec leurs défauts.

JE m'appuie toujours sur la supposition qu'ils subsisteront commodément dans une aussi petite ville , & je dis que si nous les honorons , comme vous le prétendez , dans un pays où tous sont à-peu-près égaux , ils seront les égaux de tout le monde , & auront de plus la faveur publique qui leur est naturellement acquise. Ils ne seront

point , comme ailleurs , tenus en respect par les grands dont ils recherchent la bienveillance & dont ils craignent la disgrâce. Les Magistrats leur en imposeront : soit. Mais ces Magistrats auront été particuliers ; ils auront pu être familiers avec eux ; ils auront des enfans qui le seront encore , des femmes qui aimeront le plaisir. Toutes ces liaisons seront des moyens d'indulgence & de protection , auxquels il sera impossible de résister toujours. Bientôt les Comédiens , sûrs de l'impunité , la procureront encore à leurs imitateurs : c'est par eux qu'aura commencé le désordre ; mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes , la Jeunesse , les riches , les gens oisifs , tout sera pour eux , tout éludera des loix qui les gênent , tout favorisera leur licence : chacun , cherchant à les satisfaire , croira travailler pour ses plaisirs. Quel homme osera s'opposer à ce torrent , si ce n'est peut-être quelque ancien Pasteur rigide qu'on n'écouterait point , & dont le sens & la gravité passeront pour pédanterie chez une Jeunesse inconsidérée ? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manège à leurs succès , je ne leur donne pas

trente ans pour être les arbitres de l'Etat (a). On verra les aspirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les suffrages ; les élections se feront dans les loges des Actrices , & les chefs d'un peuple libre seront les créatures d'une bande d'Histriions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuse d'outrer la prévoyance ; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive , il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous , ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura cessé de nous effrayer , les Comédiens pourront venir ; ils n'auront plus de mal à nous faire.

VOILA , Monsieur , les considérations que j'avois à proposer au Public & à vous sur la question qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit , à mon avis , tout-à-fait étrangere. Quand mes rai-

(a) On doit toujours se souvenir que , pour que la Comédie se soutienne à Genève , il faut que ce goût y devienne une fureur ; s'il n'est que modéré , il faudra qu'elle tombe. La raison veut donc qu'en examinant les effets du Théâtre , on les mesure sur une cause capable de le soutenir.

sons , moins fortes qu'elles ne me paroissent , n'auroient pas un poids suffisant pour contre-balancer les vôtres , vous conviendrez au-moins que , dans un aussi petit Etat que la République de Geneve , toutes innovations sont dangereuses , & qu'il n'en faut jamais faire sans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la pressante nécessité de celle-ci. Où sont les désordres qui nous forcent de recourir à un expédient si suspect ? Tout est-il perdu sans cela ? Notre ville est-elle si grande ; le vice & l'oisiveté y ont-ils déjà fait un tel progrès, qu'elle ne puisse plus désormais subsister sans Spectacles ? Vous nous dites qu'elle en souffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs ; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaises mœurs & attaquer les bonnes : car ce dernier effet dépend moins des qualités du Spectacle que de l'impression qu'il cause. En ce sens, quel rapport entre quelques farces passageres & une Comédie à demeure , entre les polissonneries d'un Charlatan & les représentations régulières des ouvrages Dramatiques , entre des tréteaux de Foire élevés pour réjouir la populace & un Théâtre estimé où les honnêtes gens pen-

feront s'instruire ? L'un de ces amusemens est sans conséquence & reste oublié dès le lendemain ; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il est permis d'amuser les enfans , & peut être enfant qui veut , sans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades Spectacles manquent de goût , tant mieux : on s'en rebutera plus vite ; s'ils sont grossiers , ils seront moins séduisants. Le vice ne s'insinue guere en choquant l'honnêteté , mais en prenant son image ; & les mots sales sont plus contraires à la politesse qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expressions sont toujours plus recherchées , & les oreilles plus scrupuleuses dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la Jeunesse qui les écoute ? Si sont bien les discrets propos du Théâtre ; & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une seule représentation de l'Oracle.

AU reste , j'avoue que j'aimerois mieux , quant à moi , que nous pussions nous passer entièrement de tous ces trétaux , & que petits & grands nous scussions tirer nos plaisirs & nos devoirs de notre état

& de nous-mêmes ; mais de ce qu'on devroit peut-être chasser les Bateleurs , il ne s'ensuit pas qu'il faille appeller les Comédiens. Vous avez vu , dans votre propre pays, la ville de Marseille se défendre long-tems d'une pareille innovation, résister même aux ordres réitérés du Ministre, & garder encore , dans ce mépris d'un amusement frivole , une image honorable de son ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la sienne !

QU'ON ne pense pas , sur-tout , faire un pareil établissement par maniere d'essai , fauf à l'abolir quand on en sentira les inconvéniens : car ces inconvéniens ne se détruisent pas avec le Théâtre qui les produit : ils restent quand leur cause est ôtée ; & , dès qu'on commence à les sentir , ils sont irremédiables. Nos mœurs altérées , nos goûts changés ne se rétabliront pas comme ils se feront corrompus ; nos plaisirs mêmes , nos innocens plaisirs auront perdu leurs charmes ; le Spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oisiveté devenue nécessaire , les vuides du tems que nous ne sçaurons plus remplir , nous rendront à charge à nous-mêmes ; les Comédiens en partant nous laisseront

l'ennui pour arrhes de leur retour ; il nous forcera bientôt à les rappeler ou à faire pis : nous aurons mal fait d'établir la Comédie ; nous ferons mal de la laisser subsister , nous ferons mal de la détruire : après la première faute , nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

QUOI ! ne faut-il donc aucun Spectacle dans une République ? Au-contraire , il en faut beaucoup. C'est dans les Républiques qu'ils sont nés , c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent & de former entr'eux les doux liens du plaisir & de la joie , qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer & de rester à jamais unis ? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques ; ayons-en davantage encore , je n'en ferai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces Spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur ; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le silence & l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloisons , que pointes de fer , que soldats , qu'affligeantes images de la servitude & de l'inégalité. Non , peuples heureux , ce

ne font pas là vos fêtes. C'est en plein air , c'est sous le ciel qu'il faut vous rassembler & vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient efféminés ni mercénaires , que rien de ce qui sent la contrainte & l'intérêt ne les empoisonne , qu'ils soient libres & généreux comme vous, que le soleil éclaire vos innocens Spectacles ; vous en formerez un vous - mêmes , le plus digne qu'il puisse éclairer.

MAIS quels seront enfin les objets de ces Spectacles ? Qu'y montrera - t - on ? Rien , si l'on veut. Avec la liberté , partout où regne l'affluence , le bien-être y regne aussi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs , rassemblez-y le peuple , & vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les Spectateurs en Spectacle ; rendez - les Acteurs eux - mêmes ; faites que chacun se voie & s'aime dans les autres , afin que tous en soient mieux unis. Je n'ai pas besoin de renvoyer aux jeux des anciens Grecs : il en est de plus modernes , il en est d'existans encore , & je les trouve précisément parmi nous. Nous avons tous les ans des revûes , des

prix publics, des Rois de l'arquebuse, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établissemens si utiles (*b*) & si agréables; on ne peut trop avoir de semblables Rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre dispos & robustes, ce que nous faisons pour nous exercer aux armes? La République a-t-elle moins besoin d'ouvriers que de sol-

(*b*) Il ne suffit pas que le peuple ait du pain & vive dans sa condition. Il faut qu'il y vive agréablement, afin qu'il en remplisse mieux les devoirs, qu'il se tourmente moins pour en sortir, & que l'ordre public soit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne pense à ce que chacun se plaise dans son état. Le manège & l'esprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement: tout va mal, quand l'un aspire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer son métier pour le bien faire. L'affiette de l'Etat n'est bonne & solide que quand, tous se sentant à leur place, les forces particulières se réunissent & concourent au bien public, au lieu de s'user l'une contre l'autre, comme elles font dans tout Etat mal constitué. Cela posé, que doit-on penser de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaisirs & toute espèce d'amusement, comme autant de distractions qui le détournent de son travail? Cette maxime est barbare & fautive.

daté ? Pourquoi, sur le modèle des prix militaires, ne fonderions-nous pas d'autres prix de Gymnastique, pour la lutte, pour la course, pour le disque, pour divers exercices du corps ? Pourquoi n'animerions-nous pas nos Barriers par des joûtes sur le Lac ? Y auroit-il au monde un plus brillant Spectacle que de voir, sur ce vaste & superbe bassin, des centaines de bateaux, élégamment équipés, partir à la fois au signal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis servir de cortège au vainqueur revenant

Tant pis, si le peuple n'a de tems que pour gagner son pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie : autrement il ne le gagnera pas long-tems. Ce Dieu juste & bien-faisant, qui veut qu'il s'occupe, veut aussi qu'il se délasse : la Nature lui impose également l'exercice & le repos, le plaisir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux : donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amusemens qui lui fassent aimer son état & l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainsi perdus feront mieux valoir tous les autres. Présidez à ses plaisirs pour les rendre honnêtes ; c'est le vrai moyen d'animer ses travaux.

en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces sortes de fêtes ne sont dispendieuses, qu'autant qu'on le veut bien, & le seul concours les rend assez magnifiques. Cependant il faut y avoir assisté chez le Genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus : ce n'est plus ce peuple si rangé qui ne se départ point de ses regles économiques ; ce n'est plus ce long raisonneur qui pèse tout jusqu'à la plaisanterie à la balance du jugement. Il est vif, gai, caressant ; son cœur est alors dans ses yeux, comme il est toujours sur ses lèvres ; il cherche à communiquer sa joie & ses plaisirs ; il invite, il presse, il force, il se dispute les survenans. Toutes les sociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il est presque indifférent à quelle table on se mette : ce seroit l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profusion ; mais cette profusion même est alors bien placée, & l'aspect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'HIVER, tems consacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes

publiques. Il en est pourtant une espece dont je voudrois bien qu'on se fît moins de scrupule , sçavoir les bals entre de jeunes personnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse & des assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter ; que l'un & l'autre de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la Nature , & que ce fût un crime à ceux qui sont destinés à s'unir , de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils suivent leur destination , & certainement le premier & le plus saint de tous les liens de la Société est le mariage. Toutes les fausses Religions combattent la Nature ; la nôtre seule , qui la suit & la regle , annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajoûter, sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil , des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas & que tout bon gouvernement condamne ; mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre , & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans

une assemblée où les yeux du Public incessamment ouverts sur elles les forcent à la réserve, à la modestie, à s'observer avec le plus grand soin ? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable, salutaire, propre à la vivacité des jeunes gens, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienléance, & auquel le Spectateur impose une gravité dont on n'oseroit fortir un instant ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du moins quant à la figure, & de se montrer, avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire ? & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose ?

QU'ARRIVE-T-IL dans ces lieux où regne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne

ſçait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne fervile, & la trifteffe, & l'ennui ? On élude une tyrannie inſupportable que la Nature & la raifon défavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une Jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher, comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joie aime à ſ'évaporer au grand jour ; mais le vice eſt ami des ténèbres, & jamais l'innocence & le myſtère n'habiterent long-tems enſemble.

POUR moi, loin de blâmer de ſi ſimples amuſemens, je voudrois au-contraire qu'ils fuſſent publiquement autorifés, & qu'on y prévînt tout défordre particulier en les convertiſſant en bals ſolemnels & périodiques, ouverts indiftinctement à toute la Jeuneſſe à marier. Je voudrois qu'un Magiſtrat (c), nommé par le

(c) A chaque corps de métier, à chacune des ſociétés publiques dont eſt compoſé notre Etat, préſide un de ces Magiſtrats, ſous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils aſſiſtent à toutes
Conſeil,

Conseil, ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y assistassent, pour veiller sur leurs enfans, pour être témoins de leur grace & de leur adresse, des applaudissemens qu'ils auroient mérités, & jouir ainsi du plus doux Spectacle qui puisse toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute personne mariée y fût admise au nombre des Spectateurs & des Juges, fans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle-même : car à quelle fin honnête pourroit-elle se donner ainsi en montre au Public ? Je voudrois qu'on formât dans la salle une enceinte commode & honorable, destinée aux gens âgés de l'un & de l'autre sexe, qui ayant déjà donné des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petits en-

les assemblées & même aux festins. Leur présence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'association ; mais elle maintient tout le monde dans le respect qu'on doit porter aux loix, aux mœurs, à la décence, même au sein de la joie & du plaisir. Cette institution est très-belle, & forme un des grands liens qui unissent le peuple à ses chefs.

fans se préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne sortît fans saluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinssent, avant de commencer leur danse & après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à respecter la Vieillesse. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette assemblée un certain coup d'œil attendrissant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de souvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un Spectateur sensible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune personne qui, durant les précédens, se seroit comportée le plus honnêtement, le plus modestement, & auroit plû davantage à tout le monde au jugement du parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *Seigneur - Commis* (d), & du titre de Reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même assemblée on la reconduisît en cortége, que le pere & la mere fussent félicités &

(d) Voyez la note précédente.

remerciés d'avoir une fille si bien née & de l'élever si bien. Enfin je voudroie que, si elle venoit à se marier dans le cours de l'an, la Seigneurie lui fit un présent, ou lui accordât quelque distinction publique, afin que cet honneur fût une chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir un sujet de plaisanterie.

IL est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient? Ayant plus d'affauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée? N'est-elle pas un don de la Nature, ainsi que les talens? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne & puissent contenter l'amour propre, sans offenser la vertu?

EN perfectionnant ce projet dans les mêmes vûes, sous un air de galanterie & d'amusement, on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La Jeunesse, ayant des rendez-vous

& honnêtes , feroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque sexe fe livreroit plus patiemment , dans les intervalles , aux occupations & aux plaisirs qui lui font propres , & s'en consoleroit plus aisément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la ressource d'un Spectacle agréable , sur-tout aux peres & meres. Les soins pour la parure de leurs filles seroient pour les femmes un objet d'amusement qui feroit diversion à beaucoup d'autres ; & cette parure , ayant un objet innocent & louable , seroit-là tout - à - fait à sa place. Ces occasions de s'assembler pour s'unir , & d'arranger des établissemens , seroient des moyens fréquens de rapprocher des familles divisées & d'affermir la paix , si nécessaire dans notre Etat. Sans altérer l'autorité des peres , les inclinations des enfans seroient un peu plus en liberté ; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur ; les convenances d'âge , d'humeur , de goût , de caractère seroient un peu plus consultées ; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal assortis , quand on les suit aux dépens des autres. Les liaisons deve-

nant plus faciles , les mariages seroient plus fréquens ; ces mariages , moins circonscrits par les mêmes conditions , préviendroient les partis , tempéreroient l'excessive inégalité , maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'esprit de sa constitution ; ces bals ainsi dirigés ressembleroient moins à un Spectacle public , qu'à l'assemblée d'une grande famille ; & du sein de la joie & des plaisirs naîtroient la conservation , la concorde & la prospérité de la République (e).

SUR ces idées , il seroit aisé d'établir à peu de frais, & sans danger, plus de Spec-

(e) Il me paroît plaissant d'imaginer quelquefois les jugemens que plusieurs porteront de mes goûts sur mes écrits. Sur celui-ci , l'on ne manquera pas de dire : cet homme est fou de la danse ; je m'ennuie à voir danser : il ne peut souffrir la Comédie ; j'aime la Comédie à la passion : il a de l'aversion pour les femmes ; je ne serai que trop bien justifié là-dessus : il est mécontent des Comédiens ; j'ai tout sujet de m'en louer , & l'amitié du seul d'entre eux que j'ai connu particulièrement ne peut qu'honorer un honnête homme. Même jugement sur les Poètes dont je suis forcé de censurer les pieces : ceux qui sont morts ne seront pas de mon goût , & je serai piqué contre les

tacles qu'il n'en faudroit pour rendre le séjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au-

vivans. La vérité est que Racine me charme & que je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de Moliere. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'est qu'ayant peu fréquenté ses pieces & manquant de livres, il ne m'est pas assez resté dans la mémoire pour le citer. Quant à l'Auteur d'Atrée & de Catilina, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, & ce fut pour en recevoir un service. J'estime son génie & respecte sa vieillesse; mais quelque honneur que je porte à sa personne, je ne dois que justice à ses pieces, & je ne sçais point acquitter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'inspirent quelque fierté, c'est par la pureté d'intention qui les dicte, c'est par un désintéressement dont peu d'Auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter. Jamais vûe particuliere ne souilla le desir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main, & j'ai presque toujours écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impendere vero* : voilà la devise que j'ai choisie & dont je me sens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement; craignez mes erreurs & non ma mauvaise foi. L'amour du bien public est la seule passion qui me fait par-

moins pour voir une chose unique : quoiqu'à dire le vrai , sur beaucoup de fortes raisons, je regarde ces concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage ; & je suis persuadé , quant à moi , que jamais étranger n'entra dans Geneve , qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

M A I S sçavez-vous, Monsieur , qu'il l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs ? Les Genevois mêmes,

ler au Public : je sçais alors m'oublier moi-même ; & , si quelqu'un m'offense , je me tais sur son compte , de peur que la colere ne me rende injuste. Cette maxime est bonne à mes ennemis , en ce qu'ils me nuisent à leur aise & sans crainte de représailles ; aux Lecteurs qui ne craignent pas que ma haine leur en impose , & sur-tout à moi qui , restant en paix , tandis qu'on m'outrage , n'ai du - moins que le mal qu'on me fait , & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité à qui j'ai consacré ma vie , non jamais mes passions ne souilleront le sincere amour que j'ai pour toi ; l'intérêt ni la crainte ne sçauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir ; & ma plume ne te refusera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance.

qui , avec un sincere amour pour leur pays , ont tous une si grande inclination pour les voyages, qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos Citoyens épars dans le reste de l'Europe & du Monde , vivent & meurent loin de la patrie ; & je me citerois moi-même avec plus de douleur , si j'y étois moins inutile. Je sçais que nous sommes forcés d'aller chercher au loin les ressources que notre terrain nous refuse , & que nous pourrions difficilement subsister , si nous nous y tenions renfermés ; mais au moins que ce bannissement ne soit pas éternel pour tous. Que ceux dont le Ciel a béni les travaux viennent , comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche ; réjouir leurs concitoyens du spectacle de leur fortune ; animer l'émulation des jeunes gens ; enrichir leur pays de leur richesse ; & jouir modestement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des Théâtres , toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs , qu'on les y fera revenir ? Quitteront-ils la Comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve ? Non , non , Monsieur ; ce n'est pas ainsi qu'on les peut ramener. Il faut que

chacun sente qu'il ne sçauroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays ; il faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter ; il faut que le souvenir de leurs premiers exercices , de leurs premiers Spectacles , de leurs premiers plaisirs , reste profondément gravé dans leurs cœurs ; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent & se renforcent dans un âge avancé , tandis que mille autres s'effacent ; il faut qu'au milieu de la pompe des grands Etats & de leur triste magnificence , une voix secrète leur crie incessamment au fond de l'ame : Ah ! où sont les jeux & les fêtes de ma jeunesse ? Où est la concorde des citoyens ? Où est la fraternité publique ? Où est la pure joie & la véritable allégresse ? Où sont la paix , la liberté , l'équité , l'innocence ? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu ! avec le cœur du Genevois , avec une ville aussi riante , un pays aussi charmant , un gouvernement aussi juste , des plaisirs si vrais & si purs , & tout ce qu'il faut pour sçavoir les goûter , à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie ?

AINSI rappelloit ses citoyens , par des fêtes modestes & des jeux sans éclat ,

cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer ; ainsi dans Athenes parmi les beaux arts , ainsi dans Suse au sein du luxe & de la mollesse , le Spartiate ennuyé soupiroit après ses grossiers festins & ses fatigans exercices. C'est à Sparte que , dans une laborieuse oisiveté , tout étoit plaisir & Spectacle ; c'est-là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations , & que les moindres délassemens formoient une instruction publique ; c'est-là que les citoyens , continuellement assemblés , consacroient la vie entière à des amusemens qui faisoient la grande affaire de l'Etat , & à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'ENTENDS déjà les plaisans me demander si , parmi tant de merveilleuses instructions , je ne veux point aussi , dans nos fêtes Genevoises , introduire les danses des jeunes Lacédémoniennes ? Je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & les cœurs assez chastes pour supporter un tel Spectacle , & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Geneve , comme à Sparte , couvertes de l'honnêteté publique ; mais , quelque estime que je fasse de mes compatriotes , je

ſçais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens , & je ne leur propoſe , des inſtitutions de ceux-ci , que celles dont ils ne ſont pas encore incapables. Si le ſage Plutarque ſ'eſt chargé de juſtifier l'uſage en queſtion , pourquoi faut-il que je m'en charge après lui ? Tout eſt dit , en avouant que cet uſage ne convenoit qu'aux élèves de Lycurgue ; que leur vie frugale & laborieufe , leurs mœurs pures & ſévères , la force d'ame qui leur étoit propre , pouvoient ſeules rendre innocent , ſous leurs yeux , un Spectacle ſi choquant pour tout peuple qui n'eſt qu'honnête.

MAIS penſe-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins ſon danger qu'une nudité abſolue , dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût ? Ne ſçait-on pas que les ſtatues & les tableaux n'offenſent les yeux que quand un mélange de vêtemens rend les nudités obſcènes ? Le pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné : c'eſt par l'entremiſe de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'eſt elle qui prend ſoin d'irriter les deſirs , en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature ; c'eſt elle qui découvre à

l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud , mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste , au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les desirs. Une jeune Chinoise , avançant un bout du pied couvert & chaussé , fera plus de ravage à Pékin que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & si peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui , quand on ne montre moins que pour faire désirer davantage , quand l'obstacle qu'on oppose aux yeux ne sert qu'à mieux irriter l'imagination , quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose :

Heu ! malè tùm mites defendit pampinus uvas.

TERMINONS ces nombreuses digressions. Grace au Ciel voici la dernière : je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modele de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seulement par leur objet , mais aussi par leur simplicité que je les trouve recommandables : sans pompe , sans luxe , sans appareil , tout y respi-

roit, avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes, un certain esprit martial convenable à des hommes libres (a). Sans affaires & sans

(a) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un Spectacle assez simple, & dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le tems & la diversité des objets. Le Régiment de S. Gervais avoit fait l'exercice, & , selon la coutume, on avoit soupe par compagnies; la plupart de ceux qui les composoient se rassemblèrent après le souper dans la place S. Gervais & se mirent à danser tous ensemble, Officiers & soldats, autour de la fontaine, sur le bassin de laquelle étoient montés les Tambours, les Fifres, & ceux qui portoient les flambeaux. Une danse de gens égayés par un long repas sembleroit n'offrir rien de fort intéressant à voir; cependant l'accord de cinq ou six cents hommes en uniforme, se tenant tous par la main, & formant une longue bande qui serpentoit en cadence & sans confusion, avec mille tours & retours, mille especes d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des Tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au sein du plaisir, tout cela formoit une sensation très-vive qu'on ne pouvoit supporter de sang-froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées, toutes se releverent. Bientôt les fenêtres furent pleines de spectatrices qui donnoient un nouveau zele aux Acteurs; elles ne purent tenir long-

plaisirs , au moins de ce qui porte ces noms parmi nous , ils passaient , dans cette douce uniformité , la journée , sans la trouver trop longue ; & la vie , sans la trou-

veins à leurs fenêtres , elles descendirent ; les maitresses venoient voir leurs maris , les servantes apportèrent du vin , les enfans mêmes , éveillés par le bruit , accoururent demi-vêtus entre les peres & les meres. La danse fut suspendue ; ce ne furent qu'embrassemens , ris , fantés , caresses. Il résulta de tout cela un attendrissement général que je ne sçauois peindre , mais que , dans l'allégresse universelle , on éprouve assez naturellement au milieu de tout ce qui nous est cher. Mon pere , en m'embrassant , fut saisi d'un treffaillement que je crois sentir & partager encore. Jean-Jacques , me disoit-il , aime ton pays. Vois - tu ces bons Genevois ? ils sont tous amis , ils sont tous freres ; la joie & la concorde regnent au milieu d'eux. Tu es Genevois : tu verras un jour d'autres peuples ; mais quand tu voyagerois autant que ton pere , tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danse , il n'y eut plus moyen : on ne sçavoit plus ce qu'on faisoit , toutes les têtes étoient tournées d'une ivresse plus douce que celle du vin. Après avoir resté quelque tems encore à rire & à causer sur la place , il fallut se séparer , chacun se retira paisiblement avec sa famille ; & voilà comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris , non pas en troublant leurs plaisirs , mais en allant les partager. Je sens

ver trop courte. Ils s'en retournoient chaque soir, gais & dispos, prendre leur frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertissemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danses en autant de bandes, selon la différence des âges; & ces danses se faisoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la première, en chantant le couplet suivant :

Nous avons été jadis ;

Jeunes, vaillans & hardis.

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence :

Nous le sommes maintenant ;

A l'épreuve à tout venant.

Ensuite venoient les enfans qui leur répon-

bien que ce Spectacle dont je fus si touché, seroit sans attrait pour mille autres : il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le sentir. Non ; il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais sentimens de la Nature ne regnent que sur le peuple. Ah ! Dignité, fille de l'Orgueil & mere de l'Ennui, jamais tes tristes esclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie ?

doient , en chantant de toute leur force :

Et nous bientôt le ferons ,

Qui tous vous surpasserons.

VOILA , Monsieur , les Spectacles qu'il faut à des Républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet essai , si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs , j'en prévois les tristes effets ; j'en ai montré quelques-uns , j'en pourrois montrer davantage ; mais c'est trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos Magistrats sçaura prévenir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi. Il me suffit d'en avoir dit assez pour consoler la Jeunesse de mon pays d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la patrie. J'exhorte cette heureuse Jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître & mériter son sort ! Puisse-t-elle sentir toujours combien le solide bonheur est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent ! Puisse-t-elle transmettre à ses descendans les vertus , la liberté , la paix qu'elle tient de ses peres ! C'est le dernier vœu par lequel je finis mes écrits ; c'est celui par lequel finira ma vie.

LETTRE

LETTRE
A M. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENÈVE ;
*Par M. D'ALEMBERT ;
de l'Académie Française ,
en réponse à la précédente.*

Quittez - moi votre serpe , instrument
de dommage.

LA FONT. L. XII. Fab. XX.





LETTRE
A M. ROUSSEAU;
CITOYEN DE GENÈVE.



A lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, MONSIEUR, sur l'article *Genève* de l'Encyclopédie, a eu tout le succès que vous deviez en attendre. En intéressant les Philosophes par les vérités répandues dans votre ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre style, vous avez encore sçu plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous eussiez peut-être marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propose pas de répondre précisément à votre Lettre, mais de m'entretenir avec vous sur ce qui en fait le

sujet , & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaises ; il seroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre , & je ne cherche point à écrire des choses brillantes , mais des choses vraies.

UNE autre raison m'engage à ne pas demeurer dans le silence ; c'est la reconnaissance que je vous dois des égards avec lesquels vous m'avez combattu. Sur ce point seul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux Gens de Lettres un exemple digne de vous , & qu'ils imiteront peut-être enfin , quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la satyre & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique , elle seroit plus honorable à ceux qui l'exercent , & plus utile à ceux qui en font l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant ; on ne songeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une estime réciproques ; la vérité seroit connue , & personne ne seroit offensé ; car c'est moins la vérité qui blesse , que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois

objets principaux; d'attaquer les Spectacles pris en eux-mêmes; de montrer que, quand la Morale pourroit les tolérer, la constitution de Genève ne lui permettroit pas d'en avoir; de justifier enfin les Pasteurs de votre Eglise sur les sentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je suivrai ces trois objets avec vous, & je m'arrêterai d'abord sur le premier, comme sur celui qui intéresse le plus grand nombre des Lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me sera possible; il n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lû, & je ne dois pas me flatter d'être aussi heureux en écarts.

LE caractère de votre Philosophie, Monsieur, est d'être ferme & inexorable dans sa marche. Vos principes posés, les conséquences sont ce qu'elles peuvent; tant pis pour nous si elles sont fâcheuses; mais à quelque point qu'elles le soient, elles ne vous le paroissent jamais assez pour vous forcer à revenir sur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections

en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me semble voir en vous (la comparaison ne vous offenserá pas sans doute) ce chef intrépide des Réformateurs , qui , pour se défendre d'une hérésie , en avançoit une plus grave ; qui commença par attaquer les Indulgences , & finit par abolir la Messe. Vous avez prétendu que la culture des Sciences & des Arts est nuisible aux mœurs ; on pouvoit vous objecter que dans une société policée cette culture est du moins nécessaire jusqu'à un certain point , & vous prier d'en fixer les bornes : vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud , & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits , qu'en nous réduisant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéra François avoient si bien prouvé avant vous , que nous n'avons point de musique , vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir , & que si nous en avions une , ce seroit tant pis pour nous*. Enfin dans la vue d'inspirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la Comédie , vous la représentez comme une des plus pernicieuses inventions des hommes , & , pour me

servir de vos propres termes , comme un divertissement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

VOUS procédez avec ordre , & ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les Spectacles que comme un amusement , cette raison seule vous paroît suffire pour les condamner. *La vie est si courte* , dites-vous , *& le tems si précieux !* Qui en doute , Monsieur ? Mais en même tems la vie est si malheureuse , & le plaisir si rare ! Pourquoi envier aux hommes , destinés presque uniquement par la Nature à pleurer & à mourir , quelques délassemens passagers , qui les aident à supporter l'amertume ou l'insipidité de leur existence ? Si les Spectacles , considérés sous ce point de vue , ont un défaut à mes yeux , c'est d'être pour nous une distraction trop légère & un amusement trop foible , précisément par cette raison qu'ils se présentent trop à nous sous la seule idée d'amusement , & d'amusement nécessaire à notre oisiveté. L'illusion se trouvant rarement dans les représentations théâtrales , nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laisse presque entièrement à nous. D'ailleurs le plaisir

superficiel & momentané qu'elles peuvent produire , est encore affoibli par la nature de ce plaisir même , qui, tout imparfait qu'il est , a l'inconvénient d'être trop recherché , & , si on peut parler de la sorte , appelé de trop loin. Il a fallu , ce me semble , pour imaginer un pareil genre de divertissement , que les hommes en eussent auparavant essayé & usé de bien des especes. Quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraisemblablement un Prince) doit avoir eu la première idée de cet amusement raffiné , qui consiste à représenter sur des planches les infortunes & les travers de nos semblables pour nous consoler ou nous guérir des nôtres, & à nous rendre Spectateurs de la vie , d'Acteurs que nous y sommes , pour nous en adoucir le poids & les malheurs. Cette réflexion triste vient quelquefois troubler le plaisir que je goûte au Théâtre ; à travers les impressions agréables de la scène , j'apperçois de tems en tems , malgré moi , & avec une sorte de chagrin , l'empreinte fâcheuse de son origine ; surtout dans ces momens de repos , où l'action suspendue & refroidie laissant l'imagination tranquille , ne montre plus que la représentation au lieu de la chose , &

l'Acteur au lieu du personnage. Telle est, Monsieur, la triste destinée de l'homme jusques dans les plaisirs mêmes; moins il peut s'en passer, moins il les goûte; & plus il y met de soins & d'étude, moins leur impression est sensible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du Théâtre, jettons les yeux sur ces maisons décorées par la vanité & par l'opulence, que le Vulgaire croit un séjour de délices; & où les raffinemens d'un luxe recherché brillent de toutes parts; elles ne rappellent que trop souvent au riche blazé qui les a fait construire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces raffinemens nécessaires.

QUOI qu'il en soit, Monsieur, nous avons trop besoin de plaisirs, pour nous rendre difficiles sur le nombre ou sur le choix. Sans doute tous nos divertissemens forcés & factices, inventés & mis en usage par l'oïveté, sont bien au-dessous des plaisirs si purs & si simples que devroient nous offrir les devoirs de Citoyen, d'ami, d'époux, de fils, & de pere: mais rendez-nous donc, si vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles & moins tristes: ou souffrez qu'après les avoir rem-

plis de notre mieux , nous nous consolons , de notre mieux aussi , des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux , & par conséquent les Citoyens moins rares , les amis plus sensibles & plus constans , les peres plus justes , les enfans plus tendres , les femmes plus fidelles & plus vraies ; nous ne chercherons point alors d'autres plaisirs que ceux qu'on goûte au sein de l'amitié , de la patrie , de la Nature & de l'amour. Mais il y a long-tems , vous le sçavez , que le siecle d'Astrée n'existe plus que dans les fables , si même il a jamais existé ailleurs. Solon disoit qu'il avoit donné aux Athéniens , non les meilleures loix en elles-mêmes , mais les meilleures qu'ils pussent observer. Il en est ainsi des devoirs qu'une saine Philosophie prescrit aux hommes , & des plaisirs qu'elle leur permet. Elle doit nous supposer & nous prendre tels que nous sommes , pleins de passions & de foibleesses , mécontents de nous-mêmes & des autres , réunissant à un penchant naturel pour l'oïseté , l'inquiétude & l'activité dans les desirs. Que reste - t - il à faire à la Philosophie , que de pallier à nos yeux , par les distractions qu'elle nous offre , l'agitation qui nous

tourmente ou la langueur qui nous consume ? Peu de personnes ont , comme vous , Monsieur , la force de chercher leur bonheur dans la triste & uniforme tranquillité de la solitude. Mais cette ressource ne vous manque - t - elle jamais à vous-même ? N'éprouvez - vous jamais au sein du repos , & quelquefois du travail, ces momens de dégoût & d'ennui qui rendent nécessaires les délassemens ou les distractions ? La Société seroit d'ailleurs trop malheureuse , si tous ceux qui peuvent se suffire ainsi que vous , s'en bannissoient par un exil volontaire. Le sage en fuyant les hommes , c'est-à-dire , en évitant de s'y livrer ; (car c'est la seule maniere dont il doit les fuir) , leur est au moins redevable de ses instructions & de son exemple ; c'est au milieu de ses semblables que l'Etre suprême lui a marqué son séjour , & il n'est pas plus permis aux Philosophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

J E reviens aux plaisirs du Théâtre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la Chaire , cet argument si rebattu contre les Spectacles : qu'ils sont contraires à l'esprit du Christianisme , qui

nous oblige de nous mortifier sans cesse. On s'interdiroit , sur ce principe , les délassemens que la Religion condamne le moins. Les Solitaires austeres de Port-Royal , grands Prédicateurs de la mortification chrétienne , & par cette raison , grands adversaires de la Comédie , ne se refusoient pas dans leur solitude , comme l'a remarqué Racine , le plaisir de faire des fabots , & celui de tourner les Jésuites en ridicule.

IL semble donc que les Spectacles , à ne les considérer encore que du côté de l'amusement , peuvent être accordés aux hommes , du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui souffrent. Mais ce n'est pas seulement un jouet qu'on a prétendu leur donner ; ce sont des leçons utiles , déguisées sous l'apparence du plaisir. Non-seulement on a voulu distraire de leurs peines ces enfans adultes ; on a voulu que ce Théâtre où ils ne vont en apparence que pour rire ou pour pleurer , devînt pour eux , presque sans qu'ils s'en apperçussent , une école de mœurs & de vertu. Voilà , Monsieur , de quoi vous croyez le Théâtre incapable ; vous lui attribuez même un effet absolument con-

traire , & vous prétendez le prouver.

JE conviens d'abord avec vous , que les Ecrivains dramatiques ont pour but principal de plaire , & que celui d'être utiles est tout au plus le second ; mais qu'il importe , s'ils sont en effet utiles , que ce soit leur premier ou leur second objet ? Soyons de bonne foi , Monsieur , avec nous-mêmes , & convenons que les Auteurs de Théâtre n'ont rien en cela qui les distingue des autres. L'estime publique est le but principal de tout Ecrivain ; & la première vérité qu'il veut apprendre à ses Lecteurs , c'est qu'il est digne de cette estime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ses ouvrages ; l'indifférence se tait , & ne fait point tant de bruit ; les injures même dites à une Nation ne sont quelquefois qu'un moyen plus piquant de se rappeler à son souvenir ; & le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois , si les Athéniens eussent passé leur chemin sans le regarder & sans l'entendre. La vraie Philosophie ne consiste point à fouler aux pieds la gloire , & encore moins à le dire ; mais à n'en pas faire dépendre son bonheur , même en tâchant

de la mériter. On n'écrit donc , Monsieur , que pour être lu , & on ne veut être lu que pour être estimé ; j'ajoute , pour être estimé de la multitude , de cette multitude même , dont on fait d'ailleurs (& avec raison) si peu de cas. Une voix secrète & importune nous crie , que ce qui est beau , grand & vrai , plaît à tout le monde , & que ce qui n'obtient pas le suffrage général , manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainsi quand on cherche les éloges du Vulgaire , c'est moins comme une récompense flatteuse en elle-même , que comme le gage le plus sûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour propre qui n'annonce que des prétentions modérées , en déclarant qu'il se borne à l'approbation du petit nombre , est un amour propre timide qui se console d'avance , ou un amour propre mécontent qui se console après coup. Mais quel que soit le but d'un Ecrivain , soit d'être loué , soit d'être utile , ce but n'importe guere au Public : ce n'est point là ce qui regle son jugement , c'est uniquement le degré de plaisir ou de lumière qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'instruisent , il encourage ceux qui l'amusement , il applaudit ceux qui l'instruisent en

amufant. Or les bonnes pieces de Théâtre me paroiffent réunir ces deux derniers avantages. C'est la Morale mife en action, ce font les préceptes réduits en exemples. La Tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes ; la Comédie, les ridicules attachés à leurs défauts : l'une & l'autre mettent fous les yeux ce que la Morale ne montre que d'une maniere abstraite & dans une efpece de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvemens qu'elles excitent en nous, les fentimens dont la Nature a mis le germe dans nos ames.

ON va, fclon vous, s'ifoler au Spectacle, on y va oublier fes proches, fes concitoyens & fes amis. Le Spectacle eft au contraire celui de tous nos plaifirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous préfente de la vie humaine, & par les impreffions qu'il nous donne & qu'il nous laiffe. Un Poëte dans fon enthoufiafme, un Géometre dans fes méditations profondes, font bien plus ifolés qu'on ne l'eft au Théâtre. Mais quand les plaifirs de la fcène nous feroient perdre pour un moment le fouvenir de

nos semblables , n'est-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache , de tout amusement qui nous entraîne ? Combien de momens dans la vie , où l'homme le plus vertueux oublie ses compatriotes & ses amis sans les aimer moins ! & vous-même , Monsieur , n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penser toujours ?

Vous avez bien de la peine , ajoutez-vous , à concevoir cette regle de la Poétique des Anciens , que le Théâtre purge les passions en les excitant. La regle , ce me semble , est vraie , mais elle a le défaut d'être mal énoncée ; & c'est sans doute par cette raison qu'elle a produit tant de disputes , qu'on se seroit épargnées si on avoit voulu s'entendre. Les passions dont le Théâtre tend à nous garantir ne sont pas celles qu'il excite ; mais il nous en garantit en excitant en nous les passions contraires ; j'entends ici par *passion* , avec la plupart des Ecrivains de morale , toute affection vive & profonde , qui nous attache fortement à son objet. En ce sens , la Tragédie se sert des passions utiles & louables , pour réprimer les passions blâmables & nuisibles ; elle
emploie ;

emploie , par exemple , les larmes & la compassion dans Zaire , pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux ; l'amour de la patrie dans Brutus , pour nous guérir de l'ambition ; la terreur & la crainte de la vengeance céleste dans Sémiramis , pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais si avec quelques Philosophes on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles , il faudra pour lors se borner à dire , que le Théâtre les corrige en nous rappelant aux affections naturelles ou vertueuses , que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes passions.

» VOILA , objectez-vous , un remede
 » bien foible & recherché bien loin :
 » l'homme est naturellement bon ; l'a-
 » mour de la vertu , quoi qu'en disent
 » les Philosophes , est inné dans nous ;
 » il n'y a personne , excepté les scélérats
 » de profession , qui , avant d'entendre
 » une Tragédie , ne soit déjà persuadé
 » des vérités dont elle va nous instruire ;
 » & à l'égard des hommes plongés dans
 » le crime , ces vérités sont bien inutiles
 » à leur faire entendre , & leur cœur n'a
 » point d'oreilles ». L'homme est naturel-

lement bon , je le veux ; cette question demanderoit un trop long examen ; mais vous conviendrez du moins que la Société , l'intérêt , l'exemple , peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que quand il voudra consulter sa raison , il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu : & c'est en ce seul sens que vous pouvez regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous ; car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* & les enfans à la mammelle aient aucune notion du juste & de l'injuste. Mais la raison ayant à combattre en nous des passions , qui étouffent sa voix , emprunte le secours du Théâtre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons besoin d'apprendre. Si ces vérités glissent sur les scélérats décidés , elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile ; elles s'y fortifient quand elles y étoient déjà gravées ; incapables peut-être de ramener les hommes perdus , elles sont au moins propres à empêcher les autres de se perdre. Car la morale est comme la médecine ; beaucoup plus sûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux , que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'EFFET de la morale du Théâtre est donc moins d'opérer un changement subit dans les cœurs corrompus , que de prémunir contre le vice les âmes foibles par l'exercice des sentimens honnêtes , & d'affermir dans ces mêmes sentimens les âmes vertueuses. Vous appelez passagers & stériles les mouvemens que le Théâtre excite , parce que la vivacité de ces mouvemens semble ne durer que le tems de la pièce ; mais leur effet , pour être lent & comme insensible , n'en est pas moins réel aux yeux du Philosophe. Ces mouvemens sont des secousses par lesquelles le sentiment de la vertu a besoin d'être réveillé dans nous ; c'est un feu qu'il faut de tems en tems ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

VOILA , Monsieur , les fruits naturels de la morale mise en action sur le Théâtre ; voilà les seuls qu'on en puisse attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués , croyez - vous que la morale réduite aux préceptes en produise beaucoup davantage ? Il est bien rare que les meilleurs Livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y sont pas disposés d'avance ; est-ce une raison pour proscrire ces Livres ?

Demandez à nos Prédicateurs les plus fameux combien ils font de conversions par an ; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par siecle , encore faut-il que le siecle soit bon ; sur cette réponse leur défendrez-vous de prêcher , & à nous de les entendre ?

» B E L L E comparaison ! direz - vous ;
 » je veux que nos Prédicateurs & nos
 » Moralistes n'aient pas des succès brillans ; au moins ne font - ils pas grand
 » mal , si ce n'est peut-être celui d'ennuyer quelquefois ; mais c'est précisé-
 » ment parce que les Auteurs de Théâtre
 » nous ennuiant moins , qu'ils nous nuisent
 » davantage. Quelle morale , que celle
 » qui présente si souvent aux yeux des
 » Spectateurs des monstres impunis & des
 » crimes heureux ! Un Atrée qui s'ap-
 » plaudit des horreurs qu'il a exercées
 » contre son frere , un Néron qui em-
 » poisonne Britannicus pour régner en
 » paix , une Médée qui égorge ses enfans,
 » & qui part en insultant au désespoir de
 » leur pere , un Mahomet qui séduit &
 » qui entraîne tout un peuple , victime
 » & instrument de ses fureurs ! Quel
 » affreux Spectacle à montrer aux hom-.

» mes , que des scélérats triomphans » !
 Pourquoi non , Monsieur , si on leur
 rend ces scélérats odieux dans leur triom-
 phe même ? Peut-on mieux nous instruire
 à la vertu , qu'en nous montrant , d'un
 côté , les succès du crime , & en nous fai-
 sant envier , de l'autre , le sort de la vertu
 malheureuse ? Ce n'est pas dans la prof-
 périté ni dans l'élévation qu'on a besoin
 d'apprendre à l'aimer , c'est dans l'abjec-
 tion & dans l'infortune. Or sur cet effet
 du Théâtre , j'en appelle avec confiance
 à votre propre témoignage ; interrogez
 les Spectateurs l'un après l'autre au sortir
 de ces Tragédies que vous croyez une
 école de vice & de crime ; demandez-leur
 lequel ils aimeroient mieux être , de Britan-
 nicus ou de Néron , d'Atrée ou de Thie-
 ste , de Zopire ou de Mahomet. Hésite-
 ront-ils sur la réponse ? Et comment hé-
 siteroient-ils ? Pour nous borner à un seul
 exemple , quelle leçon plus propre à ren-
 dre le fanatisme exécration , & à faire re-
 garder comme des monstres ceux qui l'ins-
 pirent , que cet horrible tableau du qua-
 trieme acte de Mahomet , où l'on voit
 Séide , égaré par un zèle affreux , enfon-
 cer le poignard dans le sein de son pere ?
 Vous voudriez , Monsieur , bannir cette

Tragédie de notre Théâtre ? Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cents ans ! L'esprit philosophique qui l'a dictée feroit de même date parmi nous , & peut-être eût épargné à la nation Françoisë , d'ailleurs si paisible & si douce , les horreurs & les atrocités religieuses auxquelles elle s'est livrée. Si cette Tragédie laisse quelque chose à regretter aux Sages , c'est de n'y voir que les forfaits causés par le zèle d'une fausse Religion , & non les malheurs encore plus déplorables , où le zèle aveugle pour une Religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

CE que je dis ici de Mahomet , je crois pouvoir le dire de même des autres Tragédies qui vous paroissent si dangereuses. Il n'en est , ce me semble , aucune qui ne laisse dans notre ame , après la représentation , quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans Œdipe un Prince , fort à plaindre sans doute , mais toujours coupable , puisqu'il a voulu , contre l'avis même des Dieux , braver sa destinée ; dans Phédre , une femme que la violence de sa passion peut rendre malheureuse , mais non pas excusable , puisqu'elle travaille à perdre

un Prince vertueux dont elle n'a pu se faire aimer; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre humain; dans Médée & dans Atrée, les effets abominables de l'amour criminel & irrité, de la vengeance & de la haine. D'ailleurs, quand ces pieces ne nous enseigneroient directement aucune vérité morale, seroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuses? Il suffiroit pour les justifier de ce reproche, de faire attention aux sentimens louables, ou tout au moins naturels, qu'elles excitent en nous; Œdipe & Phédre, l'attendrissement sur nos semblables; Atrée & Médée, le frémissement & l'horreur. Quand nous irions à ces Tragédies, moins pour être instruits que pour être remués, quel seroit en cela notre crime & le leur? Elles seroient pour les honnêtes gens, s'il est permis d'employer cette comparaison, ce que les supplices sont pour le peuple; un Spectacle où ils assisteroient par le seul besoin que tous les hommes ont d'être émus. C'est en effet ce besoin, & non pas, comme on le croit communément, un sentiment d'inhumanité qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au contraire ces exécutions avec un mouvement

de trouble & de pitié , qui va quelquefois jusques à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes , concentrées & grossières , des secouffes fortes pour les ébranler. La Tragédie suffit aux ames plus délicates & plus sensibles ; quelquefois même , comme dans Médée & dans Atrée , l'impression est trop violente pour elles. Mais bien loin d'être alors dangereuse , elle est au contraire importune ; & un sentiment de cette espece peut-il être une source de vices & de forfaits ? Si, dans les pieces où l'on expose le crime à nos yeux , les scélérats ne sont pas toujours punis , le Spectateur est affligé qu'ils ne le soient pas : quand il ne peut en accuser le Poëte , toujours obligé de se conformer à l'Histoire , c'est alors , si je puis parler ainsi , l'Histoire elle-même qu'il accuse ; & il se dit en sortant :

Faisons notre devoir , & laissons faire aux Dieux.

Aussi dans un Spectacle qui laisseroit plus de liberté au Poëte , dans notre Opéra , par exemple , qui n'est d'ailleurs ni le Spectacle de la vérité , ni celui des mœurs , je doute qu'on pardonnât à l'Auteur de laisser jamais le crime impuni. Je

me fouviens d'avoir vu autrefois en manuscrit un Opéra d'Atrée , où ce monstre périssoit écrasé de la foudre , en criant avec une satisfaction barbare :

Tonnez , Dieux impuissans ; frappez : je suis vengé.

CETTE situation vraiment théâtrale , secondée par une musique effrayante , eût produit , ce me semble , un des plus heureux dénouemens qu'on puisse imaginer au Théâtre lyrique.

Si dans quelques Tragédies on a voulu nous intéresser pour des scélérats , ces Tragédies ont manqué leur objet ; c'est la faute du Poète & non du genre ; vous trouverez des Historiens mêmes qui ne sont pas exempts de ce reproche ; en accuserez-vous l'Histoire ? Rappeliez-vous, Monsieur , un de nos chefs-d'œuvre en ce genre , la conjuration de Venise de l'Abbé de Saint Réal , & l'espece d'intérêt qu'il nous inspire (sans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur patrie ; on s'afflige presque après cette lecture de voir tant de courage & d'habileté devenu inutile ; on se reproche ce sentiment , mais il nous saisit

malgré nous , & ce n'est que par réflexion qu'on prend part au salut de Venise. Je vous avouerai à cette occasion (contre l'opinion assez généralement établie) que le sujet de *Venise sauvée* me paroît bien plus propre au Théâtre que celui de Manlius Capitolinus , quoique ces deux pieces ne different gueres que par les noms & l'état des personnages. Des malheureux qui conspirent pour se rendre libres , sont moins odieux , que des Sénateurs qui cabalent pour se rendre maîtres.

MAIS ce qui paroît , Monsieur , vous avoir choqué le plus dans nos pieces , c'est le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette passion , le grand mobile des actions des hommes , est en effet le ressort presque unique du Théâtre François ; & rien ne vous paroît plus contraire à la saine morale que de réveiller par des peintures & des situations séduisantes un sentiment si dangereux. Permettez-moi de vous faire une question avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la Société ? Ce seroit , je crois , pour elle un grand bien & un grand mal. Mais vous cherchiez en vain à détruire cette passion dans les hommes ; il ne paroît pas

d'ailleurs que votre dessein soit de la leur interdire , du moins si on en juge par les descriptions intéressantes que vous en faites , & auxquelles toute l'austérité de votre Philosophie n'a pu se refuser. Or si on ne peut , & si on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes , que reste - t - il à faire , sinon de le diriger vers une fin honnête , & de nous montrer dans des exemples illustres ses fureurs & ses foiblesses , pour nous en défendre ou nous en guérir ? Vous convenez que c'est l'objet de nos Tragédies ; mais vous prétendez que l'objet est manqué par les efforts mêmes que l'on fait pour le remplir ; que l'impression du sentiment reste , & que la morale est bientôt oubliée. Je prendrai , Monsieur , pour vous répondre , l'exemple même que vous apportez de la Tragédie de Bérénice , où Racine a trouvé l'art de nous intéresser pendant cinq actes avec ces seuls mots , *Je vous aime , vous êtes Empereur , & je pars* ; & où ce grand Poëte a sçu réparer par les charmes de son style le défaut d'action & la monotonie de son sujet. Tout Spectateur sensible , je l'avoue , sort de cette Tragédie le cœur affligé , partageant en quelque manière le

sacrifice qui coûte si cher à Titus , & le désespoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce Spectateur regarde au fond de son ame , & approfondit le sentiment triste qui l'occupe , qu'y apperçoit-il , Monsieur ? Un retour affligeant sur le malheur de la condition humaine , qui nous oblige presque toujours de faire céder nos passions à nos devoirs. Cela est si vrai , qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice , le bonheur du Monde attaché au sacrifice de Titus , nous rend inexorables sur la nécessité de ce sacrifice même dont nous le plaignons ; l'intérêt que nous prenons à sa douleur , en admirant sa vertu , se changeroit en indignation s'il succomboit à sa foiblesse. En vain Racine même , tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur , eût essayé de nous représenter ce Prince , entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre , sensible aux prières d'un peuple qui embrasse ses genoux pour le retenir , mais cédant aux larmes de sa maîtresse ; les adieux les plus touchans de ce Prince à ses Sujets ne le rendroient que plus méprisable à nos yeux ; nous n'y verrions qu'un Monarque vil , qui , pour satisfaire une passion obscure , renonce à faire du bien aux hommes , & qui va

dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque chose , au contraire , adoucit à nos yeux la peine de Titus , c'est le Spectacle de tout un Peuple devenu heureux par le courage du Prince : rien n'est plus propre à consoler de l'infortune , que le bien qu'on fait à ceux qui souffrent , & l'homme vertueux suspend le cours de ses larmes en essuyant celles des autres. Cette Tragédie , Monsieur , a , d'ailleurs , un autre avantage , c'est de nous rendre plus grands à nos propres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puissante & la plus douce de toutes les passions , que pour nous apprendre à la vaincre , en la faisant céder , quand le devoir l'exige , à des intérêts plus pressans & plus chers. Ainsi elle nous flatte & nous élève tout à la fois , par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendresse de notre ame , & par le courage qu'elle nous inspire pour réprimer ce sentiment dans ses effets , en conservant le sentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour sur nos Théâtres étoient dangereu-

ses , ce ne pourroit être tout au plus que chez une Nation déjà corrompue , à qui les remedes mêmes serviroient de poison ; aussi suis-je persuadé , malgré l'opinion contraire où vous êtes , que les représentations théâtrales sont plus utiles à un peuple qui a conservé ses mœurs , qu'à celui qui auroit perdu les siennes. Mais quand l'état présent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la Tragédie comme un nouveau moyen de corruption , la plûpart de nos pieces me paroissent bien propres à nous rassurer à cet égard. Ce qui devoit , ce me semble , vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons si fréquemment sur nos Théâtres , ce n'est pas la vivacité avec laquelle il est peint , c'est le rôle froid & subalterne qu'il y joue presque toujours. L'amour , si on en croit la multitude , est l'ame de nos Tragédies ; pour moi , il m'y paroît presque aussi rare que dans le monde. La plûpart des personnages de Racine même ont à mes yeux moins de passion que de métaphysique , moins de chaleur que de galanterie. Qu'est-ce que l'amour dans Mithridate , dans Iphigénie , dans Britannicus , dans Bajazet même & dans Andromaque , si on en excepte quelques traits

des rôles de Roxane & d'Hermione ? Phédre est peut-être le seul ouvrage de ce grand homme , où l'amour soit vraiment terrible & tragique ; encore y est-il défiguré par l'intrigue obscure d'Hippolite & d'Aricie. Arnaud l'avoit bien senti, quand il disoit à Racine : *Pourquoi cet Hippolite amoureux ?* Le reproche étoit moins d'un casuiste que d'un homme de goût ; on sçait la réponse que Racine lui fit : *Eh ! Monsieur , sans cela , qu'auroient dit les Petits - Maîtres ?* Ainsi c'est à la frivolité de la Nation que Racine a sacrifié la perfection de sa piece. L'amour , dans Corneille , est encore plus languissant & plus déplacé : son génie semble s'être épuisé dans le Cid à peindre cette passion , & il faut avouer qu'il l'a peinte en maître ; mais il n'y a presque aucune de ses autres Tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidisse. Ce sentiment exclusif & impérieux , si propre à nous consoler de tout ou à nous rendre tout insupportable , à nous faire jouir de notre existence ou à nous la faire détester , veut être sur le Théâtre comme dans nos cœurs , y régner seul & sans partage. Par - tout où il ne joue pas le premier rôle , il est dégradé par le second. Le seul caractère qui

lui convienne dans la Tragédie , est celui de la véhémence , du trouble & du désespoir : ôtez-lui ces qualités , ce n'est plus , si j'ose parler ainsi , qu'une passion commune & bourgeoise. Mais , dira-t-on , en peignant l'amour de la sorte , il deviendra monotone , & toutes nos pieces se ressembleront. Et pourquoi s'imaginer , comme ont fait presque tous nos Auteurs , qu'une piece ne puisse nous intéresser sans amour ? Sommes-nous plus difficiles ou plus insensibles que les Athéniens ? & ne pouvons-nous pas trouver à leur exemple une infinité d'autres sujets capables de remplir dignement le Théâtre ; les malheurs de l'ambition , le Spectacle d'un héros dans l'infortune , la haine de la superstition & des tyrans , l'amour de la patrie , la tendresse maternelle ? Ne faisons point à nos Françaises l'injure de penser que l'amour seul puisse les émouvoir , comme si elles n'étoient ni citoyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vu s'intéresser à la mort de César , & verser des larmes à Mérope ?

JE viens , Monsieur , à vos objections sur la Comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage , de perfidie ,

fidie & de mauvaises mœurs ; des femmes qui trompent leurs maris , des enfans qui volent leurs peres , d'honnêtes bourgeois dupés par des fripons de Cour. Mais je vous prie de considérer un moment sous quel point de vue tous ces vices nous sont représentés sur le Théâtre. Est - ce pour les mettre en honneur ? Nullement ; il n'est point de Spectateur qui s'y méprenne ; c'est pour nous ouvrir les yeux sur la source de ces vices ; pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne blessent point l'honnêteté) une des causes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George-Dandin* ? que le dérèglement des femmes est la suite ordinaire des mariages mal assortis où la vanité a présidé : dans *le Bourgeois Gentilhomme* ? qu'un bourgeois qui veut sortir de son état , avoir une femme de la Cour pour maitresse , & un grand Seigneur pour ami , n'aura pour maitresse qu'une femme perdue , & pour ami qu'un honnête voleur : dans les scènes d'*Harpagon* & de son fils ? que l'avarice des peres produit la mauvaise conduite des enfans : enfin dans toutes ? cette vérité si utile ,

que les ridicules de la Société y sont une source de désordres. Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules , que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens ? En vain diriez-vous que dans la Comédie nous sommes plus frappés du ridicule qu'elle joue , que des vices dont ce ridicule est la source. Cela doit être , puisque l'objet naturel de la Comédie est la correction de nos défauts , par le ridicule , leur antidote le plus puissant , & non la correction de nos vices , qui demande des remèdes d'un autre genre. Mais son effet n'est pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule ; elle nous suppose pour le vice cette horreur qu'il inspire à toute ame bien née ; elle se sert même de cette horreur pour combattre nos travers : & il est tout simple que le sentiment qu'elle suppose nous affecte moins (dans le moment de la représentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous ; sans que pour cela elle nous fasse prendre le change sur celui de ces deux sentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques Comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable , & sont presque uniquement une école de mauvaises mœurs , on peut comparer

leurs Auteurs à ces hérétiques , qui , pour débiter le mensonge , ont abusé quelque-fois de la chaire de vérité.

VOUS ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez , comme une satire cruelle de la vertu , le *Misanthrope* de Moliere , ce chef-d'œuvre de notre Théâtre comique ; si néanmoins le *Tartufe* ne lui est pas encore supérieur , soit par la vivacité de l'action , soit par les situations théâtrales , soit enfin par la variété & la vérité des caractères. Je ne sçais , Monsieur , ce que vous pensez de cette dernière piece : elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous ; ne fût-ce que par l'aversion dont on ne peut se défendre pour l'espèce d'hommes si odieuse que Moliere y a joués & démasqués. Mais je viens au *Misanthrope*. Moliere , selon vous , a eu dessein dans cette Comédie de rendre la vertu ridicule. Il me semble que le sujet & les détails de la piece , que le sentiment même qu'elle produit en nous , prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre , que l'esprit & la vertu ne suffisent pas pour la Société , si nous ne sçavons comparer aux foiblesses de nos semblables , & sup-

porter leurs vices mêmes ; que les hommes fônt encore plus bornés que méchans, & qu'il faut les mépriser fans le leur dire. Quoique le Misanthrope divertisse les Spectateurs , il n'est pas pour cela ridicule à leurs yeux : il n'est personne au contraire qui ne l'estime , qui ne soit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de sa mauvaise humeur , comme de celle d'un enfant bien né & de beaucoup d'esprit. La seule chose que j'oserois blâmer dans le rôle du Misanthrope , c'est qu'Alceste n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raisonnable & philosophe que Moliere a voulu lui opposer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru , non pas absolument, comme vous le prétendez , un caractère odieux , mais un caractère mal décidé , plein de sagesse dans ses maximes & de fausseté dans sa conduite. Rien de plus senti que ce qu'il dit au Misanthrope dans la premiere scène sur la nécessité de s'accommoder aux travers des hommes ; rien de plus foible que sa réponse aux reproches dont le Misanthrope l'accable sur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne sçait pas le nom. Il ne

disconvient pas de l'exagération qu'il a mise dans cet accueil , & donne par - là beaucoup d'avantage au Misanthrope. Il devoit répondre , au contraire , que ce qu'Alceste avoit pris pour un accueil exagéré , n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid , une de ces formules de politesse dont les hommes sont convenus de se payer réciproquement lorsqu'ils n'ont rien à se dire. Le Misanthrope a encore plus beau jeu dans la scène du sonnet. Ce n'est point Philinte qu'Oronte vient consulter , c'est Alceste ; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le sonnet d'Oronte à tort & à travers , & d'interrompre même la lecture par ses fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât son avis , & se borner alors à des discours généraux , & à une approbation foible , parce qu'il sent qu'Oronte veut être loué , & que dans des bagatelles de ce genre , on ne doit la vérité qu'à ses amis ; encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand besoin qu'on la leur dise. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere , l'emportement d'Alceste , qui se pique de vérité dans les choses les plus indifférentes , au risque de

blesser ceux à qui il la dit. Cette colere du Misanthrope sur la complaisance de Philinte n'en eût été que plus plaisante , parce qu'elle eût été moins fondée ; & la situation des personnages eût produit un jeu de Théâtre d'autant plus grand , que Philinte eût été partagé entre l'embarras & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois , Monsieur , que je donne des leçons à Moliere.

VOUS prétendez que dans cette scène du sonnet , le Misanthrope est presque un Philinte , & *ses je ne dis pas cela* répétés avant que de déclarer franchement son avis , vous paroissent hors de son caractere. Permettez - moi de n'être pas de votre sentiment. Le Misanthrope de Moliere n'est pas un homme grossier , mais un homme vrai ; *ses je ne dis pas cela* , sur-tout de l'air dont il les doit prononcer , font suffisamment entendre qu'il trouve le sonnet détestable ; ce n'est que quand Oronte le presse & le pousse à bout , qu'il doit lever le masque & lui rompre en visiere. Rien n'est , ce me semble , mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette scène ; & je dois rendre cette justice à nos Spectateurs modernes , qu'il

en est peu qu'ils écoutent avec plus de plaisir. Aussi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (supérieur peut - être de quelques années à son siècle) dût craindre aujourd'hui le fort équivoque qu'il eut à sa naissance ; notre Parterre , plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit , il y a soixante ans , n'auroit plus besoin du Médecin malgré lui , pour aller au Misanthrope. Mais je crois en même tems avec vous , que d'autres chefs - d'œuvre du même Poëte & de quelques autres , autrefois justement applaudis , auroient aujourd'hui plus d'estime que de succès. Notre changement de goût en est la cause ; nous voulons dans la Tragédie plus d'action , & dans la Comédie plus de finesse. La raison en est , si je ne me trompe , que les sujets communs sont presqu'entièrement épuisés sur les deux Théâtres ; & qu'il faut , d'un côté , plus de mouvement pour nous intéresser à des héros moins connus , & de l'autre , plus de recherche & plus de nuances pour faire sentir des ridicules moins apparens.

LE zele dont vous êtes animé contre la Comédie , ne vous permet pas de faire grace à aucun genre , même à celui où

l'on se propose de faire couler nos larmes par des situations intéressantes, & de nous offrir dans la vie commune des modèles de courage & de vertu ; *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au sermon*. Ce discours me surprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant, que les leçons de la Tragédie nous sont inutiles, parce qu'on n'y met sur le Théâtre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de ressembler ; & vous blâmez à présent les pièces où l'on n'expose à nos yeux que nos citoyens & nos semblables ; ce n'est plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme insipide & ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monsieur, si vous le voulez, qu'il est le plus facile de tous ; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir ; il me semble, au contraire, qu'aucun genre de pièce n'y est plus propre ; & , s'il m'est permis de juger de l'impression des autres par la mienne, j'avoue que je suis encore plus touché des scènes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*. Les Princes & les Grands sont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt

qu'aux nôtres. Nous ne voyons , pour ainsi dire , les infortunes des Rois qu'en perspective; & dans le tems même où nous les plaignons , un sentiment confus semble nous dire , pour nous consoler , que ces infortunes sont le prix de la grandeur suprême , & comme les degrés par lesquels la Nature rapproche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette ressource à nous offrir ; ils sont l'image fidèle des peines qui nous affligent ou qui nous menacent ; un Roi n'est presque pas notre semblable , & le sort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

C E qui me paroît blâmable dans ce genre , ou plutôt dans la manière dont l'ont traité nos Poètes , est le mélange bizarre qu'ils y ont presque toujours fait du pathétique & du plaisant ; deux sentimens si tranchans & si disparates ne sont pas faits pour être voisins ; & quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonstances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois , je demande si toutes les circonstances de la vie sont propres à être représentées sur le Théâtre , & si le sentiment trouble & mal décidé qui résulte de cet alliage des ris avec les pleurs , est préférable

au plaisir feul de pleurer , ou même au plaisir feul de rire ? *Les hommes font tous de fer !* s'écrie l'Enfant prodigue , après avoir fait à son valet la peinture odieuse de l'ingratitude & de la dureté de ses anciens amis ; *Et les femmes ?* lui répond le valet , qui ne veut que faire rire le parterre. J'ose inviter l'illustre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots , qui ne font là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me semble qu'ils doivent produire sur tous les gens de goût le même effet qu'un son aigre & discordant qui se feroit entendre tout - à - coup au milieu d'une musique touchante.

APRÈS avoir dit tant de mal des Spectacles , il ne vous restoit plus , Monsieur , qu'à vous déclarer aussi contre les personnes qui les représentent & contre celles qui , selon vous , nous y attirent ; & c'est de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les Comédiens & les femmes. Votre Philosophie n'épargne personne , & on pourroit lui appliquer ce passage de l'Ecriture , *& manus ejus contra omnes*. Selon vous , l'habitude où sont les Comédiens de revêtir un caractère qui n'est pas le leur , les accoutume à la fausseté. Je ne sçau-

rois croire que ce reproche soit sérieux. Vous feriez le procès, sur le même principe, à tous les Auteurs de pieces de Théâtre, bien plus obligés encore que les Comédiens, de se transformer dans les personnages qu'ils ont à faire parler sur la scène. Vous ajoutez qu'il est vil de s'exposer aux sifflets pour de l'argent; qu'en faut-il conclure? Que l'état de Comédien est celui de tous où il est le moins permis d'être médiocre. Mais en récompense, quels applaudissemens plus flatteurs que ceux du Théâtre? C'est-là où l'amour propre ne peut se faire illusion, ni sur les succès, ni sur les chûtes; & pourquoi refuserions-nous à un Acteur accueilli & désiré du Public, le droit si juste & si noble de tirer de son talent sa subsistance? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez (pour plaisanter sans doute) que les valets en s'exerçant à voler adroitement sur le Théâtre, s'instruisent à voler dans les maisons & dans les rues.

SUPÉRIEUR, comme vous l'êtes, par votre caractère & par vos réflexions, à toute espece de préjugés, étoit-ce-là, Monsieur, celui que vous deviez préférer pour vous y soumettre & pour le défen-

dre ? Comment n'avez-vous pas senti , que si ceux qui représentent nos pieces méritent d'être déshonorés , ceux qui les composent mériteroient aussi de l'être ; & qu'ainsi en élevant les uns & en avilissant les autres , nous avons été tout à la fois bien inconséquens & bien barbares ? Les Grecs l'ont été moins que nous , & il ne faut point chercher d'autres causes de l'estime où les bons Comédiens étoient parmi eux. Ils considéroient Esopus par la même raison qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Romains , il est vrai , ont pensé différemment ; mais chez eux la Comédie étoit jouée par des esclaves ; occupés de grands objets , ils ne vouloient employer que des esclaves à leurs plaisirs.

LA chasteté des Comédiennes , j'en conviens avec vous , est plus exposée que celle des femmes du monde ; mais aussi la gloire de vaincre en doit être plus grande ; il n'est pas rare d'en voir qui résistent long-tems , & il seroit plus commun d'en trouver qui résistassent toujours , si elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de considération réelle qu'elles en retirent. Le plus sûr moyen de vaincre les passions , est de les combattre par la vanité ; qu'on

accorde des distinctions aux Comédiennes sages ; & ce fera , j'ose le prédire , l'ordre de l'État le plus sévère dans ses mœurs. Mais quand elles voient que, d'un côté , on ne leur sçait aucun gré de se priver d'amans , & que , de l'autre , il est permis aux femmes du monde d'en avoir , sans en être moins considérées , comment ne chercheroient-elles pas leur consolation dans des plaisirs qu'elles s'interdiroient en pure perte ?

V O U S êtes du moins , Monsieur ; plus juste ou plus conséquent que le Public ; votre sortie sur nos Actrices en a valu une très - violente aux autres femmes. Je ne sçais si vous êtes du petit nombre des sages qu'elles ont sçu quelquefois rendre malheureux , & si par le mal que vous en dites , vous avez voulu leur restituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente censure vous fasse parmi elles beaucoup d'ennemies ; on voit percer à travers vos reproches le goût très - pardonnable que vous avez conservé pour elles , peut-être même quelque chose de plus vif ; ce mélange de sévérité & de foiblesse (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera

aisément obtenir grace ; elles sentiront du moins , & elles vous en sçauront gré , qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur , que pour les voir & les juger avec une indifférence Philosophique. Mais comment allier cette indifférence avec le sentiment si séduisant qu'elles inspirent ? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles sans intérêt ? Essayons néanmoins , pour les apprécier avec justice , sans adulation comme sans humeur , d'oublier en ce moment , combien leur société est aimable & dangereuse ; relisons Epictete avant que d'écrire , & tenons-nous fermes pour être austeres & graves.

JE n'examinerai point , Monsieur ; si vous avez raison de vous récrier ; *Où trouvera-t-on une femme aimable & vertueuse ?* comme le sage s'écrioit autrefois : *Où trouvera-t-on une femme forte ?* Le genre humain seroit bien à plaindre , si l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet aussi rare que vous le dites. Mais si par malheur vous aviez raison , quelle en seroit la triste cause ? L'esclavage & l'espece d'avilissement où nous avons mis les femmes ; les entraves que

nous donnons à leur esprit & à leur ame ; le jargon futile , & humiliant pour elles & pour nous , auquel nous avons réduit notre commerce avec elles , comme si elles n'avoient pas une raison à cultiver , ou n'en étoient pas dignes ; enfin l'éducation funeste , je dirois presque meurtrière , que nous leur prescrivons , sans leur permettre d'en avoir d'autre ; éducation où elles apprennent presque uniquement à se contrefaire sans cesse , à n'avoir pas un sentiment qu'elles n'étouffent , une opinion qu'elles ne cachent , une pensée qu'elles ne déguisent. Nous traitons la Nature en elles, comme nous la traitons dans nos jardins ; nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des Nations ont agi comme nous à leur égard , c'est que par-tout les hommes ont été les plus forts , & que par-tout le plus fort est l'oppresseur & le tyran du plus foible. Je ne sçais si je me trompe ; mais il me semble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer & leur élever l'ame , est bien capable , en mettant leur vanité à la gêne , de flatter leur amour propre. On diroit que nous sentons leurs avantages , & que nous voulons les empêcher d'en profiter.

Nous ne pouvons nous diffimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrément, elles réussiroient mieux que nous, surtout dans ceux dont le sentiment & la tendresse doivent être l'ame ; car quand vous dites qu'*elles ne savent ni décrire, ni sentir l'amour même*, il faut que vous n'ayez jamais lu les Lettres d'Héloïse, ou que vous ne les ayez lues que dans quelque Poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un tems d'ignorance, où la Nature seule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre siècle, & que les femmes, devenues à notre exemple plus coquettes que passionnées, sçauront bientôt aimer aussi peu que nous & le dire aussi mal ; mais sera-ce la faute de la Nature ? A l'égard des ouvrages de génie & de sagacité, mille exemples nous prouvent que la foiblesse du corps n'y est pas un obstacle dans les hommes ; pourquoi donc une éducation plus solide & plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réussir ? Descartes les jugeoit plus propres que nous à la Philosophie, & une Princesse malheureuse a été son plus illustre disciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, Monsieur,

sieur , comme ces peuples vaincus , mais redoutables , que leurs conquérans désarment ; & après avoir soutenu que la culture de l'esprit est pernicieuse à la vertu des hommes , vous en conclurez qu'elle le seroit encore plus à celle des femmes. Il me semble , au contraire , que , les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables sources de leur bonheur , le genre humain doit gagner à s'instruire. Si les siècles éclairés ne sont pas moins corrompus que les autres , c'est que la lumière y est trop inégalement répandue ; qu'elle est resserrée & concentrée dans un trop petit nombre d'esprits ; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont assez de force pour découvrir aux âmes communes l'attrait & les avantages du vice , & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur : le grand défaut de ce siècle philosophe est de ne l'être pas encore assez. Mais quand la lumière sera plus libre de se répandre , plus étendue & plus égale , nous en sentirons alors les effets bienfaisans ; nous cesserons de tenir les femmes sous le joug & dans l'ignorance , & elles de séduire , de tromper & de gouverner leurs maîtres.

L'amour fera pour lors entre les deux sexes ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie est entre les hommes vertueux ; ou plutôt ce sera un sentiment plus délicieux encore , le complément & la perfection de l'amitié ; sentiment qui , dans l'intention de la Nature , devoit nous rendre heureux , & que , pour notre malheur , nous avons sçu altérer & corrompre.

Enfin ne nous arrêtons pas seulement , Monsieur , aux avantages que la Société pourroit tirer de l'éducation des femmes ; ayons de plus l'humanité & la justice de ne pas leur refuser ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'esprit & l'exercice des talens sont propres à nous distraire de nos maux , & à nous consoler dans nos peines : pourquoi refuser à la plus aimable moitié du genre humain , destinée à partager avec nous le malheur d'être , le soulagement le plus propre à le lui faire supporter ? Philosophes que la Nature a répandus sur la surface de la terre , c'est à vous à détruire , s'il vous est possible , un préjugé si funeste ; c'est à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être

trè pères , d'oser les premiers secouer le joug d'un barbare usage , en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent seulement de vous , en recevant cette éducation précieuse , à la regarder uniquement comme un préservatif contre l'oisiveté , un rempart contre les malheurs , & non comme l'aliment d'une curiosité vaine , & le sujet d'une ostentation frivole. Voilà tout ce que vous devez , & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique , qui peut les condamner à paroître ignorantes , mais non pas les forcer à l'être. On vous a vu si souvent , pour des motifs très-légers , par vanité ou par humeur , heurter de front les idées de votre siècle ; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver , que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde , pour rendre la vie moins amère à ceux qui la tiennent de vous , & que la Nature a destinés à vous survivre & à souffrir ; pour leur procurer dans l'infortune , dans les maladies , dans la pauvreté , dans la vieillesse , des ressources dont notre injustice les a privés ? On regarde communément , Monsieur , les femmes comme très-sensibles & très-foibles ; je les crois , au contraire ,

ou moins sensibles , ou moins foibles que nous. Sans force de corps , sans talens , sans étude qui puisse les arracher à leurs peines , & les leur faire oublier quelques momens , elles les supportent néanmoins , elles les dévorent , & sçavent quelquefois les cacher mieux que nous ; cette fermeté suppose en elles , ou une ame peu susceptible d'impressions profondes , ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupations qui les entraînent ? Les chagrins des femmes seroient-ils moins pénétrants & moins vifs que les nôtres ? Ils ne le devroient pas être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur ; les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces sentimens étrangers , que l'éducation a portés dans notre ame , que l'habitude y a gravés , & que l'exemple y fortifie , deviennent (à la honte de l'Humanité) plus puissans sur nous que les sentimens naturels ; la douleur fait plus périr de Ministres déplacés que d'amans malheureux.

Voilà , Monsieur , si j'avois à plaider

la cause des femmes , ce que j'oserois dire en leur faveur ; je les défendrois moins sur ce qu'elles sont que sur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point en soutenant avec vous que la pudeur leur est naturelle ; ce feroit prétendre que la Nature ne leur a donné ni besoins , ni passions ; la réflexion peut réprimer les desirs , mais le premier mouvement (qui est celui de la Nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la Société & les loix ont rendu la pudeur nécessaire aux femmes ; & si je fais jamais un livre sur le pouvoir de l'éducation , cette pudeur en sera le premier chapitre. Mais en paroissant moins prévenu que vous pour la modestie de leur sexe , je serai plus favorable à leur conservation ; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes , je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles , soit de les destiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois , Monsieur, (& je crains bien de m'en appercevoir trop tard ,) que le plaisir de m'entretenir avec vous , l'apologie des femmes , & peut-être cet intérêt secret qui nous séduit

toujours pour elles , m'ont entraîné trop loin & trop long-tems hors de mon sujet. En voilà donc assez , & peut-être trop , sur la partie de votre Lettre qui concerne les Spectacles en eux-mêmes , & les dangers de toute espèce dont vous les rendez responsables. Rien ne pourra plus leur nuire , si votre écrit n'y réussit pas ; car il faut avouer qu'aucun de nos Prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de subtilité que vous. Il est vrai que la supériorité de vos talens ne doit pas seule en avoir l'honneur. La plupart de nos Orateurs Chrétiens , en attaquant la Comédie , condamnent ce qu'ils ne connoissent pas ; vous avez , au contraire , étudié , analysé , composé vous-même , pour en mieux juger les effets , le poison dangereux dont vous cherchez à nous préserver ; & vous décriez nos pieces de Théâtre avec l'avantage non seulement d'en avoir vu , mais d'en avoir fait. Néanmoins , cet avantage même forme contre vous une objection incommode que vous paroissez avoir sentie , en n'osant vous la faire , & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les Spectacles , selon vous , sont nécessaires dans une ville aussi corrompue que celle

que vous avez habitée long-tems ; & c'est apparemment pour ses habitans pervers , (car ce n'est pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été composées : c'est-à-dire , Monsieur , que vous nous avez traités comme des animaux expirans , qu'on acheve dans leurs maladies , de peur de les voir trop long-tems souffrir. Assez d'autres sans vous auroient pris ce soin ; & votre délicatesse n'auroit-elle rien à se reprocher à notre égard ? Je le crains d'autant plus , que le talent dont vous avez montré au Théâtre lyrique de si heureux essais , comme Musicien & comme Poète , est du moins aussi propre à faire aux Spectacles des partisans , que votre éloquence à leur en enlever. Le plaisir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre ; & vous aurez long-tems la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos écrits contre la Comédie auroient pu nous faire.

Il me reste à vous dire un mot sur les deux autres articles de votre Lettre , & en premier lieu sur les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un Théâtre de Comédie à Genève. Cette partie de votre Ouvrage , je dois l'avouer , est

celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgens envers nous-mêmes, nous regardons les Spectacles comme un aliment nécessaire à notre frivolité ; mais nous décidons volontiers que Genève ne doit point en avoir. Pourvu que nos riches oisifs aillent tous les jours, pendant trois heures, se soulager, au Théâtre, du poids du tems qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuse ailleurs ; parce que Dieu, pour me servir d'une de vos plus heureuses expressions, les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéressent un peu plus que nous à ce qui les regarde, applaudissent de même à votre vérité. C'est d'après un desir qui m'a paru presque général dans vos concitoyens, que j'ai proposé l'établissement d'un Théâtre dans leur ville ; & j'ai peine à croire qu'ils se livrent avec autant de plaisir aux amusemens que vous y substituez. On m'assure même que plusieurs de ces amusemens, quoiqu'en simple projet, allarment déjà vos graves Ministres ; qu'ils se récrient sur-tout contre les danses que vous voulez mettre à la place de la Comédie ; & qu'il leur paroît plus dange-

reux encore de se donner en spectacle que d'y assister.

A U reste , c'est à vos compatriotes seuls à juger de ce qui peut , en ce genre , leur être utile ou nuisible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les suites de la Comédie , ce que j'ai déjà dit en sa faveur ne les déterminera point à la recevoir ; comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur fera pas rejeter , s'ils imaginent qu'elle puisse leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un Théâtre à Genève , & je soumets cet examen au jugement & à la décision des Genevois.

VOUS nous transportez d'abord dans les montagnes du Valais , au centre d'un petit pays dont vous faites une description charmante ; vous nous montrez ce qui ne se trouve peut-être que dans ce seul coin de l'Univers , des peuples tranquilles & satisfaits au sein de leur famille & de leur travail ; & vous prouvez que la Comédie ne seroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouissent. Personne , Mon-

sieur , ne prétendra le contraire ; des hommes assez heureux pour se contenter des plaisirs offerts par la Nature , ne doivent point y en substituer d'autres ; les amusemens qu'on cherche sont le poison lent des amusemens simples ; & c'est une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux : qu'en conclurez - vous pour Genève ? L'état présent de cette République est-il susceptible de l'application de ces regles ? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romanesque dans la description de ce canton fortuné du Valais , où il n'y a ni haine , ni jalousie , ni querelles , & où il y a pourtant des hommes. Mais si l'âge d'or s'est réfugié dans les rochers voisins de Genève , vos Citoyens en sont pour le moins à l'âge d'argent ; & dans le peu de tems que j'ai passé parmi eux , ils m'ont paru assez avancés , ou si vous voulez assez perversis , pour pouvoir entendre Brutus & Rome sauvée sans avoir à craindre d'en devenir pires.

LA plus forte de toutes vos objections contre l'établissement d'un Théâtre à Genève , c'est l'impossibilité de supporter

cette dépense dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous souvenir, que des circonstances particulieres ayant obligé vos Magistrats, il y a quelques années, de permettre dans la ville même de Genève un Spectacle public, on ne s'aperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant quand il seroit vrai que la recette journaliere ne suffiroit pas à l'entretien du Spectacle, je vous prie d'observer que la ville de Genève est, à proportion de son étendue, une des plus riches de l'Europe; & j'ai lieu de croire que plusieurs Citoyens opulens de cette ville, qui désireroient d'y avoir un Théâtre, fourniroient sans peine à une partie de la dépense; c'est du moins la disposition où plusieurs d'entr'eux m'ont paru être, & c'est en conséquence que j'ai hazardé la proposition qui vous allarme. Cela supposé, il seroit aisé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Genève un Spectacle tous les jours; un ou deux jours de la semaine suffiroient à cet amusement, & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple se repose. Ainsi, d'un côté, le travail ne seroit point

ralenti ; de l'autre , la troupe pourroit être moins nombreuse , & , par conséquent , moins à charge à la ville ; on donneroit l'hyver seul à la Comédie , l'été aux plaisirs de la campagne , & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire aussi qu'on ne pût remédier par des loix sévères aux allarmes de vos Ministres sur la conduite des Comédiens , dans un Etat aussi petit que celui de Genève , où l'œil vigilant des Magistrats peut s'étendre au même instant d'une frontiere à l'autre , où la législation embrasse à la fois toutes les parties , où elle est enfin si rigoureuse & si bien exécutée contre les désordres des femmes publiques , & même contre les désordres secrets. J'en dis autant des loix somptuaires , dont il est toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit Etat : d'ailleurs , la vanité même ne sera guere intéressée à les violer , parce qu'elles obligent également tous les Citoyens , & qu'à Genève les hommes ne sont jugés ni par les richesses , ni par les habits. Enfin rien , ce me semble , ne souffriroit dans votre patrie de l'établissement d'un Théâtre , pas même l'ivrognerie des hommes & la médisance des femmes , qui trouvent l'une & l'autre tant de fa-

veur auprès de vous. Mais quand la suppression de ces deux derniers articles produiroit, pour parler votre langage, *un affoiblissement d'Etat*, je ferois d'avis qu'on se consolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un Philosophe exercé comme vous aux paradoxes, pour nous soutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer & à médire, qu'à voir représenter Cinna & Polieucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos Citoyens; & je n'ignore pas qu'ils se récrient fort contre cette peinture. Le peu de séjour, disent-ils, que vous avez fait parmi eux, ne vous a pas laissé le tems de les connoître, ni d'en fréquenter assez les différens états; & vous avez représenté comme l'esprit général de cette sage République, ce qui n'est tout au plus que le vice obscur & méprisé de quelques sociétés particulières.

AU reste vous ne devez pas ignorer, Monsieur, que, depuis deux ans, une troupe de Comédiens s'est établie aux portes de Genève, & que Genève & les Comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage; la

circonstance est urgente & le cas difficile. Corruption pour corruption, celle qui laissera aux Genevois leur argent dont ils ont besoin, est préférable à celle qui le fait sortir de chez eux.

JE me hâte de finir sur cet article dont la plupart de nos Lecteurs ne s'embarassent gueres, pour en venir à un autre qui les intéresse encore moins, & sur lequel, par cette raison, je m'arrêterai moins encore. Ce sont les sentimens que j'attribue à vos Ministres en matiere de Religion. Vous sçavez, & ils le sçavent encore mieux que vous, que mon dessein n'a point été de les offenser; & ce motif seul suffiroit aujourd'hui pour me rendre sensible à leurs plaintes, & circonspect dans ma justification. Je serois très-affligé du soupçon d'avoir *violé leur secret*; surtout si ce soupçon venoit de votre part: permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par lesquels vous supposez que j'ai pu juger de leur doctrine, n'est pas complete. Si je me suis trompé dans l'exposition que j'ai faite de leurs sentimens (d'après leurs ouvrages, d'après des conversations *publiques* où ils ne m'ont pas paru prendre

beaucoup d'intérêt à la *Trinité* ni à l'*Enfer*, enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Eglises réformées) tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentimens sont d'ailleurs une suite nécessaire des principes de la Religion Protestante; & si vos Ministres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la Logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laissera à moitié chemin. Quand ils ne seroient pas *Sociniens*, il faudroit qu'ils le devinssent; non pour l'honneur de leur Religion, mais pour celui de leur Philosophie. Ce mot de *Sociniens* ne doit pas vous effrayer: mon dessein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juste éloge, mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur Profession de Foi, je me borne à vous y renvoyer & à vous en faire juge; vous avouez que vous ne l'avez pas lue: c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de satire contre

vos Ministres ; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenser. En matiere de Profession de Foi , il est permis à un Catholique de se montrer difficile , sans que des Chrétiens d'une Communion contraire puissent légitimement en être blessés. L'Eglise Romaine a un langage consacré sur la Divinité du Verbe , & nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Pasteurs diront qu'ils ne reconnoissent pas l'Eglise Romaine pour leur juge ; mais ils souffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous serons réconciliés les uns avec les autres , & j'aurai dit vrai sans les offenser. Ce qui m'étonne , Monsieur , c'est que des hommes qui se donnent pour zélés défenseurs des vérités de la Religion *Catholique* , qui voient souvent l'impiété & le scandale où il n'y en a pas même l'apparence , qui se piquent sur ces matieres d'entendre finesse & de n'entendre point raison , & qui ont lu cette Profession de Foi de Genève , en aient été aussi satisfaits que vous , jusqu'à se croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agissoit de rendre tout à la fois ma probité & ma Religion suspectes ; tout leur

a été bon dans ce dessein ; & ce n'étoit pas aux Ministres de Genève qu'ils vou-
loient nuire. Quoi qu'il en soit , je ne sçais si les Ecclésiastiques Genevois , que vous avez voulu justifier sur leur croyan-
ce , seront beaucoup plus contens de vous , qu'ils l'ont été de moi , & si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accu-
ser presque uniquement d'*imprudence* à leur égard ; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere , mais à la mienne , & vous marquez , d'ailleurs , assez d'indifférence sur ce Socinianisme dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez-moi de douter que cette ma-
niere de plaider leur cause les satisfasse. Je n'en serois pourtant point étonné , quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendus indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage & sans dé-
tour. Est-ce à eux qu'il faut en faire hon-
neur , ou à vous , ou peut-être aux pro-
grès inattendus de la Philosophie dans les esprits mêmes qui en paroissent les moins susceptibles ? Mon Article *Genève* n'a pas reçu de leur part le même accueil

338 ŒUVRES, &c.

que votre Lettre ; nos Prêtres m'ont presque fait un crime des sentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous, ni moi n'aurions prévu ; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légères injustices : heureux quand il n'en effuie point de plus graves !

JE suis , avec tout le respect que méritent votre vertu & vos talens , & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
D'ALEMBERT.

ARTICLE
G E N E V E
DE
L'ENCYCLOPÉDIE;
P R O F E S S I O N
DE FOI
DES MINISTRES
GÉNEVOIS,
Avec des Notes d'un Théologien.





AVERTISSEMENT.

L'ARTICLE Genève de l'Encyclopédie ayant donné lieu à la Lettre de Monsieur Rousseau à Monsieur d'Alembert, & à la Réponse, ainsi qu'à une Profession de Foi des Ministres de Genève, on a cru faire plaisir au Public de lui présenter cet Article, & cette Profession de Foi, à laquelle on a joint quelques Notes, qui ont été communiquées par un Théologien. On s'est déterminé d'autant plus

volontiers à imprimer ces Notes , qu'elles n'ont pour but que d'éclaircir un fait très-important , & qu'elles sont exprimées en des termes qui ne sçauroient blesser les Ministres de Genève.






ARTICLE

G E N È V E ,

TIRÉ DU SEPTIEME VOLUME

DE L'ENCYCLOPÉDIE.

 A ville de *Genève* est située sur deux collines, à l'endroit où finit le Lac qui porte aujourd'hui son nom, & qu'on appelloit autrefois *Lac Lemán*. La situation en est très - agréable; on voit d'un côté le Lac, de l'autre le Rhône; aux environs, une campagne riante, des côteaux couverts de maisons de campagne le long du Lac, & à quelques lieues les sommets toujours glacés des Alpes, qui paroissent des montagnes d'argent lorsqu'ils sont éclairés par le soleil dans les beaux jours. Le port de *Genève* sur le Lac avec des jettées, ses barques, ses marchés, & sa position entre la France, l'Italie & l'Allemagne, la rendent industrielle, riche & commerçante. Elle a

plusieurs beaux édifices & des promenades agréables ; les rues sont éclairées la nuit , & on a construit sur le Rhône une machine à pompes fort simple , qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés , à cent piés de haut. Le Lac est d'environ dix-huit lieues de long , & de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espece de petite mer qui a ses tempêtes , & qui produit d'autres phénomènes curieux.

JULES CÉSAR parle de *Genève* comme d'une ville des Allobroges , alors Province Romaine ; il y vint pour s'opposer au passage des Helvétiens , qu'on a depuis appelés *Suisses*. Dès que le Christianisme fut introduit dans cette ville , elle devint un siège Episcopal , suffragant de Vienne. Au commencement du cinquième siècle , l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons qui en furent dépossédés en 534 par les Rois Francs. Lorsque Charlemagne , sur la fin du neuvième siècle , alla combattre les Rois des Lombards , & délivrer le Pape (qui l'en récompensa bien par la Couronne Impériale ,) ce Prince passa à *Genève* , & en fit le rendez - vous général de son armée.

Cette ville fut ensuite annexée par héritage à l'Empire Germanique, & Conrad y vint prendre la Couronne Impériale en 1034. Mais les Empereurs ses successeurs, occupés d'affaires très-importantes que leur suscitèrent les Papes pendant plus de trois cents ans, ayant négligé d'avoir les yeux sur cette ville, elle secoua insensiblement le joug, & devint une ville Impériale qui eut son Evêque pour Prince, ou plutôt pour Seigneur, car l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des Citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors exprimoient cette constitution mixte; c'étoit une Aigle Impériale d'un côté, & de l'autre une clé représentant le pouvoir de l'Eglise, avec cette devise, *POST TENEBRAS LUX*. La ville de Genève a conservé ces armes après avoir renoncé à l'Eglise Romaine; elle n'a plus de commun avec la Papauté que les clés qu'elle porte dans son écusson; il est même assez singulier qu'elle les ait conservées, après avoir brisé avec une espèce de superstition tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome; elle a pensé apparemment que la devise, *POST TENEBRAS LUX*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, son état ac-

tuel par rapport à la Religion , lui permettoit de ne rien changer au reste de ses armoiries.

LES Ducs de Savoye , voisins de *Genève* , appuyés quelquefois par les Evêques , firent insensiblement & à différentes reprises des efforts pour établir leur autorité dans cette Ville ; mais elle y résista avec courage , soutenue de l'alliance de Fribourg & de celle de Berne. Ce fut alors , c'est-à-dire vers 1526 , que le Conseil des deux cents fut établi. Les opinions de Luther & de Zuingle commençoient à s'introduire ; Berne les avoit adoptées ; *Genève* les goûtoit ; elle les admit enfin en 1635 ; la Papauté fut abolie ; & l'Evêque , qui prend toujours le titre d'*Evêque de Genève* , sans y avoir plus de Jurisdiction que l'Evêque de Babylone n'en a dans son Diocèse , est résident à Annecy depuis ce tems-là.

ON voit encore entre les deux portes de l'Hôtel de Ville de *Genève* , une inscription Latine en mémoire de l'abolition de la Religion Catholique. Le Pape y est appelé l'*Antechrist*. Cette expression, que le fanatisme de la liberté & de la nou-

veauté s'est permise dans un siècle encore à demi-barbare , nous paroît peu digne aujourd'hui d'une ville aussi Philosophe. Nous osons l'inviter à substituer à ce monument injurieux & grossier , une inscription plus vraie , plus noble , & plus simple. Pour les Catholiques , le Pape est le chef de la véritable Eglise ; pour les Protestans sages & modérés, c'est un Souverain qu'ils respectent comme Prince sans lui obéir : mais dans un siècle tel que le nôtre , il n'est plus l'Antechrist pour personne.

GENEVE pour défendre sa liberté contre les entreprises des Ducs de Savoye & de ses Evêques , se fortifia encore de l'alliance de Zurich , & sur-tout de celle de la France. Ce fut avec ces secours qu'elle résista aux armes de Charles Emmanuel , & aux trésors de Philippe II , Prince dont l'ambition , le despotisme , la cruauté & la superstition assurent à sa mémoire l'exécration de la postérité. Henri IV , qui avoit secouru *Genève* de 300 soldats , eut bientôt après besoin lui-même de ses secours ; elle ne lui fut pas inutile dans le tems de la ligue & dans d'autres occasions : de - là sont venus les privilèges

dont les *Genevois* jouissent en France comme les *Suisses*.

CES peuples voulant donner de la célébrité à leur ville , y appellerent Calvin , qui jouissoit avec justice d'une grande réputation , homme de Lettres du premier ordre , écrivant en Latin aussi bien qu'on le peut faire dans une langue morte , & en François avec une pureté singulière pour son tems ; cette pureté que nos habiles Grammairiens admirent encore aujourd'hui , rend ses écrits bien supérieurs à presque tous ceux du même siècle , comme les ouvrages de MM. de Port-Royal se distinguent encore aujourd'hui , par la même raison , des rapsodies barbares de leurs adversaires & de leurs contemporains. Calvin , Jurisconsulte habile & Théologien aussi éclairé qu'un hérétique le peut être , dressa , de concert avec les Magistrats , un recueil de Loix Civiles & Ecclésiastiques , qui fut approuvé en 1543 par le Peuple , & qui est devenu le Code fondamental de la République. Le superflu des biens ecclésiastiques , qui servoit avant la réforme à nourrir le luxe des Evêques & de leurs subalternes , fut appliqué à la fondation d'un

Hôpital, d'un Collège & d'une Académie : mais les guerres que *Genève* eut à soutenir pendant près de soixante ans, empêcherent les Arts & le Commerce d'y fleurir autant que les Sciences. Enfin le mauvais succès de l'escalade tentée en 1602 par le Duc de Savoye, a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les *Genevois* repoussèrent leurs ennemis qui les avoient attaqués par surprise ; & pour dégoûter le Duc de Savoye d'entreprises semblables , ils firent pendre treize des principaux Généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin , des hommes qui avoient attaqué leur ville sans déclaration de guerre : car cette politique singulière & nouvelle , qui consiste à faire la guerre sans l'avoir déclarée , n'étoit pas encore connue en Europe ; & eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats, elle est trop préjudiciable aux petits, pour qu'elle puisse jamais être de leur goût.

LE Duc Charles Emmanuel se voyant repoussé & ses Généraux pendus, renonça à s'emparer de *Genève*. Son exemple servit de leçon à ses successeurs ; & depuis ce tems , cette ville n'a cessé de se

peupler , de s'enrichir & de s'embellir dans le sein de la paix. Quelques dissensions intestines , dont la dernière a éclaté en 1738 , ont de tems en tems altéré légèrement la tranquillité de la République ; mais tout a été heureusement pacifié par la médiation de la France & des Cantons confédérés ; & la sûreté est aujourd'hui établie au-dehors plus fortement que jamais , par deux nouveaux Traités , l'un avec la France en 1749 , l'autre avec le Roi de Sardaigne en 1754.

C'EST une chose très-singulière qu'une ville qui compte à peine 24000 âmes , & dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages , ne laisse pas d'être un Etat souverain , & une des villes les plus florissantes de l'Europe. Riche par sa liberté & par son commerce , elle voit souvent autour d'elle tout en feu sans jamais s'en ressentir ; les événemens qui agitent l'Europe ne sont pour elle qu'un Spectacle , dont elle jouit sans y prendre part : attachée aux François par ses alliances & par son commerce , aux Anglois par son commerce & par la Religion , elle prononce avec impartialité sur la justice des guerres que ces deux nations

puissantes se font l'une à l'autre (quoiqu'elle soit d'ailleurs trop sage pour prendre aucune part à ces guerres), & juge tous les Souverains de l'Europe , sans les flatter , sans les bleffer , & sans les craindre.

LA ville est bien fortifiée , sur-tout du côté du Prince qu'elle redoute le plus , du Roi de Sardaigne. Du côté de la France , elle est presque ouverte & sans défense. Mais le service s'y fait comme dans une ville de guerre ; les arsenaux & les magasins sont bien fournis ; chaque citoyen y est soldat comme en Suisse & dans l'ancienne Rome. On permet aux *Genevois* de servir dans les troupes étrangères ; mais l'Etat ne fournit à aucune Puissance des compagnies avouées , & ne souffre dans son territoire aucun enrôlement.

QUOIQUE la ville soit riche , l'Etat est pauvre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts , même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cent mille livres monnoie de France ; mais l'économie admirable avec laquelle il est administré , suffit à tout , & produit même des som-

mes en réserve pour les besoins extraordinaires.

ON distingue dans *Genève* quatre ordres de personnes : les *Citoyens* qui sont fils de Bourgeois & nés dans la ville ; eux seuls peuvent parvenir à la Magistrature : les *Bourgeois* qui sont fils de Bourgeois ou de Citoyens , mais nés en pays étranger , ou qui étant étrangers , ont acquis le droit de Bourgeoisie que le Magistrat peut conférer ; ils peuvent être du Conseil général , & même du grand Conseil appelé *des Deux - cents* : les *habitans* sont des étrangers , qui ont permission du Magistrat de demeurer dans la ville , & qui n'y font rien autre chose : enfin les *natifs* sont les fils des habitans ; ils ont quelques privilèges de plus que leurs pères , mais ils sont exclus du Gouvernement.

A la tête de la République sont quatre Syndics , qui ne peuvent l'être qu'un an , & ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics est joint le Petit-Conseil , composé de vingt Conseillers , d'un Trésorier & de deux Secrétaires d'Etat , & un autre Corps qu'on appelle *de la Justice*.
Les

Les affaires journalieres & qui demandent expédition, soit criminelles, soit civiles, sont l'objet de ces deux Corps.

LE Grand - Conseil est composé de deux cent cinquante Citoyens ou Bourgeois : il est Juge des grandes causes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du Petit - Conseil, il délibere sur ce qui doit être porté au Conseil général. Ce Conseil général embrasse le Corps entier des Citoyens & des Bourgeois, excepté ceux qui n'ont pas vingt-cinq ans, les Banqueroutiers, & ceux qui ont eu quelque flétrissure. C'est à cette assemblée qu'appartiennent le pouvoir législatif, le droit de la guerre & de la paix, les alliances, les impôts, & l'élection des principaux Magistrats, qui se fait dans la Cathédrale avec beaucoup d'ordre & de décence, quoique le nombre des Votans soit d'environ 1500 personnes.

ON voit par ce détail que le Gouvernement de *Genève* a tous les avantages & aucun des inconvéniens de la Démocratie; tout est sous la direction des Syndics, tout émane du Petit - Conseil pour la dé-

libération , & tout retourne à lui pour l'exécution : ainsi il semble que la ville de *Genève* ait pris pour modele cette loi si sage du Gouvernement des anciens Germains ; *De minoribus rebus Principes consultant , de majoribus omnes ; ita tamen , ut ea quorum penes plebem arbitrium est , apud Principes prætactentur.* Tacite , *de mor. German.*

LE droit civil de *Genève* est presque tout tiré du droit Romain , avec quelques modifications : par exemple , un pere ne peut jamais disposer que de la moitié de son bien en faveur de qui il lui plaît ; le reste se partage également entre ses enfans. Cette loi assure d'un côté la dépendance des enfans ; & de l'autre , elle prévient l'injustice des peres.

MONSIEUR de Montesquieu appelle avec raison une *belle loi* , celle qui exclut des charges de la République les citoyens qui n'acquittent pas les dettes de leur pere après sa mort , & à plus forte raison ceux qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

L'ON n'étend point les degrés de pa-

renté qui prohibent le mariage , au-delà de ceux que marque le Lévitique : ainsi les cousins germains peuvent se marier ensemble ; mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultère ou de désertion malicieuse , après des proclamations juridiques.

LA justice criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La question, déjà abolie dans plusieurs Etats , & qui devroit l'être par-tout comme une cruauté inutile , est proscrite à *Genève* ; on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort , pour découvrir leurs complices , s'il est nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procédure , & se faire assister de ses parens & d'un Avocat pour plaider sa cause devant les Juges à huis ouverts. Les Sentences criminelles se rendent dans la place publique par les Syndics , avec beaucoup d'appareil.

ON ne connoît point à *Genève* de dignité héréditaire ; le fils d'un premier Magistrat reste confondu dans la foule , s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse ni la richesse ne donnent ni rang , ni

prérogatives , ni facilité pour s'élever aux charges : les brigues sont sévèrement défendues. Les emplois sont si peu lucratifs , qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité ; ils ne peuvent tenter que des âmes nobles , par la considération qui y est attachée.

ON voit peu de procès ; la plupart sont accommodés par des amis communs , par les Avocats mêmes , & par les Juges.

DES loix somptuaires défendent l'usage des pierreries & de la dorure , limitent la dépense des funérailles , & obligent tous les citoyens à aller à pié dans les rues : on n'a de voitures que pour la campagne. Ces loix , qu'on regarderoit en France comme trop sévères , & presque comme barbares & inhumaines , ne sont point nuisibles aux véritables commodités de la vie , qu'on peut toujours se procurer à peu de frais ; elles ne retranchent que le faste , qui ne contribue point au bonheur , & qui ruine sans être utile.

IL n'y a peut-être point de ville où il y ait plus de mariages heureux ; *Genève*

est sur ce point à deux cents ans de nos mœurs. Les reglemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans ; ainsi le luxe n'y est point , comme en France , un des grands obstacles à la population.

ON ne souffre point à *Genève* de Comédie ; ce n'est pas qu'on y désapprouve les Spectacles en eux-mêmes ; mais on craint , dit-on , le goût de parure , de dissipation & de libertinage que les troupes de Comédiens répandent parmi la Jeunesse. Cependant ne seroit-il pas possible de remédier à cet inconvénient , par des loix séveres & bien exécutées sur la conduite des Comédiens ? Par ce moyen *Genève* auroit des Spectacles & des mœurs , & jouiroit de l'avantage des uns & des autres : les représentations théâtrales formeroient le goût des citoyens , & leur donneroient une finesse de tact , une délicatesse de sentiment qu'il est très difficile d'acquérir sans ce secours. La Littérature en profiteroit , sans que le libertinage fit des progrès , & *Genève* réuniroit à la sagesse de Lacédémone la politesse d'Athenes. Une autre considération , digne d'une République si sage & si éclairée,

devroit peut-être l'engager à permettre les Spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de Comédien , l'espece d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès & au soutien des Arts , est certainement une des principales causes qui contribuent au déreglement que nous leur reprochons : ils cherchent à se dédommager par les plaisirs , de l'estime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous , un Comédien qui a des mœurs est doublement respectable , mais à peine lui en sçavons-nous gré. Le Traitant qui insulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le Courtisan qui rampe & qui ne paye point ses dettes , voilà l'espece d'hommes que nous honorons le plus. Si les Comédiens étoient non-seulement soufferts à *Genève* , mais contenus d'abord par des reglemens sages , protégés ensuite , & même considérés dès qu'ils en seroient dignes , enfin absolument placés sur la même ligne que les autres citoyens, cette ville auroit bientôt l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare , & ce qui ne l'est que par notre faute , une troupe de Comédiens estimable. Ajoutons que cette troupe deviendrait bientôt la meilleure de l'Europe ;

plusieurs personnes pleines de goût & de disposition pour le Théâtre, & qui craignent de se déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient à *Genève* pour cultiver non-seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable & si peu commun. Le séjour de cette ville, que bien des François regardent comme triste par la privation des Spectacles, deviendrait alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la Philosophie & de la liberté; & les Etrangers ne seroient plus surpris de voir que dans une ville où les Spectacles décens & réguliers sont défendus, on permette des farces grossières & sans esprit, aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout : peu-à-peu l'exemple des Comédiens de *Genève*, la régularité de leur conduite, & la considération dont elle les feroit jouir, serviroient de modele aux Comédiens des autres Nations, & de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur, & même d'inconséquence. On ne les verroit pas, d'un côté, pensionnés par le Gouvernement, & de l'autre, un objet d'anathème; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, & nos Bour-

geois de les regarder avec mépris ; & une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point , plus important peut-être qu'on ne pense.

GENÈVE a une Université qu'on appelle *Académie* , où la Jeunesse est instruite gratuitement. Les Professeurs peuvent devenir Magistrats , & plusieurs le sont en effet devenus ; ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation & la célébrité de l'Académie. Depuis quelques années , on a établi aussi une École de Dessin. Les Avocats , les Notaires , les Médecins , forment des Corps auxquels on n'est agréé qu'après des examens publics ; & tous les Corps de métiers ont aussi leurs reglemens , leurs apprentissages , & leurs chefs-d'œuvre.

LA Bibliothèque publique est bien assortie ; elle contient vingt-fix mille volumes , & un assez grand nombre de manuscrits. On prête ces livres à tous les citoyens ; ainsi chacun lit & s'éclaire : aussi le peuple est-il beaucoup plus instruit à *Genève* que par-tout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce soit un mal , comme on prétend que c'en seroit un

parmi nous. Peut-être les Genevois & nos politiques ont-ils également raison.

APRÈS l'Angleterre , *Genève* a reçu la première , l'inoculation de la petite vérole , qui a tant de peine à s'établir en France , & qui pourtant s'y établira , quoique plusieurs de nos Médecins la combattent encore , comme leurs prédécesseurs ont combattu la circulation du sang , l'émétique , & tant d'autres vérités incontestables , ou de pratiques utiles.

TOUTES les Sciences & presque tous les Arts ont été si bien cultivés à *Genève* , qu'on seroit surpris de voir la liste des Sçavans & des Artistes en tout genre , que cette ville a produits depuis deux siècles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de posséder des Etrangers célèbres , que sa situation agréable , & la liberté dont on y jouit , ont engagés à s'y retirer. Monsieur de Voltaire , qui , depuis quatre ans , y a établi son séjour , retrouve chez ces Républicains les mêmes marques d'estime & de considération qu'il a reçues de plusieurs Monarques.

LA fabrique qui fleurit le plus à *Ge-*

nève, est celle de l'horlogerie; elle occupe plus de cinq mille personnes, c'est-à-dire, plus de la cinquieme partie des citoyens. Les autres Arts n'y sont pas négligés, entr'autres l'agriculture; on remédie au peu de fertilité du terroir à force de foin & de travail.

TOUTES les maisons sont bâties de pierre, ce qui prévient très-souvent les incendies, auxquels on apporte, d'ailleurs, un prompt remede, par le bel ordre établi pour les éteindre.

LES Hôpitaux ne sont point à *Genève*, comme ailleurs, une simple retraite pour les pauvres malades & infirmes: on y exerce l'hospitalité envers les pauvres passans; mais sur-tout on en tire une multitude de petites pensions qu'on distribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre sans se déplacer, & sans renoncer à leur travail. Les Hôpitaux dépensent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumônes de toute espece sont abondantes.

IL nous reste à parler de la Religion de *Genève*; c'est la partie de cet article qui

intéresse peut-être le plus les Philosophes. Nous allons donc entrer dans ce détail ; mais nous prions nos Lecteurs de se souvenir que nous ne sommes ici qu'Historiens , & non Controversistes , & que raconter , n'est pas approuver.

LA Constitution Ecclésiastique de Genève est purement presbytérienne ; point d'Evêques , encore moins de Chanoines ; ce n'est pas qu'on désapprouve l'Episcopat ; mais comme on ne le croit pas de droit divin , on a pensé que des Pasteurs moins riches & moins importants que des Evêques , convenoient mieux à une petite République.

LES Ministres sont ou *Pasteurs* , comme nos Curés , ou *Postulans* , comme nos Prêtres sans bénéfices. Le revenu des Pasteurs ne va pas au-delà de 1200 livres sans aucun casuel ; c'est l'Etat qui le donne , car l'Eglise n'a rien. Les Ministres ne sont reçus qu'à vingt-quatre ans , après des examens qui sont très-rigides , quant à la science & quant aux mœurs , & dont il seroit à souhaiter que la plupart de nos Eglises Catholiques suivissent l'exemple.

LES Ecclésiastiques n'ont rien à faire dans les funérailles ; c'est un acte de simple police , qui se fait sans appareil : on croit à *Genève* , qu'il est ridicule d'être fastueux après la mort. On enterre dans un vaste cimetiere , assez éloigné de la ville ; usage qui devrait être suivi partout.

LE Clergé de *Genève* a des mœurs exemplaires : les Ministres vivent dans une grande union ; on ne les voit point , comme dans d'autres pays , disputer entr'eux avec aigreur sur des matieres intelligibles , se persécuter mutuellement , s'accuser indécemment auprès des Magistrats : il s'en faut cependant beaucoup qu'ils pensent tous de même sur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importants à la Religion. Plusieurs ne croient plus la Divinité de Jesus-Christ , dont Calvin leur chef étoit si zélé défenseur , & pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce supplice , qui fait quelque tort à la charité & à la modération de leur Patriarche , ils n'entreprennent point de le justifier ; ils avouent que Calvin fit une action très-blâmable , & ils se contentent (si c'est un Catholique

qui leur parle) d'opposer au supplice de Servet cette abominable journée de la S. Barthelemy , que tout bon François desireroit effacer de notre Histoire avec son sang , & ce supplice de Jean Hus , que les Catholiques mêmes , disent-ils , n'entreprennent plus de justifier , où l'humanité & la bonne foi furent également violées , & qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigismond d'un opprobre éternel.

» CE n'est pas , dit Monsieur de Voltaire , un petit exemple du progrès de » la raison humaine , qu'on ait imprimé » à *Genève* avec l'approbation publique , (dans l'essai sur l'Histoire Universelle du même Auteur) , que Calvin avoit une » ame atroce, aussi-bien qu'un esprit éclairé. Le meurtre de Servet paroît aujourd'hui abominable ». Nous croyons que les éloges dûs à cette noble liberté de penser & d'écrire , sont à partager également entre l'Auteur , son siècle & *Genève*. Combien de pays où la Philosophie n'a pas fait moins de progrès , mais où la vérité est encore captive , où la raison n'ose élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en silence , où même trop

d'écrivains pusillanimes, qu'on appelle *Sages*, respectent les préjugés qu'ils pourroient combattre avec autant de décence que de sûreté !

L'É N F E R , un des points principaux de notre croyance , n'en est pas un aujourd'hui pour plusieurs Ministres de *Genève* ; ce seroit , selon eux , faire injure à la Divinité , d'imaginer que cet Etre plein de bonté & de justice , fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourmens : ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les passages formels de l'Écriture , qui sont contraires à leur opinion , prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les Livres saints tout ce qui paroît blesser l'humanité & la raison. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie , mais pour un tems ; ainsi le Purgatoire , qui a été une des principales causes de la séparation des Protestans d'avec l'Eglise Romaine , est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entr'eux admettent après la mort : nouveau trait à ajoûter à l'Histoire des contradictions humaines.

POUR tout dire en un mot , plusieurs

Pasteurs de *Genève* n'ont d'autre Religion qu'un Socinianisme parfait , rejetant tout ce qu'on appelle *Mysteres* , & s'imaginant que le premier principe d'une Religion véritable est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison : aussi quand on les presse sur la nécessité de la révélation , ce dogme si essentiel du Christianisme , plusieurs y substituent le terme d'*utilité* , qui leur paroît plus doux : en cela , s'ils ne sont pas orthodoxes , ils sont au moins conséquens à leurs principes.

UN Clergé qui pense ainsi , doit être tolérant , & l'est en effet assez pour n'être pas regardé de bon œil par les Ministres des autres Eglises réformées. On peut dire encore , sans prétendre approuver d'ailleurs la Religion de *Genève* , qu'il y a peu de pays où les Théologiens & les Ecclésiastiques soient plus ennemis de la superstition. Mais en récompense , comme l'intolérance & la superstition ne servent qu'à multiplier les incrédules , on se plaint moins à *Genève* qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité ; ce qui ne doit pas surprendre : la Religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu , du moins

chez presque tout ce qui n'est pas peuple : le respect pour Jésus - Christ & pour les Ecritures, est peut-être la seule chose qui distingue d'un pur Déisme le Christianisme de *Genève*.

LES Ecclésiastiques font encore mieux à *Genève* que d'être tolérans ; ils se renferment uniquement dans leurs fonctions, en donnant les premiers aux Citoyens l'exemple de la soumission aux loix. Le Consistoire établi pour veiller sur les mœurs, n'inflige que des peines spirituelles. La grande querelle du Sacerdoce & de l'Empire, qui, dans des siècles d'ignorance, a ébranlé la Couronne de tant d'Empereurs, & qui, comme nous ne le savons que trop, cause des troubles fâcheux dans des siècles plus éclairés, n'est point connue à *Genève* ; le Clergé n'y fait rien sans l'approbation des Magistrats.

LE culte est fort simple ; point d'images, point de luminaire, point d'ornemens dans les Eglises. On vient pourtant de donner à la Cathédrale un portail d'assez bon goût, peut-être parviendra-t-on peu-à-peu à décorer l'intérieur
des

des Temples. Où seroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux & des statues, en avertissant le peuple, si l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, & de ne les regarder que comme des monumens destinés à retracer d'une maniere frappante & agréable les principaux événemens de la Religion ? Les Arts y gagneroient sans que la superstition en profitât. Nous parlons ici, comme le Lecteur doit le sentir, dans les principes des Pasteurs *Genevois*, & non dans ceux de l'Eglise Catholique.

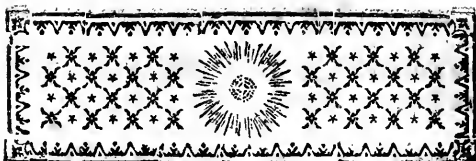
LE Service Divin renferme deux choses, les Prédications & le Chant. Les Prédications se bornent presque uniquement à la Morale, & n'en valent que mieux. Le Chant est d'assez mauvais goût ; & les vers François qu'on chante, plus mauvais encore. Il faut espérer que *Genève* se reformera sur ces deux points. On vient de placer une orgue dans la Cathédrale, & peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage & en meilleure musique. Du reste, la vérité nous oblige de dire, que l'Etre suprême est honoré à *Genève* avec une décence & un

recueillement qu'on ne remarque point dans nos Eglises.

Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus vastes Monarchies; mais aux yeux du Philosophe, la République des Abeilles n'est pas moins intéressante que l'Histoire des grands Empires ; & ce n'est peut-être que dans les petits Etats qu'on peut trouver le modele d'une parfaite administration politique. Si la Religion ne nous permet pas de penser que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre Monde , la raison nous oblige de croire qu'ils sont à-peu-près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci :

O fortunatos nimium, sua si bona norint !





EXTRAIT DES REGISTRES

*DE LA VÉNÉRABLE COMPAGNIE des Pasteurs & Professeurs
de l'Eglise & de l'Académie de
GENÈVE.*

Du 10 Février 1758.



*A Compagnie informée que
le VII tome de l'Encyclo-
pédie, imprimé depuis peu
à Paris, renferme, au mot
GENÈVE, des choses qui in-
téressent essentiellement notre Eglise, s'est
fait lire cet Article; & ayant nommé des
Commissaires pour l'examiner plus parti-
culièrement, ouï leur rapport, après
mûre délibération, elle a cru se devoir à
elle-même & à l'édification publique,*

de faire & de publier la *Déclaration suivante* :

LA Compagnie a été également surprise & affligée , de voir dans ledit Article de l'*Encyclopédie* , que non-seulement notre Culte est représenté d'une manière défectueuse (a) , mais que l'on y donne une très - fautive idée de notre Doctrine & de notre Foi. L'on attribue à

(a) Ce qu'on dit du *Culte* dans l'Article *Genève* se réduit à ce peu de mots. « Le Culte est fort simple ; point d'images , point de luminaire , point d'ornemens dans les Eglises... Le Service Divin renferme deux choses ; les Prédications & le Chant. Les Prédications se bornent presque uniquement à la Morale, & n'en valent que mieux. Le Chant est d'assez mauvais goût, & les vers François qu'on chante, plus mauvais encore ». Si on en croit les Etrangers qui ont été à Genève , & les Genevois mêmes , cette exposition est fort exacte ; elle n'a rien, d'ailleurs, qui puisse blesser les Ministres de Genève. L'abolition des images est un des points de leur doctrine. Quand ils se borneraient à la Morale dans leurs Sermons , ils ne seroient point blâmables en cela , les matieres de dogme étant plus faites pour les Livres que pour la Chaire. Enfin il n'y a pas d'apparence qu'ils veuillent donner leur musique pour bonne , non plus que les vieux Pseaumes de Marot & de Beze,

plusieurs de nous sur divers articles des sentimens qu'ils n'ont point ; & l'on en défigure d'autres. L'on avance , contre toute vérité , que *plusieurs ne croient plus la Divinité de JESUS-CHRIST.... & n'ont d'autre Religion qu'un Socinianisme parfait , rejetant tout ce qu'on appelle Myfteres , &c.* Enfin , comme pour nous faire honneur d'un esprit tout philosophique , on s'efforce d'exténuer notre Christianisme par des expressions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait suspect ; comme quand on dit que , parmi nous *la Religion est presque réduite à l'adoration d'un seul DIEU , du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple ; & que le respect pour JESUS-CHRIST & pour l'Ecriture , est peut-être la seule chose qui distingue du pur Déisme le Christianisme de Genève.*

DE pareilles imputations sont d'autant plus dangereuses & plus capables de nous faire tort dans toute la Chrétienté , qu'elles se trouvent dans un Livre fort répandu , qui d'ailleurs parle favorablement de notre Ville , de ses mœurs , de son Gouvernement , & même de son Clergé & de sa Constitution Ecclésiastique. Il est

triste pour nous que le point le plus important soit celui sur lequel on se montre le plus mal informé.

P O U R rendre plus de justice à l'intégrité de notre Foi , il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette Eglise en a toujours donnés , & qu'elle en donne encore chaque jour (b). Rien de plus connu que notre grand principe & notre profession constante de tenir *la doctrine des saints Prophetes & Apôtres , contenue dans les Livres de l'ancien & du nouveau Testament* , pour une doctrine divinement inspirée , seule regle infaillible & parfaite de notre Foi & de nos mœurs. Cette profession est expressément confirmée par ceux que l'on admet au saint Ministère , & même par tous les membres de notre troupeau , quand ils rendent raison de leur Foi , comme Catéchume-

(b) Pourquoi donc dans l'opinion de la plupart des Protestans , & notamment des Eglises de Suisse & de Hollande , l'Eglise de Genève passe-t-elle pour Socinienne , ou du moins pour favorable au Socinianisme ? Si les Ministres de Genève n'ont point donné lieu à cette opinion , il faut avouer qu'ils sont fort à plaindre.

nes , à la face de l'Eglise. On sçait aussi l'usage continuel que nous faisons du *Symbole des Apôtres* , comme d'un abrégé de la partie historique & dogmatique de l'Evangile, également admis de tous les Chrétiens. Nos Ordonnances Ecclésiastiques portent sur les mêmes principes: nos Prédications , notre Culte , notre Liturgie, nos Sacremens , tout est relatif à l'œuvre de notre Rédemption par JESUS - CHRIST. La même doctrine est enseignée dans les leçons & les theses de notre Académie , dans nos livres de piété , & dans les autres ouvrages que publient nos Théologiens , particulièrement contre l'incrédulité , poison funeste , dont nous travaillons sans cesse à préserver notre troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeller ici au témoignage des personnes de tout ordre , & même des étrangers qui entendent nos instructions , tant publiques que particulières , & qui en sont édifiés.

SUR quoi donc a-t-on pu se fonder ; pour donner une autre idée de notre doctrine ? Ou , si l'on veut faire tomber le soupçon sur notre sincérité , comme si nous ne pensions pas ce que nous ensei-

gnons & ce que nous professons en public, de quel droit se permet-on un soupçon si odieux ? Et comment n'a-t-on pas senti, qu'après avoir loué *nos mœurs* comme *exemplaires*, c'étoit se contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocrisie où ne tombent que des gens peu consciencieux, qui se jouent de la Religion ?

IL est vrai que nous estimons & que nous cultivons la Philosophie. Mais ce n'est point cette Philosophie licencieuse & sophistique dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'est une Philosophie solide, qui, loin d'affoiblir la Foi, conduit les plus sages à être aussi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la Morale, nous n'insistons pas moins sur le dogme. Il trouve chaque jour sa place dans nos chaires : nous avons même deux exercices publics par semaine, uniquement destinés à l'explication du Catéchisme. D'ailleurs, cette Morale est la Morale Chrétienne, toujours liée au dogme, & tirant de-là sa principale force, particulièrement

des promesses de pardon & de félicité éternelle (c) que fait l'Evangile à ceux qui s'amendent , comme aussi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitens. A cet égard , comme à tout autre , nous croyons qu'il faut s'en tenir à la sainte Ecriture , qui nous parle , non d'un Purgatoire (d) , mais du Paradis & de l'Enfer , où chacun recevra sa juste rétribution , selon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'est en prêchant fortement ces grandes

(c) Il seroit à souhaiter que les Pasteurs de Genève eussent expliqué ici l'idée précise qu'ils attachent au mot *éternel*. On sçait que plusieurs Ecrivains Protestans ont entendu par ce mot , non pas *ce qui ne finira jamais* , mais *ce qui doit durer très-long-tems*. C'est ainsi qu'ils expliquent les passages de l'Ecriture où se trouve le mot *éternel*. On sent donc combien il étoit nécessaire que les Ministres de Genève levassent l'équivoque. Une ligne auroit suffi pour cela.

(d) Si par hazard il étoit vrai que l'Eglise de Genève ne crût pas les peines *éternelles* dans le sens rigoureux de ce mot , alors , suivant cette Eglise , il n'y auroit plus proprement d'Enfer , mais seulement un Purgatoire , & l'Auteur de l'Article *Genève* auroit raison dans ce qu'il a avancé sur ce sujet. La différence des noms ne fait rien au fond de la chose.

vérités , que nous tâchons de porter les hommes à la sanctification.

SI on loue en nous un esprit de modération & de tolérance , on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Grâces à Dieu , il a un tout autre principe. Cet esprit est celui de l'Evangile , qui s'allie très - bien avec le zele. D'un côté , la charité Chrétienne nous éloigne absolument des voies de contrainte , & nous fait supporter sans peine quelque diversité d'opinions (e) qui n'atteint pas l'essentiel , comme il y en a eu de tout tems dans les Eglises même les plus pures : de l'autre , nous ne négligeons aucun soin , aucune voie de persuasion , pour établir , pour inculquer , pour défendre les points fondamentaux du Christianisme.

(e) On auroit désiré des exemples de *cette diversité d'opinions qui n'atteint pas l'essentiel*. Car cette diversité d'opinions pourroit tomber sur des articles , qui , selon d'autres Eglises , même Protestantes , seroient très-essentiels à la Religion , comme l'Eternité absolue & rigoureuse des peines de l'Enfer , la Trinité , l'Incarnation , &c.

QUAND il nous arrive de remonter aux principes de la Loi Naturelle , nous le faisons à l'exemple des Auteurs sacrés , & ce n'est point d'une manière qui nous approche des Déistes : puisque , en donnant à la Théologie naturelle plus de solidité & d'étendue que ne font la plupart d'entr'eux , nous y joignons toujours la révélation , comme un secours du Ciel très - nécessaire (*f*) , & sans lequel les

(*f*) Voilà encore un mot qu'il auroit fallu expliquer ; d'autant qu'il est de notoriété publique , qu'un des principaux Ministres de Genève , qui vit encore , & qui jouit , avec justice , d'une grande considération dans son Eglise , ayant parlé dans la première édition d'un de ses Ouvrages , de la *nécessité* de la révélation , a changé ce mot dans les éditions suivantes , pour y substituer celui d'*utilité*. Or , la distance est grande de ce qui est *nécessaire* à ce qui est simplement *utile*. Est - ce par ménagement pour leur confrère , que les Ministres de Genève n'ont pas expressément proscrit en cette occasion le terme d'*utilité* dont il s'est servi ? Mais de pareils ménagemens doivent-ils avoir lieu , dans un écrit où ces Ministres ont pour but de lever les soupçons qu'on a voulu répandre sur leur Foi ? Enfin les Ministres de Genève regarderoient-ils les termes de *nécessité* ou d'*utilité* , comme pouvant être indifféremment employés

hommes ne feroient jamais sortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes est de *ne rien proposer à croire qui heurte la raison*, ce n'est point là, comme on le suppose, un caractère de Socinianisme. Ce principe est commun à tous les Protestans; & ils s'en servent pour rejeter des doctrines absurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecriture sainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas jusqu'à nous faire *rejeter tout ce qu'on appelle Mysteres*; puisque c'est le nom que nous donnons à des vérités d'un ordre surnaturel, que la seule raison humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne sçauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourtant rien d'impossible en elles-mêmes, & que DIEU nous a révélées (g). Il suffit que cette ré-

dans cette matiere, & comme un des exemples de *cette diversité d'opinions* qu'ils *supportent sans peine*, & qui *n'atteint pas l'essentiel*? Si ce n'est pas là leur façon de penser, on les invite à s'en expliquer formellement, sans quoi il restera toujours à leur égard des doutes raisonnables.

(g) Tout cet Article n'est pas clair, & avoit

vélation soit certaine dans ses preuves ,
& précise dans ce qu'elle enseigne , pour

d'autant plus besoin de l'être , que c'est un des points les plus essentiels de la Profession de Foi qu'on nous présente. Les Ministres de Genève conviennent d'abord qu'un de leurs principes est en effet de ne rien proposer à croire qui heurte la raison ; ils se servent , disent-ils , de ce principe , pour rejeter des doctrines absurdes , telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecriture sainte bien entendue. C'est donc par ce principe qu'ils rejettent , par exemple , la présence réelle , comme une doctrine absurde , comme une doctrine qui heurte la raison , & qui ne se trouve point dans l'Ecriture sainte bien entendue. Or , les autres Mysteres de la Religion Chrétienne , ceux de la Trinité , de l'Incarnation , de la Rédemption , &c. ne heurtent pas moins la raison en apparence que le Mystere de la présence réelle , & ce dernier Mystere n'est pas énoncé plus obscurément dans l'Ecriture , que les premiers. Le principe admis par les Ministres de Genève va donc à proscrire tous les Mysteres. Aussi rien n'est-il moins satisfaisant que la définition qu'ils donnent de ce qu'ils entendent par *Mysteres*. « C'est , disent-ils , des vérités d'un ordre surnaturel , que la seule raison humaine ne découvre pas , ou qu'elle ne sçauroit comprendre parfaitement , qui n'ont pourtant rien d'impossible en elles-mêmes , & que Dieu nous a révélées ». 1^o Il auroit fallu donner des exemples de ces vérités d'un or-

que nous admettions de telles vérités ; conjointement avec celles de la Religion Naturelle ; d'autant mieux qu'elles se lient

dre surnaturel, sans quoi l'expression reste vague & équivoque. On demande, par exemple, aux Ministres de Genève si la Divinité de J. C. la Trinité, &c. sont pour eux au nombre de ces vérités d'un ordre surnaturel ? 2° Quand on appelle les Mysteres des vérités que la seule raison humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne sçauroit comprendre parfaitement, le mot ou est-il disjonctif ou explicatif ? Veut-on dire qu'il y a des Mysteres que la raison ne découvre pas, & d'autres qu'elle découvre, mais qu'elle ne peut comprendre parfaitement (comme certaines vérités de Géométrie ?) ou bien veut-on dire que la raison humaine ne découvre pas les Mysteres en ce sens qu'elle ne peut les comprendre parfaitement ? L'une & l'autre de ces explications est de beaucoup trop foible pour répondre à l'idée qu'on doit attacher au mot de Myere. Les Mysteres de la Religion sont des vérités que la raison humaine ne sçauroit, ni découvrir, ni comprendre, même imparfaitement, & qui sont absolument & entièrement au-dessus de sa portée. 3° Les Mysteres sans doute n'ont rien d'impossible en eux-mêmes ; mais ils paroissent impossibles aux yeux de la raison, & voilà ce qu'il étoit très-essentiel d'ajouter, surtout quand on a commencé par dire que les Mysteres ne doivent point heurter la raison. Car rien ne heurte plus la raison, que ce qui lui paroît impossible. Mais ce qui heurte la raison,

fort bien entr'elles , & que l'heureux assemblage qu'en fait l'Evangile forme un corps de Religion admirable & complet.

ENFIN quoique le point capital de notre Religion soit d'*adorer un seul DIEU* , l'on ne doit pas dire qu'elle *se réduise presque à cela, chez presque tout ce qui n'est pas peuple*. Les personnes les mieux instruites sont aussi celles qui sçavent le mieux quel est le prix de l'alliance de grace , & que *la vie éternelle consiste à connoître le seul vrai DIEU, & celui qu'il a envoyé, JESUS-CHRIST, son Fils, en qui a habité corporellement toute la plénitude de la Divinité, (h) & qui nous a été donné pour Sauveur,*

n'est pas pour cela contraire à la raison , & les Mysteres sont dans ce cas.

(h) Il est très-fâcheux que les Ministres de Genève , pour prouver qu'ils croient la Divinité de J. C. se contentent de rapporter un passage de l'Ecriture , sans expliquer quel sens précis ils donnent à ce passage. Arius & les autres hérétiques qui nioient la Divinité du Verbe , admettoient aussi les expressions de l'Ecriture relatives au Fils de Dieu ; mais ils expliquoient ces expressions conformément à leur erreur. On sçait même combien peu le langage des Ariens différoit en apparence de

pour Médiateur & pour Juge, *afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Pere*. Par cette raison, le terme de *respect pour JESUS-CHRIST & pour l'Ecriture*, nous paroissant de beaucoup trop foible,

celui des Catholiques. Une seule lettre en faisoit la différence ; le Fils, selon les Ariens, étoit *homoiousios* au Pere, c'est-à-dire, *d'une substance SEMBLABLE* ; & selon les Catholiques, il étoit *homoousios*, c'est-à-dire *consubstantiel* ou de la *MÊME substance*. Pourvu qu'on ne forçât pas les Ariens à dire que J. C. étoit Dieu, *égal* en tout à son Pere, ils disoient, d'ailleurs, tout ce qu'on vouloit pour se rapprocher des Catholiques. Cependant il est clair qu'on ne croit pas réellement la Divinité de J. C. & l'unité de Dieu, (deux points essentiels du Christianisme) si on ne croit pas que J. C. est Dieu, consubstantiel & égal à son Pere, & ne faisant avec lui qu'un seul & même Dieu. Car si le Verbe n'est pas *égal* en tout à Dieu le Pere, le Verbe n'est pas Dieu ; & le titre de Divinité qu'on lui donne, ne seroit en ce cas qu'un titre d'honneur & non de réalité ; & si le Verbe n'est pas *consubstantiel* au Pere, & qu'il lui soit *égal*, il y a plusieurs Dieux. On ne sçauroit donc trop inviter les Ministres de Genève à s'expliquer sur cet article important de la Religion avec une grande clarté, & sans la plus légère équivoque.

ou

• ou trop équivoque , pour exprimer la nature & l'étendue de nos sentimens à cet égard , nous disons que c'est avec foi , avec une vénération religieuse , avec une entière soumission d'esprit & de cœur , qu'il faut écouter ce divin Maître & le Saint - Esprit parlant dans les Ecritures. C'est ainsi qu'au lieu de nous appuyer sur la sagesse humaine , si foible & si bornée , nous sommes fondés sur *la Parole de DIEU* , seule capable de *nous rendre véritablement sages à salut , par la foi en JESUS-CHRIST* : ce qui donne à notre Religion un principe plus sûr , plus relevé , & bien plus d'étendue , bien plus d'efficacité ; en un mot , un tout autre caractère que celui sous lequel on s'est plu à la dépeindre.

TELS sont les sentimens unanimes de cette Compagnie , qu'elle se fera un devoir de manifester & de soutenir en toute occasion , comme il convient à de fideles serviteurs de JESUS - CHRIST. Ce sont aussi les sentimens des Ministres de cette Eglise , qui n'ont pas encore cure d'âmes , lesquels étant informés du contenu de la présente Déclaration , ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'affurer que c'est le senti-

ment général de notre Eglise ; ce qui a bien paru par la sensibilité qu'ont témoigné les personnes de tout ordre de notre troupeau , sur l'article du Dictionnaire qui cause ici nos plaintes.

APRÈS ces explications & ces assurances , nous sommes bien dispensés , non - seulement d'entrer dans un plus grand détail sur les diverses imputations qui nous ont été faites ; mais aussi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but (*a*). Ce ne

(*a*) Cette Déclaration a quelque chose de très - singulier , à la suite d'une profession de foi aussi insuffisante que celle-ci. Les Ministres de Genève ne doivent pas craindre de rendre aux autres Eglises un compte détaillé de leur foi. On leur demande donc avec confiance ,

1°. S'ils croient les peines de l'Enfer *éternelles*, en ce sens qu'elles n'aient jamais de fin ?

2°. Quels sont les Myſteres qu'ils admettent ?

30. S'ils croient que J. C. est Dieu , égal en tout à son Pere , & ne faisant avec lui qu'un seul & même Dieu.

Ils doivent se faire d'autant moins de peine de répondre à ces questions , qu'elles leur sont faites par un Théologien qui ne prend aucun intérêt à l'Article *Genève* de l'Encyclopédie , & qui desiré d'ailleurs très-sincèrement d'être détrompé sur l'idée que cet Article lui a donnée d'eux , & que la profession de foi n'a pas suffisamment détruite.

feroit qu'une contestation inutile , dont notre caractere nous éloigne infiniment. Il nous suffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre Eglise & de notre Ministère, en montrant que le portrait qu'on a fait de notre Religion est infidele , & que notre attachement pour la saine Doctrine Evangelique n'est ni moins sincere que celui de nos peres , ni différent de celui des autres Eglises Réformées , avec qui nous faisons gloire d'être unis par les liens d'une même foi , & dont nous voyons avec beaucoup de peine que l'on veuille nous distinguer.

J. TREMBLEY , *Sécretaire.*







AUTRES ÉCRITS
Sur la Lettre de M. ROUSSEAU
à M. D'ALEMBERT.

SI le genre de Philosophie dont M. Rousseau fait profession, lui permettoit quelque retour d'amour propre, quel triomphe pour lui de voir, de toutes parts, des Écrivains s'armer pour le combattre, & de rester le plus souvent victorieux ! Que sont devenues, en effet, la plûpart de ces Brochures faites contre lui ? A peine se souvient-on qu'elles aient existé, tandis que ses Ouvrages, vainqueurs du tems & de la critique, passeront à la postérité, qui admirera, comme nous, le charme de son éloquence & de son stile. Sa Lettre sur les Spectacles étant dans le goût de ses autres productions, devoit avoir naturellement le même sort, & essuyer les mêmes critiques. La principale est un Ecrit d'environ deux cents pages in-8°, intitulé, *P. A. Laval, Comédien, à M. J. J. Rousseau, Citoyen de Genève, sur les raisons qu'il expose pour réfuter M. d'Alembert, qui, dans le huitieme volume de l'Encyclopédie, article GENÈVE, prouve que l'établissement d'une Comédie dans cette Ville y feroit*

réunir la sagesse de Lacédémone à la politesse d'Athènes; chez Durand, rue du Foin.

ON ne trouvera pas dans la Lettre de M. *Laval* le stile séduisant de M. *Roussseau*, & l'art enchanteur avec lequel il sçait présenter ses opinions, & tourner les raisonnemens. Le Comédien, qui se pique d'avoir étudié en Théologie, suit, dans sa façon d'argumenter, la méthode simple & uniforme de l'Ecole, & dit bonnement à son adversaire : Pourquoi *dénigrer*, *vilipender* des gens qui ne vous ont point fait de mal ? Pourquoi exhaler une *bile odieuse*, & taxer tous les Acteurs d'être insolens, fourbes & fripons ? Je ne veux pas être leur apologiste ; mais je prouverai que leur profession est honnête. Je ne suis pas aussi correct que vous dans mon stile ; mais je serai plus juste & plus vrai. Avant que d'entrer dans le détail de vos raisons, bonnes ou mauvaises, remontons à l'origine des Spectacles. Ici l'Auteur ne fait qu'extraire ce qu'a dit M. *Roussseau* sur la naissance du Théâtre chez les Grecs ; & il ajoute que peu-à-peu des gens sans ressource, élevés sur des tréteaux, furent à l'égard des Prêtres Grecs, qui étoient les véritables

Comédiens de la Nation , ce que sont , vis - à - vis de nos Prédicateurs , ces *misérables vendeurs d'images* , qui font payer leurs sermons par l'achat d'un *Saint-Suaire* , ou d'un *cantique de Saint Hubert*. Ces méprisables baladins , cette espèce de vermine , continue M. Laval , inspirerent tant d'horreur , que l'opprobre en réjaillit encore aujourd'hui sur des gens dont l'état est aussi éloigné de cette infamie , que nos Ecclésiastiques le sont des *Prédicateurs du Pont-neuf*.

APRÈS cette excursion sur la naissance des Spectacles , l'Auteur revient vivement sur M. Rousseau , & lui fait , dans son stile ordinaire , cette rustique & burlesque apostrophe : « J'aurois bien à faire , » s'il falloit démontrer le *faux* de tout ce » que vous dites. Je me contenterai de » relever les *absurdités* les plus capables » de glisser dans l'esprit des Lecteurs le » *venin* de votre Livre. A quel propos , » par exemple , faire une *mauvaise plaisanterie* sur les Acteurs de l'Opéra? Avez- » vous toujours tenu ce langage , vous » qui avez travaillé pour le Théâtre même que vous *insultez* ? Oui , on vous » a vu faire la Cour à ces Acteurs , lors-

» qu'il étoit question de donner au Pu-
 » blic votre *Devin du Village*. Croyez-
 » moi, faites *Amende honorable*, d'avoir
 » été le premier instrument de l'ennui que
 » quelques esprits caustiques doivent avoir
 » éprouvé à la représentation de votre
 » Pièce. Je suis fâché que vous déclamiez
 » contre des gens qui ont employé tous
 » leurs talens à faire valoir les vôtres ,
 » & que vous avez payés d'ingratitude.
 » Vous ne vous contentez pas de les
 » tourner en ridicule ; vous les taxez en-
 » core d'être d'un caractère aussi cruel
 » que *Néron* ; car vous parlez comme
 » un homme convaincu qu'ils ne vous
 » laisseroient pas dormir avec impunité.
 » Si leurs talens ne doivent pas être mis
 » en parallèle avec ceux de *Néron* , je suis
 » également persuadé que l'on ne peut ,
 » sans une *monstrueuse calomnie* , leur
 » prêter le cœur & les sentimens de ce
 » méchant Empereur. »

N O U S n'entrerons pas sérieusement
 dans les raisons de M. *Laval* sur la nature
 & l'utilité des Spectacles. Cette question
 a été si long-tems & si souvent discutée ;
 les autorités pour & contre ont été si re-
 ligieusement examinées, & si puissamment

combattues , qu'il n'est plus question de revenir sur cette matiere ; mais pour réjouir un moment , nous allons exposer ici les raisonnemens de l'Auteur les plus récréatifs par leur singularité ou leur ridicule. Une preuve , disoit M. *Roussseau*, de l'inutilité des Spectacles , c'est que tout homme à qui on exposera d'avance les crimes de *Médée* , les détestera peut-être plus au commencement qu'à la fin de la Pièce. Pourquoi cela , demande M. *Laval* ? « C'est qu'on se fera accoutumé » à voir avec plaisir sur la scène une jolie » femme bien parée ; mais si malheureu- » sement l'Actrice est laide , adieu la com- » passion qu'auroit pu provoquer sa beau- » té. » M. *Roussseau* avoit dit encore que la pitié que la Tragédie inspire , n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Son adversaire lui oppose « un homme » en place qui , après la représentation » de *Nanine* , entra chez lui avec pré- » cipitation , pour ordonner à son Suisse » de ne refuser sa porte à qui que ce fût , » pas même aux soubrenilles & aux sa- » bots. Le Suisse fut si fort étonné du dis- » cours de son maître , qui jusques-là n'a- » voit apparemment pas été fort débon- » naire , qu'il dit à un valet de chambre

» qui se rencontra près de lui : *Morbleu, si*
» *je n'avois apperçu Mademoiselle de * * **
» *dans le carrosse de Monseigneur, je croi-*
» *rois qu'il vient de confesse.* » Une Tra-
gédie, conclut M. Laval, où les mêmes
préceptes d'humanité se feroient rencon-
trés, auroit eu le même effet que la Co-
médie de *Nanine*. « Vous avez vu jouer
» *Mérope*, & vous demandez des leçons
» d'humanité ! O *Voltaire* ! quel Dieu
» t'inspira la seconde scène du second
» acte ? O *Rousseau* ! quel démon te l'a
» fait oublier ? » Mais, reprend M. *Rous-*
seau, si les spectateurs sont témoins de
quelques actions vertueuses qui se passent
sur la scène, ils n'en sortent pas moins
complices des crimes qu'ils y voient com-
mettre. « Que répondre à cela, dit
» l'Apologiste de la Comédie ? Lecteur,
» j'en ris. » M. *Rousseau*, qui ne rit pas,
soutient que, si nos Auteurs modernes
font aujourd'hui des Pièces plus épurées
que celles d'autrefois, elles sont aussi
plus ennuyeuses ; & qu'il vaudroit autant
aller au sermon. « Cette apostrophe, s'é-
» crie M. Laval, est d'un *quelqu'un* qui
» n'y va pas, ou qui n'en entend que de
» mauvais. Quoi qu'il en soit, laissez aux
» Comédiens le soin de se plaindre que

» les Auteurs modernes les font *prêcher*
 » *au désert* ; laissez donc jouer la Comé-
 » die en paix ; sinon , l'on vous dira que
 » vous ressemblez à un fagot d'épines ;
 » par où le prendre ?

L'APOLOGISTE du Théâtre n'est pas moins plaisant , en justifiant les femmes attaquées par M. *Rousseau*, qu'en prenant la défense des Spectacles. « J'ignore, lui » dit-il, si vous avez à vous plaindre du » Sexe ; de quelque nature que soit le mé- » contentement qu'il vous a donné , ma » foi , vous n'êtes pas en reste. » C'est par cet agréable exorde qu'il commence son panégyrique. Le plus bel endroit de l'éloge , c'est celui où l'orgueil de l'homme vient s'humilier aux pieds d'une femme , & par un *effet nécessitant de ses charmes*, lui jurer une obéissance sans bornes. Si dans ces momens les femmes nous pardonnent notre humeur altière , c'est dans la crainte que la vengeance *n'anéantisse une partie de leurs plaisirs* ; car ces plaisirs , au dire de M. *Laval*, sont le principal motif qui les détermine à se rendre ; & si elles résistent quelquefois aux attraits de la volupté , elles ne tiennent presque jamais contre *les armes vic-*

orieuses de l'impudence. M. Rousseau n'avoit rien dit de si fort, ni de si outrageant contre les femmes; cependant, si l'on en croit son adversaire, il avoit quelque droit d'en mal parler. Je m'en rapporte à vous-même, lui dit-il; vous convenez que votre corps n'est, pour ainsi dire, plus qu'une ombre; la reconnaissance pourroit peut-être vous avoir engagé à dire du mal de celles qui vous ont mis dans cet état; sçavoir comment elles vous ont traité.

ON trouve de bons raisonnemens contre M. Rousseau, mais sans bouffonneries, sans sarcasmes, sans invectives, sans injures, dans les *Considérations sur l'Art du Théâtre, à M. Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Genève, par M. Villaret*; Ouvrage moins gros, mais du même format, & qui a paru en même tems que celui de M. Laval, chez Coûtelier, Quai des Augustins.

TOUTE cette Brochure se réduit à ces quatre assertions. Les Spectacles sont bons en eux-mêmes. Ils peuvent s'allier avec les mœurs. Tout Gouvernement peut les comporter. La profession de Comé-

dien est honnête. La premiere de ces propositions doit résoudre toutes les autres ; car un Art bon par soi-même , ne peut être contraire aux mœurs , que dans le cas où l'on en feroit un mauvais usage ; & c'est alors la faute des Amateurs ou des Artistes. Il n'y a rien qui ne puisse devenir pernicieux par l'abus ; la Comédie est , à cet égard , comme toutes les autres inventions humaines. Pouvant s'allier avec les mœurs , tout Gouvernement peut la comporter , & doit la protéger , puisque tout Gouvernement a un intérêt sensible de perfectionner la morale qui forme un des plus solides fondemens de toute autorité légitime. Il est donc faux de dire qu'une profession utile aux mœurs & au Gouvernement , soit déshonorante.

POUR ne pas répéter ce qui a été dit tant de fois , & qu'on redira sans cesse , tant qu'on écrira sur cette matiere , on n'entrera point dans l'examen des trois premieres assertions ; la quatrieme offre des objets plus particuliers : ce sont les mœurs & la conduite des Comédiens. Que font-ils donc ces gens si décriés par *M. Rousseau* ? Il n'y a point de Corps

plus pacifique ; « rarement on entend les
» bureaux de *Thémis* retentir de leurs con-
» tentions. Les voit-on mériter davantage
» l'attention des interpretes des Loix dic-
» tées pour réprimer les attentats contre
» la société ? C'est , continue l'Auteur ,
» une vérité singuliere , que j'ose affirmer
» après de scrupuleuses recherches , &
» qu'on peut discuter dans la dernière ri-
» gueur : depuis que nous avons des Spec-
» tacles réguliers en France , jamais Co-
» médien n'a été immolé à la sûreté pu-
» blique en expiation de ses forfaits. Feuil-
» letez les registres criminels , vous ne
» verrez pas leurs noms écrits dans ces
» fastes du crime. Ils sont tranquilles ; ils
» ne troublent point l'ordre public ; orga-
» nes journaliers des plus sublimes leçons
» de vertu , il n'est pas possible que leur
» ame n'en acquiere le goût. Ils se font
» aimer ; les personnes sensibles aux agré-
» mens de la société , recherchent leur
» commerce , & cultivent leur amitié. Ils
» sont ordinairement doux & civils
» Jamais Comédien ne voit son confrere
» dans l'infortune , sans le secourir selon
» ses facultés ; ces secours n'humilient
» jamais les objets de leur générosité ;
» une partie du produit de leurs travaux

» est destinée au soulagement des pauvres.
 » Tel déclamateur , outré contre cette
 » profession prétendue profane, ne retran-
 » che pas la moindre portion de ses reve-
 » nus superflus , en faveur de l'Humanité
 » souffrante; tandis qu'un Comédien, sans
 » ostentation , apprend à resserrer les bor-
 » nes de son nécessaire , sans autre mo-
 » tif que de remplir les fonctions d'hom-
 » me sensible , &c. »

MAIS ces gens si tranquilles , si doux ,
 si charitables , si honnêtes , si civils , si
 humains , répond M. *Roussseau* , sont ex-
 posés au jugement public , peignent des
 passions qui leur sont étrangères , & ex-
 posent leur personne à être huée & ba-
 fouée pour une modique somme d'argent.
 Ils sont exposés au jugement public , re-
 prend leur Apologiste : mais sur quel art,
 sur quelle profession ce jugement ne
 s'exerce-t-il pas ? Si c'est une chose in-
 fâme d'être exposé au jugement des hom-
 mes , il n'est point d'homme qui soit
 exempt d'infamie. Mais le Comédien
 peint des passions qui ne sont pas les
 siennes ; & quel Artiste n'est point dans
 le même cas ? L'objet général des Arts
 est l'imitation de la nature. Un Poète ,

un Orateur , un Peintre , un Statuaire , un Musicien , &c. ne sont que des imitateurs des passions. L'estime publique est la plus noble récompense de leurs talens ; pourquoi le mépris seul seroit-il réservé au Comédien ? Est-ce enfin parce qu'il paye de sa personne ? Un Avocat , « grâ- » tifié pour soutenir le droit de ses parties , » par conséquent aussi peu désintéressé que » le Comédien , qui représente , ainsi que » lui , des passions qui ne sont pas les » siennes , qui paye de sa personne , qui » court les mêmes risques , qui ambition- » ne les applaudissemens , craint le blâ- » me , &c. en mérite-t-il moins l'estime » publique ? Mais , direz-vous , il envi- » sage une fin utile ; c'est de faire triom- » pher les Loix. Celle du Comédien est- » elle moins noble ? Il fait régner les » mœurs.

TEL est le ton honnête & décent que prend , dans tout le cours de sa Brochure , M. de Villaret , pour venger les Comédiens des reproches de M. *Rousseau*.

LES Poètes Dramatiques ont-ils trouvé des moyens de purger les passions ? Non , répond M. *Rousseau* , & il le prouve par des

des faits. On se propose de faire voir aussi par des faits , que ces moyens ont été employés. Voilà l'objet d'une *Lettre à M. Rousseau sur l'effet moral des Théâtres* ; Brochure de trente pages in-8°, sans nom d'Auteur , ni de Ville , ni de Libraire.

QUEL fruit retire-t-on de la Tragédie de *Catilina*, & de celle de *Mahomet*, demande M. *Rousseau* ? On y apprend à admirer les grands scélérats dont ces deux Pièces sont le triomphe , à mépriser les gens de bien qu'on n'y représente que comme des pédans ou des lâches. Dans l'*Avare*, un fils joue des tours à son pere , se moque de sa malédiction. Dans *Georges-Dandin*, une femme libertine méprise son mari honnête homme , fait pis encore , & on l'applaudit : quels exemples pour des femmes , pour des enfans , &c !

ON répond à M. *Rousseau* : Vous citez *Catilina* , & moi je commence par citer *Britannicus* , ensuite *Cinna* , ensuite *Mahomet*, *Electre*, *Alceste*, *Alzire*, l'*Avare*, le *Méchant*, le *Dissipateur*, &c. Dans *Britannicus*, les Rois apprendront

que leurs actions les plus criminelles ne manqueront jamais d'approbateurs ; que, pour être vertueux, il ne faut consulter que soi-même, & non de vils esclaves ; que les meurtres ne sont jamais impunis ; que le crime ne promet que des plaisirs incertains, & qu'il est constamment suivi de tourmens inévitables, puisque le remords est toujours avec lui : ils ne pourront plus ignorer que qui peut tout, ne doit pas tout oser, &c. Dans *Cinna*, *Auguste* instruit de toute la conspiration, mande le conjuré, le convainc de la plus noire trahison, & ne le punit que par ces mots : *Soyons amis, Cinna*. Est-il pour les Rois de plus importantes leçons ? Dans l'*Avare*, ce ne sont point les tours qu'un fils joue à son pere, qu'on veut faire passer pour honnêtes ; ils ne sont que les fruits & la punition de l'avarice qu'on veut faire éviter. Nous ne pousserons pas plus loin cette induction ; c'est toujours le même raisonnement ; & ces trois exemples en valent mille. Dans toutes les Pièces de Théâtre il y a d'honnêtes gens & des gens vicieux. Ceux-ci, dit M. *Rousseau*, sont des modèles dangereux que nous ne sommes que trop portés à imiter ; & il conclut que le Théâtre est pernicieux pour

les mœurs. Les autres , répond son adversaire , sont des exemples de vertu que nous ne manquerons pas de suivre ; d'où il infère que la Comédie « purge les passions par des moyens plus sûrs , qu'aucun de ceux qu'ont employé tous les » Ecrivains *sacrés* & profanes. » Voilà tout le sujet de cette Lettre moins approfondie que les deux Brochures précédentes.

CE n'est plus l'Apologie des Spectacles , c'est le Panégyrique des femmes , qui fait l'objet d'une *Lettre à M. Rousseau , au sujet de sa Lettre à M. d'Alembert , par M. de Bastide* ; quarante-deux pages in-12 , chez *Bauche* , Quai des Augustins.

LA Lettre entière ne roule que sur cette idée : M. *Rousseau* a dit du mal des femmes , parce qu'il est malade ; il en diroit du bien , s'il se portoit mieux. Il a d'autant plus de tort de se déchaîner contre elles , ajoute M. de *Bastide* , que la nature les ayant placées sur le trône en les formant , notre bonheur a commencé avec leur empire ; qu'elles n'enchaînent les hommes qu'avec des fleurs , & ne de-

mandent à leurs esclaves que de la confiance & des desirs ; qu'il en est beaucoup parmi elles , qui ont les qualités , les talents , le génie , l'ame des plus grands hommes , & au courage desquelles on doit des Héros & des chefs-d'œuvre. « Inter-
» rogez nos plus grands Maîtres des Arts ; ils
» vous diront combien les femmes aiment
» ces Arts ; & s'y connoissent. Ils vous di-
» ront que les plans les plus ingénieux ,
» les idées les plus heureuses leur sont sou-
» vent venus des Femmes ; qu'ils ont
» éprouvé cent fois que , d'un coup d'œil ,
» elles voyoient tout ce qu'il falloit ajoûter
» à un ouvrage qu'eux-mêmes croyoient
» fini ; que lorsqu'ils ont eu le bonheur
» d'en avoir pour écolieres , ils ont trou-
» vé souvent qu'au bout de trois jours ,
» ils parloient à des Maîtres , &c. &c.
» Ces louanges sont des vérités , Mon-
» sieur ; mais elles vont se perdre dans
» le gouffre de vos maux. » Il y a sans
doute de l'humeur & de l'exagération
dans le mal que M. *Rousseau* a dit des
femmes ; & il faut être effectivement un
peu malade , pour les traiter avec si peu
de ménagement. Mais aussi les éloges de
M. de *Bastide* ne sont-ils pas trop hyper-
boliques ? Ils prouvent du moins que l'Au-

teur jouit d'une bonne santé. Il la promet également à M. *Roussseau*, si d'aimables songes lui représentent les femmes sous des traits plus dignes de l'Humanité ; car ce n'est qu'en dormant qu'il pourra commencer à s'appriivoiser avec elles. *Zima*, jeune Indien, qui fuyoit le Sexe par maladie, & le méprisoit par humeur, ne voyoit dans ses rêves que des objets charmans. Il les aimoit pendant la nuit, & les détestoit pendant le jour. Peu-à-peu il s'accoutume à les voir ; & quand son cœur est prêt à les aimer, la belle, la vertueuse *Zirphé* lui apparôit. Il veut d'abord se défendre contre ses charmes ; vains efforts ! *Zima* écoutera *Zirphé*, il l'aimera, l'adorera & expiera en santé les crimes de sa maladie. On veut que ce soit là l'histoire de M. *Roussseau*, jusqu'au dénouement qui ne tardera pas à s'accomplir.

LA dernière Brochure que nous connoissons sur cette matière, est un in-8° qui a pour titre : *Critique d'un Livre contre les Spectacles, intitulé : J. J. Roussseau, Citoyen de Genève, à M. d'Alembert ; 1760, 92 pages.* On trouve d'abord dans cet écrit un assez long Discours préliminaire, où l'Auteur n'épargne ni les

épithètes injurieuses, ni les invectives contre son adverfaire. Il tire ensuite du Livre de M. *Rouffseau* les propositions qui lui paroiffent les plus faciles à détruire, & il met à côté les réponfes qu'il croit les plus victorieufes. C'est, pour ainfi dire, la feconde partie de fa Brochure. On peut regarder comme la troifieme ce qu'il intitule *Extrait de quelques penfées faines qui fe rencontrent dans le Livre de J. J. Rouffseau contre le Théâtre, ou Condamnation de fon fiftême par lui-même*. On ne voit pas aifément comment ces penfées, prises fans beaucoup de choix, combattent le fiftême de M. *Rouffseau*. A la fuite de ces penfées, l'Auteur a placé le jugement de M. de *Voltaire* fur les *Spec-tacles*, qui en effet eft bien oppofé à la Lettre à M. d'*Alembert*. Suit un Chapitre de Montagne fur la fociété. Enfin la Brochure eft terminée par une *Lettre à Madame de * * **, fur les *Speâcles*, c'est-à-dire, fur les conditions néceffaires pour qu'une Tragédie foit parfaite ; mais cette derniere Pièce a peu de rapport avec le Livre de M. *Rouffseau*.

Fin du Tome quatrieme.



TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce quatrieme Tome.

P <i>RÉFACE de la Lettre de M. Rousseau à M. d'Alembert.</i>	Page 3
<i>Lettre de M. Rousseau à M. d'Alembert sur les Spectacles.</i>	19
<i>Réponse de M. d'Alembert à M. Rousseau.</i>	275
<i>Article GENÈVE, tiré du septieme volume de l'Encyclopédie.</i>	379
<i>Extrait des registres de la vénérable Compagnie des Pasteurs & Professeurs de l'Eglise & de l'Académie de Genève.</i>	371
<i>Autres Ecrits sur la Lettre de M. Rousseau à M. d'Alembert.</i>	389

Fin de la Table.









Library
of the
University of Toronto

